







HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

TOME CINQUIE'ME.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES,

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRE
DE M. BELLIN,
INGENIEUR DE LA MARINE,
A M. L'ABBÉ PREVOST.



Voici des épreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le ſecond Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes ſoins pour répondre à l'em-

preſſement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oſerois aſſurer qu'il ne me ſoit échappé quelque choſe ; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas ſatisfaire aſſez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez ſur mon zele pour le progrès d'une ſcience que je cultive dès ma premiere jeuneſſe, avec (*) *des ſecours que perſonne n'a eus juſqu'ici, & qui en d'autres mains auroient ſans doute un ſuccès plus brillant que dans les miennes.*

Vous ſerez peut-être ſurpris que je n'aye pas toujours ſuivi les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce ſecond Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exactitude néceſſaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre ſans beaucoup de choix, & que leur critique s'eſt bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de

(*) *Le Dépôt des Cartes, Plans, & Journaux de la Marine.*

Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impossible, avec celles qu'ils donnoient, de suivre les Navigateurs dans toutes les parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal distribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir sous ses yeux.

Ces défauts se remarquent aisément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été possible d'y remédier assez promptement. Cette entreprise me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de satisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous sçavez aussi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je suis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui seront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troisiéme Volume, sans aucune augmentation de prix pour ce nouveau travail.

Parmi ces Cartes on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru absolument essentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne sera pas une Mappemonde,

telle qu'on nous les présente ordinairement. Cette projection circulaire embarrasse & les yeux & l'esprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les distances des diverses parties de la Terre & des Mers. Je me servirai de la projection usitée pour nos Cartes marines, qui représente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faisant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une surface plane, dont le développement ne présente aux yeux de tout le monde qu'une Carte semblable à celles ausquelles on est accoutumé, & d'un usage facile, tant pour suivre les Journaux des Navigateurs, & pointer sur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les parties connues de notre Globe.

A l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume sont distribuées, & dont je ne suis pas content, je sens qu'il ne seroit gueres possible d'y remédier, si l'on vouloit suivre dans la distribution des Cartes le cours historique du Recueil ; car on trouve différens Voyages & en différens

tems pour les mêmes parties du monde ; ce qui met le Lecteur dans la nécessité de revenir aux mêmes Cartes. Ainsi dans quelque endroit qu'on les plaçât par préférence, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres où elles sont aussi nécessaires.

On ne peut éviter cet inconvénient, qu'en retirant toutes les Cartes gèographiques (& c'est le conseil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume séparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie assez singulier & curieux, d'autant que dans la suite je puis donner des morceaux qui ne sont pas communs. Il sera aisé d'y arranger toutes les parties de proche en proche, au moyen de la Carte générale dont nous venons de parler. Nous ferons plus ; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une liste de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger ; & l'on ajoutera un frontispice convenable pour un tel Volume. C'est-là l'unique moyen de lever toute difficulté sur la maniere d'arranger & distribuer les Cartes ; mais il est indispensable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui

paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il sera possible (a).

Voilà, Monsieur, les observations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la partie géographique de votre Ouvrage; & je ne serois pas fâché que le Public en eût connoissance.

Il ne me reste plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes destinées pour ce second Volume.

1°. J'ai fait cinq Cartes de parties assez considérables, & qui manquoient dans la Collection Angloise; la premiere contient le Golfe de Bengale, c'est-à-dire l'Isle de Ceylan, les Côtes de Coromandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu, celles de Tenasserim &

(a) *Par la même raison quelques figures particulieres d'animaux & de plantes, qui se trouvoient dispersées sans ordre, à l'occasion de quelque incident passager, sont renvoyées à l'Histoire naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Physique, est recueilli, suivant la méthode annoncée dans les Préfaces.*

de Queda, jusqu'à la Presqu'isle de Malaca, avec la partie Septentrionale de Sumatra, & les Isles qui en sont au Nord. La seconde comprend les Isles de Sumatra, Java, Borneo, les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & sa Presqu'isle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte est extrêmement nécessaire pour l'intelligence de plusieurs Voyages, rapportés dans ce second Volume. La troisiéme contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine jusqu'à Canton. La quatriéme comprend la suite des Côtes de la Chine, la Corée, & les Isles du Japon. La cinquiéme renferme les Isles Philippines, les Moluques, l'Isle Célebes, &c. J'ai dressé ces Cartes avec tout le soin possible : les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits sont déterminées par des observations astronomiques; & lorsqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont servi de guide pour ne me point égarer dans la position, le gissement, & les différences de ce grand nombre d'Isles.

Ces cinq Cartes, avec les sept que les

Anglois ont mises dans le premier Volume, & qui sont tirées des Cartes hydrographiques que j'ai dressées depuis quelques années pour le service des Vaisseaux du Roi, forment une suite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar jusqu'aux parties les plus Orientales de l'Asie ; au moyen de laquelle il sera facile de suivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus ; & pour rendre cette suite complette, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe jusqu'au Détroit de Gibraltar.

2°. *J'ai dressé une Carte des Isles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous serez étonné des erreurs dans lesquelles leurs Auteurs sont tombés. Ils n'ont pas placé ces Isles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune vérité dans les distances & les gissemens. Les contours & la grandeur des Isles sont sans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Isle Canarie Est & Ouest avec l'Isle Fortavanture, au lieu qu'elles gissent Nord-Est & Sud-Ouest ; Palme & Gomere à quatorze lieues l'une de*

l'autre, au lieu de huit à neuf lieues au plus; Sainte-Croix dans l'Isle de Ténerife, & la Gate dans l'Isle de Canarie, Nord-Ouest quart de Nord, & Sud-Est quart de Sud, à seize lieues de distance; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs, à la vûe de ces deux lieux, donnent dix lieues de distance de l'un à l'autre, & leur gissement Sud-Est & Nord-Ouest. Je ne finirois point, si je voulois entrer dans la discussion de tous les points. C'est des Journaux de navigation qui sont au Dépôt de la Marine, tant des Vaisseaux du Roi que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques nécessaires pour constater ma Carte, & me donner la hardiesse de m'éloigner ainsi de tous ceux qui m'ont précédé dans ce genre de travail.

3°. J'ai donné une Carte particuliere de l'Isle de Ténerife, toute différente de celle des Anglois, qui n'est qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumiere, tant pour la grandeur que pour la forme de cette Isle. Les Bayes & la configuration des Côtes y sont sans aucunes

proportions , de même que le Pic & les autres montagnes de l'Isle. Pour en être convaincu , il suffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni graduation ni échelle.

Ils ont traité de même l'Isle de Madere. J'en ai fait aussi une petite Carte , où j'ai tâché de rassembler toutes les connoissances que l'on en a. J'y ai ajouté l'Isle de Porto-Santo que les Anglois avoient oubliée ; & j'ai donné aux Isles desertes la grandeur & la position qui leur convient.

4°. J'ai fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Isles du Cap Verd, & à presque toutes les diverses parties de la Côte Occidentale d'Afrique.

5°. J'ai refait en entier la Carte du cours du Sénegal, que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Pere Labat ; mais qu'ils n'avoient pas bien exécutée. J'y ai ajouté les degrés de latitude & de longitude , pour plus de précision ; & j'ai retranché des Plans particuliers pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte ; ce qui faisoit une espece de confusion qu'on ne sçauroit trop éviter en Géographie.

6°. J'ai donné une petite Carte de l'Isle d'Arguim & de la Côte voiſine, avec un détail aſſez précis des bancs de ſable & des fonds qui l'environnent.

7°. J'ai donné un Plan de la Ville & du mouillage de Saint-Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Isles du Cap Verd, qui a été levé ſur les lieux par un Ingénieur François ; & je le mets ici avec d'autant plus de plaiſir que les Anglois ont donné une mauvaiſe petite Vûe ou Plan de la Rade & Ville de Saint-Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laiſſé ſubſiſter, pour que l'on puiſſe faire la comparaiſon, & ſe convaincre de la néceſſité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.

8°. J'ai donné un Plan de l'Isle de Gorée & de ſes fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera différent de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laiſſé ſubſiſter dans le même eſprit de comparaiſon dont je viens de parler. J'ai ajouté à mon Plan les détails de la Mer, c'eſt-

à-dire les sondes & les mouillages qui sont autour de l'Isle.

Je pourrois pousser ce détail beaucoup plus loin; mais ceci me paroît suffisant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes, & que je n'épargne ni travail ni soins pour approcher de ce degré de perfection si desirable, & dont je sens que je suis encore fort éloigné.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chanlier l'*Histoire générale des Voyages*, &c. A Paris ce 6 Juin 1746.

SOUCHAY.

On trouvera le Privilege du Roi au premier Volume.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.



PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Motifs de ce voyage.

L seroit inutile de ſuppoſer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus myſtérieuſes qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naiſſance ;

Sir HENRI MIDDLETON.

1610.

mais assez mal avec la fortune, pour ne pas rougir, à l'exemple de son frere, d'employer son habileté & son courage au service de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaisseaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'est fait l'Historien de son Voyage. Voilà les seuls éclaircissemens qu'il donne sur les motifs de son entreprise.

Nom des Vaisseaux de la Flotte.

Les trois Vaisseaux se nommoient *The Trade's Increrase*, c'est-à-dire, *l'Accroissement du Commerce ;* le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le second de deux cens cinquante, & le troisiéme de cent nonante. Ils avoient à leur suite une Pinace de cent cinquante tonneaux, nommé le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres provisions.

Elle relâche au Cap Verd, & se fournit de mâts.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap Verd, sous une Isle où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinace. Le grand mât de l'Amiral paroissant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y em-

Vüe du Cap Verd.

les Mamelles

Autre Vüe du Cap Verd.
dans l'eloignement.

les Mamelles

T.II.N°.XII.

Sir Henri Middleton. 1610.

ployerent furent surpris de se trouver si vermoulu, trois pieds au-dessus du pont, que si le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû résister au moindre orage. Sir Henri fit descendre quelques-uns de ses gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinssent à ses besoins. Il s'en trouva de si bons, qu'il en fit couper plusieurs, pour les occasions pressantes. Mais il fallut obtenir la permission du Chef des Négres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit présent d'une piece de drap & de quelques bagatelles.

Le 15, après avoir calfeutré soigneusement les Chaloupes & les Esquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri consulta *Dounton*, Capitaine du Pepper-Corn, & ses autres Officiers, sur la route qu'il devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. La plûpart frappés de la beauté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des provisions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acquéroient de la force pour résister à l'air & aux maladies. Les Négres mêmes racontoient là-dessus des choses pres-

Le séjour du Cap Verd est regardé comme un préservatif contre le scorbut.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

qu'incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaisseaux Espagnols & Portugais, que ceux que leurs nécessités ou d'autres raisons avoient fait demeurer plus d'un mois sur leur Côte, s'y étoient tellement familiarisés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le scorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fussent peu capables d'en expliquer la raison, ils assuroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-seulement dans l'usage actuel, mais longtems après en avoir bû, sur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur servoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un séjour de plusieurs semaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Négres & les causes ordinaires du scorbut, qui sont les viandes salées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveller entierement sa provision d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Négres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du séjour de trois Vaisseaux étrangers. Cepen-

dant le départ fut différé jusqu'au 18, pour satisfaire les Matelots, sur qui les discours des Négres avoient fait beaucoup d'impression; & l'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines seches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix heures entieres avec la même violence. Mais elle se fit peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérénité sur la terre.

Sir Henri Middleton.

1610.

Tempête furieuse.

Il arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se radouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul ballot si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de toutes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mê-

Vaisseau Hollandois fort maltraité par la Mer.

Sir Henri Middleton.

1610.

Différend entre les Anglois & les Hollandois pour quelques vols.

mes. Ils aiderent même au travail de son Vaisseau.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoique la nécessité justifie certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premieres plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le desordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employerent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés brusquement dans la mer. Van Tryden porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'exercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en

pieces & de brûler leur Vaiſſeau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire reſtituer tout ce que ſes gens avoient enlevé.

Sir HENRI MIDDLETON, 1610.

Quelques Anglois, qui s'étoient exercés à la chaſſe, apporterent ſur la Flotte une eſpece de Licorne; du moins ſi tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de reſſemblance avec le Cheval qu'avec toute autre ſorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ſes dents pointues, & ſa queue fort courte. Sir Henri conſerva précieuſement ſa corne, qui étoit de la longueur de trois pieds & demi, ſur ſept pouces de tour dans ſa plus grande épaiſſeur.

Eſpece de licorne.

Avant que de lever l'ancre, on revint à déliberer ſur la route que la Flotte devoit tenir juſqu'au paſſage de la Ligne. Il fut réſolu de porter pendant quarante lieues au Sud-Sud-Oueſt, & puis au Sud-Sud-Eſt, juſqu'à ce qu'on ſe fût approché de la Ligne; enſuite d'avancer directement à l'Eſt. On renvoya de-là le Samuel.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois Vaiſſeaux Hollandois qu'elle ſalua

Ils arrivent à la Baye de Saldanna; ce qu'ils y trouvent.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin, dont ils avoient déja rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent sur les rocs, avec la date du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de son retour, & celui de David Middleton, frere de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Août de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laisser pour l'instruction mutuelle. Il s'en trouva une, ensevelie dans la terre, directement au-dessous du nom de Keeling; mais le caractere en étoit si altéré, qu'il fut impossible d'en lire un seul mot. Pendant le séjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guérison des Malades.

Difficulté de trouver des vivres dans la Baye de S. Augustin.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagascar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S. Augustin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande disette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinace, ne fut pas plus heureux à se pro-

curer des provisions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois. Sir Henri Middleton.

Le 10, après avoir suivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Est, on compta d'avoir fait au moins vingt-six lieues; mais on ne se trouva gueres plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, jusqu'au 19e degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude se trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'aprèsmidi, on apperçut les Isles de Queriba, qui sont basses, & dangereuses par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles sont environnées. 1610.

Isles de Queriba.

Avec des vents assez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, jusqu'au 6 d'Octobre, qu'on se trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne cessa point jusqu'au 16 d'essuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles. Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-sept

Sir Henri Middleton. 1610.

lieues, & l'on découvrit le matin les Isles *duas Hermanas*, ou *les deux Sœurs*. Enfin, le 18 au soir, on entra dans une Baye fort sabloneuse de l'Isle de Socotra, au 12[e] degré 25 minutes de latitude. Il n'y avoit que la nécessité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu si desert & si stérile. Aussi leverent-ils l'ancre le 21, pour gagner la Rade de Tamerin, principale Ville de l'Isle. Cependant le vent, qui étoit à l'Est, les empêcha d'y arriver jusqu'au 25. La latitude de Tamerin est de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

Rade de Tamerin dans l'Isle de Socotra.

La Ville est située au pied d'une montagne fort haute & fort escarpée. La Rade s'ouvre entre Est par Nord & Ouest par Nord-Ouest. On y mouilla sur dix brasses d'eau & sur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit descendre Femel, avec un cortége honorable, pour offrir au Roi quelques présens. Ils consistoient dans une piece de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoissance & des offres de service.

L'Amiral visite le Roi.

Sir Henri se rendit lui-même à terre, le jour suivant, accompagné de

ses principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Insulaires, qui s'étoient présentés pour le recevoir, le conduisirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de sa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faisant entrer fort civilement, il pressa l'Amiral de s'asseoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverses questions sur le commerce de la Mer Rouge, ausquels il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais sur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajouta que le Vaisseau Anglois l'*Ascension*, ayant porté ses marchandises dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entierement à vuide, & qu'à son retour il avoit été obligé, pour la sûreté de sa navigation, de le lester à Socotra; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureusement. On peut donc compter cette raison entre celles qui causerent son naufrage. L'Amiral, échauffé par les espérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permission de calfeutrer sa Pinace. Elle lui fut refusée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la présence

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Circonstances de cette visite.

Sir Henri Middleton.

1610.

d'une Flotte Angloise n'éloignât les Etrangers de sa Capitale; mais la premiere Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'assurance de toutes sortes de secours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu disposé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir son refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau, sans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payassent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui restoit point d'aloës à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute sa provision à son pere, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuse, & qui faisoit sa résidence à *Kuschem*; mais lui faisant appréhender de n'y être pas reçu favorablement, il lui conseilla de tourner ses vûes de Commerce du côté de la Mer Rouge. L'Amiral & tout son cortége eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Fartak dans l'Arabie heureuse.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Ouest par Sud & à l'Ouest Sud-Ouest en suivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorsqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une sorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le soir, à six heures, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond, à

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

la vûe d'une Ville située dans une Vallée au pied d'une montagne ; ce qui forme une perspective fort agréable. On fut assuré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emporterent à plus de vingt lieues. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demanderent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se proposoit de s'arrêter long-temps dans le Pays. Ils ajotuerent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers ; que l'année d'auparavant le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que delà il s'étoit rendu à Moka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

La Flotte Angloise se rend a Aden.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractere du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffer*; que son Prédecesseur avoit été un fort méchant

Bachas Turcs & leur caractere.

Sir HENRI MIDDLETON.
1610.

homme ; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en général les Turcs ne valoient rien.

Sir Henri envoya sa Pinace au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement ; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à Moka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour ôtages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voie. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demanderent en grace à l'Amiral de leur en laisser un ; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient desirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

Les Anglois laissent un Vaisseau à Mocka.

Son espérance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir côtoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Oueſt-Sud-Oueſt, tantôt Oueſt par Nord, en trouvant toujours vingt-huit à trente braſſes de fond, vers le ſoir il perdit de vûe ſon guide. Le 13 il continua de ſuivre la Côte, portant entre Oueſt par Nord, & Sud, quoique ſon véritable point dût être l'Oueſt. Le jour ſuivant, il découvrit de grand matin, à trente lieues d'Aden, le Promontoire qui eſt à l'entrée de la Mer Rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Iſle. A l'oppoſite eſt une Iſle baſſe & platte, qui ſe nomme *Babel-mandel*. Elle a du côté du Sud un Canal aſſez large, qui ſert d'entrée. L'Amiral paſſa ce Détroit. Enſuite il envoya ſa Pinace pour demander un Pilote, dans un Village qui eſt ſur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye ſabloneuſe. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit eſt entre huit & onze braſſes. Ayant ſuivi la Côte, Nord par Oueſt & Nord-Nord-Oueſt, ſur dix-huit & vingt braſſes de fond, il découvrit vers quatre heures après midi la Ville de Mocka; & dans l'eſpace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint ſi gros, que ſes deux grands mâts ſe fendirent, & que le

Entrée de la Mer Rouge.

Sir HENRI MIDDLETON.

1610.

Un Vaisseau Anglois échoué près de Mocka.

Pilote Arabe qui conduisoit le Trade's Increase, le fit échouer, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir se délivrer d'un embarras si pressant.

Premieres explications avec les Turcs.

Au milieu du péril, & lorsque l'arrivée des ténebres sembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ses questions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'assura qu'il seroit vû de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit gueres de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril, & qui n'en sortît heureusement. Après ces explications, le Turc se hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour soulager le Vaisseau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'est-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & son Office consis-

toit à visiter les Vaisseaux, pour empêcher les fraudes du Commerce, & pour faire décharger les marchandises. Malgrè le faste de son titre, ses appointemens se réduisoient à certains droits d'entrée & de sortie.

Sir Henri Middleton, 1610.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux desquels parloient la Langue Italienne. Ils apporterent à l'Amiral un présent de la part de l'Aga, & l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ses besoins. Il pouvoit s'assurer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Constantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques légeres, dont ils furent suivis, s'approcherent du Vaisseau échoué pour recevoir les marchandises qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jetterent d'abord tout ce qui se trouva sous leurs mains : Femel, sans consulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de se rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphans, la poudre & le plomb furent transportés sur le Darling. Ensuite, on employa toute la soirée à donner quelque mouvement au Vaisseau, en le tirant à force de bras avec

On décharge le Vaisseau échoué.

Sir Henri Middleton.

1610.

les cables ; mais tous les efforts furent inutiles.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une si grosse masse, & d'envoyer successivement les ballots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une Lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, suivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui seroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandises dont ils ne pourroient se défaire. L'Aga lui écrivit aussi, pour lui renouveller ses offres, par une Lettre de sa propre main, & signée de son sceau. La fin de cette journée fut heureuse. On réussit enfin, par le secours des Cabestans, à tirer le Vaisseau du sable; & l'on eut avant la nuit la satisfaction de le voir à flot.

Traité avec les Turcs.

Le Vaisseau est remis à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il desiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettroit plus qu'on transportât des marchandises à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déja fussent entierement vendues. A

Sir Henri Middleton. 1610.

cette réponse, Femel en fit une autre qui surprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il pensoit à faire quelque commerce, il falloit, suivant l'usage du Pays, qu'il descendît lui-même au rivage; sans quoi les Infideles ne se persuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaises intentions. L'Interprete étoit chargé de lui déclarer aussi par l'ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & disposé à commercer de bonne foi, il ne devoit pas faire difficulté de descendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refusé aux Turcs ce témoignage d'estime & de confiance. Malgré la résistance de son propre cœur & les allarmes de ses gens, Sir Henri se détermina le 20 à se rendre à terre avec une suite moins nombreuse que choisie. Il trouva sur le rivage plusieurs personnes de distinction assemblées pour le recevoir, & des Musiciens qui le conduisirent au bruit de leurs instrumens jusqu'à la maison de l'Aga. Il y fût reçu avec toutes les marques possibles d'amitié & de considération. On le fit asseoir près de l'Aga, tandis que tout le reste de l'Assemblée étoit debout. Il présenta

L'Aga exige que l'Amiral descende.

Accueil qu'il y reçoit.

Sir Henri Middleton. 1610.

la Lettre du Roi, avec un présent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fît remettre incessamment. Il fit aussi un présent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, en l'assurant qu'il ne seroit pas troublé dans l'exercice de son commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner seroient punis sévérement. Après ces complimens, l'Aga le pria de se lever; & l'ayant fait revêtir d'une robbe de soie pourpre, brochée d'argent, il lui protesta qu'étant desormais sous la protection du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune insulte. En sortant de l'Audience, on lui présenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta dessus pour se rendre au logement des Anglois, couvert de sa nouvelle robbe, & toujours escorté par les Musiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de sa Nation, il partit pour se rendre à bord. Mais l'Aga le fit presser fort instamment de s'arrêter sur le rivage. Il y consentit pour voir calfeutrer sa Pinace, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Il retourne au rivage où il s'arrête.

Il ne se passa point un jour où l'Aga ne fît quelque civilité ou quelque pré-

ſent à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de ſe réjouir, & de ſe préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à ſa maiſon de campagne & dans d'autres lieux de plaiſir. Le même jour Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu ſe promener au rivage, Sir Henri le retint à ſouper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur ſervoient de cortége, les prierent de remettre leur départ au lendemain, ſous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offenſé de cet obſtacle, n'en conçut aucune défiance; & ſuppoſant qu'ils agiſſoient ſans ordre, il réſolut d'en faire le lendemain ſes plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à ſa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janiſſaire avec quelque commiſſion de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, juſqu'à l'arrivée de l'Interprete. Le ſujet du Meſſage étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de ſe livrer à la joie, ſur les réponſes favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les préſens. Au même inſtant un An-

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Les Turcs commencent à l'inquiéter.

Ils attaquent les Anglois.

Sir Henri Middleton.

1610.

glois de la suite de l'Amiral accourut avec effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maison. Le Messager de l'Aga, qui étoit encore présent feignit beaucoup de surprise, & se fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit aussi-tôt. Les Anglois le suivirent ; & l'Amiral s'avança lui-même, en appellant ses gens à haute voix, & les exhortant à se rassembler autour de lui pour se défendre dans la maison.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur, il reçut de quelques Turcs, qui s'avancerent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber sans connoissance. Mais la douleur qu'on lui fit souffrir, en lui liant les mains derriere le dos, lui fit bientôt rappeller ses esprits. Lorsqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'escortant de chaque côté, le conduisirent dans cet état à la Ville, où il trouva plusieurs de ses Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit son argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit son cachet. Il fut enfermé dans une étroite prison avec sept autres Anglois qui étoient échapés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes

& fort pesantes. Ses gens lui apprirent qu'ayant été surpris sans défense, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entr'eux avoient été tués des premiers coups, quatorze blessés dangereusement, & le reste fait prisonnier.

Sir Henri Middleton. 1610.

Pertes des Anglois & traitement qu'ils essuient.

Après le succès de cette premiere trahison, les Infideles chercherent le moyen de se saisir des Vaisseaux & des marchandises. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour surprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de distance du rivage. Ils ôterent leur turban, dans l'espérance de n'être pas reconnus & de passer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruse, ils aborderent en effet le Bâtiment; & la plûpart y étant montés avant que les Anglois se fussent défiés du péril, ils firent main-basse sur les premiers. Cependant les autres sautant sur leurs armes, se mirent en état de disputer courageusement leur vie. Un Matelot eut la présence d'esprit de prendre un baril de poudre, qu'il jetta au milieu des traîtres, avec une meche allumée si juste, que plusieurs furent brûlés sans pouvoir être secourus. Les autres effrayés de cette exécution, se retirerent vers la poupe pour se reconnoître. Mais la mousque-

Les Turcs attaquent un Vaisseau Anglois.

Sir Henri Middleton. 1610.

Ils sont fort maltraités.

terie & d'autres barils de poudre qui furent jettés parmi eux avec le même succès, augmenterent tellement leur consternation, que la plûpart se précipiterent dans les flots, tandis que le reste descendant autour du Vaisseau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Ils se flattoient envain de l'obtenir. Les Anglois massacroient sans pitié tout ce qui tomba sous leurs coups. Il n'en échapa qu'un, qui avoit eu l'adresse de se cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Pendant cette furieuse action, une des Barques, qui sur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déja publié que l'Emir al Bahr s'étoit saisi du Vaisseau. On y fit de grandes réjouissances, & l'Aga fit partir aussi-tôt d'autres Barques pour amener une si belle prise jusqu'à la Ville. La surprise de ses gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reste de Turcs qui étoient échapés à la vengeance des Anglois. Malgré le chagrin que l'Aga ressentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par son Interprete, que les Musulmans avoient jugé à propos de s'emparer d'un de ses Vaisseaux; & le lendemain il

il se le fit amener avec les sept autres prisonniers.

Sir Henri Middleton. 1610.

L'Aga se fait amener l'Amiral & les autres prisonniers.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardiesse de venir dans le Port de Mocka, si voisin de la sainte Ville de la Mecque? L'Amiral répondit que son arrivée n'avoit pas été inconnue, puisqu'il avoit pris soin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit consenti d'ailleurs à descendre au rivage, qu'après des instances redoublées & sur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la sainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire esclaves tous ceux qui oseroient entrer dans cette Mer. Sir Henri repliqua que c'étoit sa propre faute, puisqu'il avoit arrêté les Anglois par ses instances & par de belles promesses. Alors l'Aga le pria d'écrire à bord du Darling, pour sçavoir combien il y restoit de Turcs prisonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un soin fort inutile, puisque ce Vaisseau étoit entre les mains des

Propositions & menaces de l'Aga.

Sir Henri Middleton. 1610.

Turcs. Il eſt vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en ſont ſaiſis, mais votre grand Vaiſſeau eſt venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiſer la verité, ſervit du moins à conſoler Sir Henri de la premiere nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ſes diſcours, l'Aga lui propoſa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaiſſeau l'ordre de ſe rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour ſe retirer avec ſes gens. Une propoſition ſi ridicule ne pouvoit cauſer que de l'indignation à l'Amiral. Il ſe fit violence pour répondre tranquillement, que ſes gens n'étoient pas des inſenſés, qui fuſſent capables ſur un ordre ſimple, de venir ſe précipiter volontairement dans l'eſclavage. Je ſuis ſûr, reprit l'Aga, que ſi vous leur écrivez, ils n'oſeront pas vous deſobéir. Eh bien, répondit Sir Henry, d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

Conſtance de l'Amiral.

L'Aga voyant toutes ſes inſtances inutiles, lui demanda quelle ſomme d'argent il avoit ſur ſes Vaiſſeaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour acheter des marchandiſes que des vivres. L'Aga continua de demander ſi les deux Vaiſſeaux avoient à bord

beaucoup d'eau & de provisions. L'Amiral répondit qu'ils en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vraisemblable ; mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sinceres. Enfin l'Aga revenant à ses premieres vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les desagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Il est traité avec beaucoup de barbarie.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Droguman*, ou de l'Interprete, qui

Sir Henri Middleton. 1610.

le prierent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommanderent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils exigerent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparement à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

On l'engage à faire une Lettre sincere pour ses gens.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut

examinée avec autant de soin que la premiere, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la reserve d'un seul, qui se nommoit *Rusuan ;* & que les Anglois des deux Vaisseaux apprenoient avec d'autant plus de joie des nouvelles de leur Amiral, que Rusuan les avoit assurés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Sir Henri Middleton. 1610.

Réponse des gens de l'Amiral.

Sir Henri & les sept Anglois de sa suite demeurerent dans cette misérable situation jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir aucune nouvelles des deux Vaisseaux, & sans pouvoir les informer de leur misere. L'Aga visita plusieurs fois l'Amiral, en renouvellant toujours ses promesses ou ses menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il desiroit. Ses réponses furent les mêmes. On le pressoit particulierement sur la quantité des provisions ; parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaisseaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, se promettoit que la nécessité forceroit les Anglois de se rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes sont si stériles qu'ils

Leur embarras dans la Rade.

Sir Henri Middleton.

1610.

avoient peu de secours à tirer des lieux voisins. En effet, quoiqu'ils fussent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de se défaire de cinquante tonneaux, pour soulager les deux Bâtimens dans leur premiere disgrace. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras sur la conduite que sur la course qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Matelot, nommé Jean Shambert, entreprit de se rendre à terre, pour éclaircir aux risques de sa vie le sort de ses compagnons & le sien. Il se mit dans une Chaloupe, avec un Indien de son Vaisseau pour lui servir d'Interprete; & gagnant à la rame une petite Isle qui est à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui se le fit amener, lui demanda brusquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage sans sa permission. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commission; & qu'avec la qualité de Messager & l'Enseigne de paix qu'il avoit arborée, il se croyoit en droit de pénétrer jusqu'au milieu de ses Ennemis. On

Hardiesse d'un Matelot Anglois.

l'interrogea beaucoup sur l'état des deux Vaisseaux. Ses réponses s'accorderent heureusement avec celles de l'Amiral; & pour le sujet de sa Commission, il protesta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ses propres yeux de la situation de l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1610.

État de l'Amiral dans sa prison.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obscure où Sir Henri n'avoit pas cessé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems sans pouvoir le distinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle maniere il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit essuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant, le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Messager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que si l'on portoit la perfidie jusqu'à l'arrêter, lui qui s'étoit mis à couvert sous le droit des gens, il étoit venu dans la résolution de partager les souffrances de son Maître & de son Amiral. Cependant, contre son attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à son Vaisseau, & même la

Sir HENRI MIDDLETON.

1610.

permiſſion de revenir le lendemain, ſi Sir Henri demandoit quelque choſe qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour ſe ſaiſir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit beſoin. Shambert les ayant apportées le jour ſuivant, elles lui furent enlevées à ſon approche, & l'Aga les prit pour ſon uſage.

Le Bacha prend connoiſſance des priſonniers Anglois.

Il ſembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorſqu'on vit arriver de Zenan un Aga, Chef des Chaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir l'affaire des Priſonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il ſe fit amener l'Amiral & ſes compagnons. Il avoit fait placer dans ſa chambre trois ſiéges, ſur leſquels deux autres Agas *Reghis* & *Jaffar* parurent avec lui. Il ſe nommoit *Iſmaël*. Sa premiere queſtion fut celle qui avoit été renouvellée tant de fois. Il voulut ſçavoir comment les Anglois avoient été aſſez hardis pour venir ſi près de la ſainte Ville ſans un paſſeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi ſon Maître avoit un Traité d'alliance avec la Turquie, ſuivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faiſoit une par-

Diſcours d'Iſmaël Aga.

tie. Il ne faut que les lumieres de la raiſon, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes ſortes de Traités la ſainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne ſçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur eſt fort longue. Vous ne m'avez pas pris par l'épée, repliqua l'Amiral, mais par trahiſon; ſans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de perſonne. L'Aga ſe plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Enſuite il le preſſa, comme Jaffar, d'envoyer à ſes gens l'ordre de livrer les deux Vaiſſeaux.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610.

Tous ces diſcours ayant produit peu d'effet, Iſmaël les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même tems il lui conſeilla de faire venir de ſon Vaiſſeau des habits plus épais, parce qu'il ſentiroit le froid en traverſant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de ſe contenter d'un fort petit cortége, il demanda en grace que ſes gens fuſſent renvoyés à bord. Iſmaël répondit qu'il doutoit ſi cette faveur ne ſurpaſſoit pas ſon pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ſes gens; mais qu'il

L'Amiral & les autres priſonniers ſont conduits au Bacha.

Sir Henri Middleton. 1610.

prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de Moka. Il lui fit réponse aussi-tôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

Pemberton s'échappe dans la route.

Ismaël fit partir ses Prisonniers à cheval, le 22 de Décembre. La Caravane étoit de trente-quatre hommes. Dès le soir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit la revûe de sa Troupe ; & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Malgré les injustices des Turcs, Sir

Sir HENRI MIDDLETON.

1610.

Henri avoit trouvé à Mocka plusieurs honnêtes gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga nommé *Hamed*, lui avoit fait divers présens dans sa prison, en l'exhortant à ne pas se décourager, parce que sa cause étoit bonne. Le jour de son départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ses compagnons, une provision de pain, avec des Lettres de recommandation adressées à *Chelabi-Abdallah*, un des principaux Officiers du Bacha. Le Consul des Banians n'avoit pas laissé passer un jour sans le visiter dans sa prison, & ses visites avoient toujours été accompagnées de quelque présent. *Toukcar*, riche Négociant, avoit aussi marqué de la considération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines. Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre service auprès du Bacha; & l'Amiral rend témoignage qu'il exécuta fidellement ses promesses.

Honnêtes gens parmi les Turcs.

Route des Anglois.

La Caravane arriva le jour de Noël dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ses gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint assez loin au-devant d'eux; & l'Aga

Sir Henri Middleton. 1610.

prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire passer pour des Prisonniers de guerre. Il observa la même méthode dans toutes les Villes qui se trouvoient sur la route. Un jeune homme qui servoit de Secretaire à l'Amiral, étant tombé malade à Tayes, fut laissé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant plusieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri se souvient qu'il trouva l'air très-froid jusqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on passa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plûpart de ses gens avoient des habits fort légers, il fut obligé de leur acheter des robbes fourrées, sans quoi ils seroient morts de froid. Il étoit lui-même assez mal couvert; parce qu'ayant pris à Mocka le conseil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pû se persuader que l'air fût si rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui est à 16 degrés 15 minutes de la Ligne, la glace avoit chaque nuit l'épaisseur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre jusqu'au lever du Soleil, & souffrirent un froid si vif, qu'au départ ils pouvoient à peine se remuer. A quelque distance de la Ville, ils rencontrerent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems encore, pour former l'ordre de la Marche. La Troupe de Zenan se divisa en deux parties, dans l'intervalle desquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robbes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les seuls qui conserverent leurs montures, mais ils furent forcés de suivre l'ordre de la marche. Ils traverserent ainsi toute la Ville jusqu'au Château, en essuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le passage fort étroit. A la premiere porte, ils trouverent une Garde nombreuse. La seconde étoit défendue par deux grosses piéces d'artillerie sur leurs affuts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort spacieuse. Les Soldats qui

Sir Henri Middleton. 1611.

Ils arrivent à Zenan.

Reception des Anglois à Zenan.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

les avoient escortés firent une décharge de leurs mousquets à la premiere porte ; après quoi ils se mêlerent avec le reste de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de se placer à la tête de leurs gens. Ils n'y furent pas long-tems sans être appellés par quelques Officiers qui les conduisirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conseil. On leur fit monter à l'extrémité de la cour un escalier de douze marches, au sommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les serrant de toute leur force, & l'introduisirent dans une longue gallerie où le Conseil étoit assemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de spectateurs assis ; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, seul sur un sopha, avec un certain nombre de Conseillers qui étoient à quelque distance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches ; & tous ces objets ensemble formoient une assez belle perspective.

L'Amiral est conduit devant le Bacha.

A cinq ou six pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêterent brusquement. Il demeura pendant quelques minutes exposé aux regards

de l'Assemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air sombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que se croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi son Maître, il étoit venu pour exercer le Commerce. Il n'est permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-dessus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de sa Nation. L'Amiral repliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage sur la Côte de l'Inde, n'avoit pû communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaisir à se précipiter dans la situation où son malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'assurant que les Anglois seroient vûs de bon œil dans le Pays, & qu'ils y seroient aussi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promesses par rapport à leur sûreté; mais que violant aussi-

Sir Henry Middleton. 1611.

Circonstances de l'Audience.

Sir Henri Middleton. 1611.

tôt sa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit massacré plusieurs, & l'avoit fait prisonnier lui-même avec le reste.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que son Esclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens sans sa participation : mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ses ordres, ou plutôt suivant ceux du Grand Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fussent châtiés lorsqu'ils osoient approcher de la sainte Ville. Nous ne le sommes que trop, repartit l'Amiral ; & si vous nous accordez la liberté de remonter sur nos Vaisseaux, cette avanture nous servira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambassadeur que vous avez à Constantinople ; & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour consulter ses volontés sur votre sort, & sçavoir s'il vous permet ici le Commerce.

Sentence du Bacha.

L'Amiral fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou six de ses gens dans une prison assez commode, tandis que tous les autres furent précipités dans un noir cachot

Les Anglois rentrent en prison.

& chargés de chaînes. Un jeune homme de sa suite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre longtemps le même sort après son Maître, tomba dans un évanouissement si profond, qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après.

Sir HENRI MIDDLETON.
1611.

Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

Le 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Messager du Kiahia, ou du Lieutenant Général du Bacha, qui l'invitoit à déjeûner avec lui. Les portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeûné familierement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisons & les injustices qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant espérer que ses affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ses services. *Shermal*, Consul des Banians de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les intérêts de l'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

Efpérances qu'on leur donne, & fecours qu'ils reçoivent de plufieurs amis.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à fa maifon de campagne. Là, ce généreux Mufulman l'affura fans reftriction, qu'il obtiendroit bientôt la liberté avec tous fes Compagnons, & qu'il feroit renvoyé à Mocka, où fes Ennemis feroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que fon amitié pour les Anglois fe foutiendroit avec conftance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui compofoient fon cortége, il protefta que tout ce qu'il avoit fait jufqu'alors n'étoit que dans la vûe de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que fon premier motif étoit l'efpérance d'un préfent confidérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, les avoit prévenus fur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des fommes confidérables avant fa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaiffeau prêt à faire voile pour les Indes lorfque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à

quelque effet de leur ressentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solemnellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &, ne ménageant point les termes, il lui avoit représenté qu'il s'exposoit au risque de ruiner le Pays, en y détruisant le Commerce. Dans la visite qu'il lui faisoit à Zenan, il joignit toutes sortes d'instances à cette raison; &, personne n'osant parler avec la même liberté, il lui conseilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandises. L'Amiral confesse dans sa Relation qu'il fut redevable de son salut à de si puissantes sollicitations. Il apprit ensuite de Shermal & de Hamed que le dessein du Bacha, en le faisant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ses gens à l'esclavage. Hamed, surnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faisoit sa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié se soutint avec la même fidélité jusqu'au départ des Anglois.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Sir Henri Middleton. 1611.

Requête hardie de l'Amiral.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit présenter au Bacha une Requête assez hardie. Il exposoit qu'en se rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ses Vaisseaux de suspendre les hostilités pendant vingt-cinq jours, & d'en user ensuite à leur-gré, si dans cet espace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât se hâter de terminer son affaire, ou de lui donner quelques favorables assurances qu'il pût communiquer à ses gens ; sans quoi il ne pouvoit répondre que se voyant sans Chef ils ne se portassent à la violence. Cette ruse produisit tant d'effet, que deux jours après on déclara positivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies ; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés aussi à Aden, & que le Bacha faisoit venir, dans le dessein de les renvoyer tous ensemble à Mocka.

Les prisonniers Anglois d'Aden sont envoyés à Zenan.

En effet on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui sortoient des prisons d'Aden. Ils furent présentés au Bacha, qui leur

fit les mêmes questions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une prison sans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ses Jardins. Il lui dit que le Bacha avoit dessein de le voir aussi dans sa maison de plaisance, & qu'il lui conseilloit d'employer des termes doux & soumis pour l'appaiser entierement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ses marchandises & sa Pinace. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que si les Anglois suivoient son conseil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur séjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajouta-t-il, & je vous servirai de tout mon crédit. On a déja fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'espérance d'une grosse somme d'argent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Schermal à prévenir l'Amiral par ses bienfaits, & l'on avoit déja déliberé à quoi la somme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il exigea une promesse de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprete d'amener sur ses traces l'Amiral & Femel au Jardin du Bacha.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Récompense promise au Kiahia.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprete ayant reçu ordre de les introduire, ils trouverent le Bacha dans un cabinet d'Eté avec le Kiahia debout à sa droite, & dix ou douze autres Turcs derriere lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de son habit; & Femel, qui le suivoit, eut la liberté de s'avancer sans Guide. Le Bacha les voyant à deux pas de lui, leur fit signe de s'arrêter : mais prenant un visage riant, il fit diverses questions à l'Amiral, sur sa santé, sur la vie qu'il menoit à Zenan, & sur le goût qu'il avoit pour les usages du Pays. Enfin il l'assura que dans peu de jours il seroit renvoyé à Mocka avec tous ses gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres, que les Vaisseaux de l'Inde fussent entrés dans le Port : après quoi il seroit libre lui-même de remonter sur les siens, & de tourner ses voiles où il voudroit. L'Amiral, malgré le conseil du Kiahia, voulut sçavoir si ses marchandises & sa Pinace lui seroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le seroient pas, parce qu'elles avoient été confisquées

Promesses que le Bacha fait aux Anglois.

Sir Henri Middleton. 1611.

au profit du Grand-Seigneur. Il demanda ſi quelques matériaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient néceſſaires pour la navigation, ſeroient reſtitués. On lui promit de les rendre; & l'on s'engagea par de nouvelles promeſſes à lui accorder la liberté de rentrer dans ſon Vaiſſeau lorſque ceux de l'Inde ſeroient arrivés.

Eloge qu'il fait de lui-même.

Enſuite le Bacha prétendant juſtifier ce qui s'étoit paſſé, loua beaucoup ſon propre caractere & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ſes mains, les aſſurant que ſous un Gouverneur auſſi rigide que ſon prédéceſſeur, il leur en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la ſainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, auſſi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient repréſenté que le Vaiſſeau Anglois l'*Aſcenſion* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandiſes de l'Inde; ce qui avoit fait un tort conſidérable au Commerce de la Turquie; ſur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous

Sir HENRI MIDDLETON.
1611.

ses Commandans l'ordre de confisquer tous les Vaisseaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Esclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut persuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres si séveres, que de lui accorder la permission de retourner sur ses Vaisseaux. Il ajouta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient sans doute à ne pas s'approcher desormais de la sainte Ville.

Le Bacha de Zenan est créé Visir.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia, que les Anglois devoient un compliment au Bacha sur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour son Visir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de distinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Constantinople une épée fort riche & les autres marques de sa nouvelle dignité. Il reçut ces présens avec beaucoup de solemnité. Etant allé audevant, jusqu'à deux lieues de la Ville, on y dressa une tente où il se revêtit

Il reçoit les présens du grand Seigneur.

vêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint ensuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à sa marche. L'Amiral & ses principaux Compagnons eurent des places marquées pour assister à ce spectacle. Delà, ils furent conduits par leur Interprete au Palais du Visir, où ils furent admis à l'Audience sans l'avoir longtems attendue. Sir Henri lui protesta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette visite, que de prendre une vive part à sa joie, & de lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Le Visir le remercia fort affectueusement, & l'assura que toutes ses promesses seroient bientôt remplies. Il parut si sensible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une insigne faveur, la permission de baiser sa main.

Sir Henri Middleton.

1611.

Cependant la plus grande partie des Prisonniers se ressentoient de la misere de leur situation. L'ennui, le froid, la pesanteur des fers, le mauvais air & la mauvaise nourriture en avoient fait tomber plusieurs dans des maladies dangereuses. A force de sollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fussent délivrés de cette affreuse prison. On lui donna dans la Ville une

Les Anglois sont élargis.

Sir Henri Middleton.

1611.

aſſez grande maiſon, pour les y raſſembler tous, avec la permiſſion de prendre l'air & de ſe promener. Pour comble de faveurs, le Kiahia lui envoya ſix bœufs & d'autres rafraîchiſſemens, qui rendirent la ſanté & les forces aux Malades.

Ils obtiennent la liberté de retourner à Mocka.

Enfin l'ordre, ou la permiſſion du départ, arriva le 17. Le Kiahia ſe chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répeta qu'ils ne devoient leur ſalut qu'à ſa clémence : que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureuſement défendu de ſouffrir les Chrétiens dans ces Mers : que la porte ſeroit fermée deſormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le ſupplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaiſſeaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir ſa Nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fauſſes promeſſes, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient eſpérer aucun Commerce avec les

Turcs. Cette priere fut rejettée. Il se réduisit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à ses ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençât ses injustices. Tout l'orgueil du Vizir s'émut à cette proposition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'est-il pas suffisant pour renverser une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher jusqu'aux oreilles, & je vous ferai présent de sa tête. N'est-il pas mon Esclave?

Sir Henri Middleton. 1611.

Orgueilleuse réponse du Bacha.

Cependant, après ce transport d'orgueil & de colere, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus constant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En sortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit sans épée, & qu'il demandoit la permission d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Prisonnier, comme il étoit venu. Cette demande alla jusqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ses propres épées. Le Kiahia jugeant que sa bourse étoit mal remplie après un si long séjour à

Sir Henri Middleton.

1611.

Son avarice.

Zenan, lui prêta cent sequins d'or, pour payer les frais de sa prison & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes intéressées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient besoin de s'observer beaucoup pour ne lui donner sur eux aucune prise. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amassé d'immenses trésors; &, sans aucune forme de Justice, il s'étoit mis en possession de ses richesses.

Enfin l'Amiral prit congé de ses Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia: l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de restituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*; l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laissé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embrasser le Mahométisme. Quoique le chagrin de leur situation ne leur eût pas laissé beaucoup de goût pour les objets de curiosité, ils avoient fait quelques observations qu'ils nous ont conservées. Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Bristol. Les maisons y sont

Observations sur la Ville de Zenan.

de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits ; & le bois y est fort cher, parce qu'il y est apporté de loin. La Ville est entourée de murs ; & pour Forteresse, elle n'a qu'un Château à l'Est, où le Bacha fait sa demeure. Au long des murs, & fort près de la prison où l'Amiral avoit été enfermé, on a menagé un grand enclos, dans lequel on tient, sous une sure Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité est suspecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet espace ; mais si les raisons qu'on a de les retenir durent assez long-tems pour laisser aux enfans le tems de croître, on les met alors aux fers dans une prison plus étroite, pour y demeurer aussi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Sir Henri Middleton. 1611.

Les Anglois partirent de Zenan le 18 de Février, montés sur des ânes ou des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chaoux, l'un à cheval, l'autre à pied. Dans une si longue route, ils ne rencontrerent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un

Retour des Anglois à Mocka.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Château ſur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au de-là. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakhel Sammar*, Caranvanſeras ou Hôtellerie ſur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Caravanſeras, 16 milles. *Merſadin*, 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufras*, Ville, 16 milles. *Aſſambine*, Caravanſeras, 11 milles. *Akkamot*, Caravanſeras, 13 milles. *Mouſa*, Ville, 17 milles. *Mocka*.

Haine des Arabes contre les Turcs.

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes eſcarpées qu'on traverſe dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent ſouffrir l'orgueil & l'inſolence des Turcs, & qui ne les laiſſeroient pas voyager ſans inſulte, s'ils n'apportoient un paſſeport de la Province d'où ils ſont partis. A Mohader, un des Chaoux ayant pris quelques ânes pour ſuppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attrouperent auſſitôt à la ſuite de la Caravane, & reprirent ces animaux, ſans qu'aucun Turc eût la

hardiesse de s'y opposer. On passa deux jours à Tayes, pendant lesquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes sortes de menaces d'embrasser la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permission de le voir dans une chambre où il étoit avec plusieurs jeunes gens de son âge. Ce malheureux jeune homme versa beaucoup de larmes à la vûe de son Compatriote, & protesta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajoûta qu'il avoit été trompé par de fausses assurances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laissé que le choix du Turban pour sauver sa vie; ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, si plusieurs Domestiques de l'Aga ne l'eussent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais supposé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainsi dans l'état où il se trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la re-

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

Un jeune Anglois se fait Mahométan.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

cevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raison l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voies.

Civilité d'un Gouverneur Turc.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à son premier passage, par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naissance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à son retour, jusqu'à trouver à six milles de ce lieu un Messager de sa part, qui venoit le féliciter de la fin de ses peines, & qui ne le quitta point jusqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien servis. Ils mirent seize jours dans cette pénible route. Le 5 de Mars ils arriverent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquerent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient restés prisonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquerent point de venir au-devant de leurs Compagnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favorisé la hardiesse de Pemberton. Il étoit rentré heureusement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de se saisir sur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

Les Anglois arrivent à Mocka.

Dissimulation de l'Aga.

La Caravane alla descendre à la porte de l'Aga, qui consentit sur le champ à recevoir l'Amiral & ses principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils lui avoient apportées, il composa son visage à la dissimulation, & ses complimens furent aussi vifs que l'amitié les auroit pû dicter. Il protesta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit passé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ses amis. Enfin rejettant sa conduite sur l'ordre de ses Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à son inclination. Sir Henri feignit de le croire sincere, & lui demanda si les ordres du Bacha seroient exécutés. Les protestations recommencerent avec la même chaleur. Elles furent mêmes soutenues d'un déjeûner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui. Ensuite le faisant conduire avec tous ses gens dans une maison voisine du rivage, il lui laissa autant de liberté que de repos pendant le reste du jour. Mais soit qu'il eût manqué de bonne-foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelqu'indiscrétion aux Anglois, il les

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & presqu'au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne pensassent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour gardes pendant la nuit; & lui-même, il se promenoit autour de leur maison pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ses propres yeux pour les observer.

Grandeur & situation de Mocka.

Mocka est d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'est point une Ville défendue par des fortifications, mais elle est extrémement peuplée. Sa situation est sur le bord de la Mer, dans un terrain fort sabloneux. La maison du Gouverneur touche au rivage, & n'a plus loin qu'une grosse jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'est où les Vaisseaux sont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée est une plate-forme, sur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Ouest on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; &, dans l'état même où l'on s'est efforcé de le rétablir, il n'est pas capable d'une longue défense.

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieusement dans la Rade, &

vint assez près de la jettée pour faire assurer l'Amiral par quelques Anglois qui se trouvoient sur le rivage, que tout étoit en bon état sur les trois bords. Le lendemain, Nakada Malek Ambar, Capitaine d'un grand Vaisseau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit solemnellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Assemblée, il se fit apporter l'Alcoran, qu'il baisa d'abord avec beaucoup de respect; & de son propre mouvement il jura qu'il ne souhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le succès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient essuyées. L'Amiral lui fit des remercimens fort vifs, en laissant au Ciel à juger de sa bonne-foi. Le jour suivant, l'Aga donna une autre fête aux Marchands de Dabul dans sa maison de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabulliens étoient montés sur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & Femel avoient peine à marcher sur

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Serment de l'Aga en faveur des Anglois.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

Une partie des Anglois est renvoyée à bord.

ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'assembler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de soixante-six, dont trente furent reservés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaisseaux de l'Inde, & le reste eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permission d'acheter diverses commodités; & mettant aussitôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Assab*, sur la Côte des Abyssins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays sont aussi noirs que les Négres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils sont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne se trouve que des Chrétiens, Sujets du Prete-Jean. Ils vont nuds jusqu'à la ceinture, où ils sont couverts d'une sorte de pagne qui leur tombe sur les genoux. L'arrivée des Anglois leur causa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorsqu'on eut formé quelque liaison, & qu'elle fut ensuite confirmée par des sermens mutuels, ils s'empresserent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chevres,

Les trois Vaisseaux se retirent à Assab.

Les payemens se firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demanderent eux-mêmes, pour échange, de la toile grossiere que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaisseaux. Le Prince du Pays, sous l'autorité du Monarque des Abyssins, fait sa résidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Assab; c'est-à-dire, assez proche du Détroit. Cette Ville se nomme *Rahaita*, & passe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'est point entendue des Arabes, quoique tous les gens au-dessus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaisseaux furent surpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des présens, avec l'offre de tout ce que le Pays produisoit. Ils témoignerent une profonde vénération pour un Prince si généreux, & leur reconnoissance s'y signala par diverses galanteries dont ils chargerent ses Messagers.

Sir HENRI MIDDLETON, 1611.

En partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permission d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infideles, cette marque

Projet de l'Amiral pour s'échapper.

de respect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impossible aux Prisonniers Anglois de profiter de cette occasion pour se mettre en liberté. Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet si hardi, ils eurent le spectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un second Vaisseau de Dabul, extrémement chargé d'hommes & de marchandises. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche solemnelle dans la Ville, en robbe peinte, suivant l'usage. Ces robbes qui se gardent à Mocka pour ces occasions, sont louées un certain prix, & rendues fidellement après la fête. Le 3, il arriva d'Aden une sorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troisiéme Vaisseau de Dabul, qui revenoit d'Achin avec sa cargaison de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Persan, & fort célebre par l'étendue & le succès de son commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à son

Détail du commerce de Mocka.

fervice étoient fes Efclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaiffeaux, & que l'Aga traitoit avec tant de diftinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou feize pieces de huit à fon Maître: mais ayant mérité fon amitié & fa confiance, il difpofoit de toutes fes richeffes, & jamais on ne le voyoit partir fans une fuite auffi nombreufe que celle d'un Bacha. Le 7 il arriva de l'Inde un Vaiffeau chargé de coton. Le 10, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit plufieurs vifites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar. Le 14, une Barque chargée de coton, pour les Bannians, & le lendemain une autre Barque de Baffanor. Le 17, il vint par terre une nombreufe Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde Le 19, un Vaiffeau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaiffeau ayant marqué de l'empreffement pour voir l'Amiral Anglois, cette politeffe déplut fi fort à l'Aga, qu'au milieu de la vifite il leur fit défendre par un de fes gens de continuer leur correfpondance. Le 20, il

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

arriva un Vaisseau de Calecut ; le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotra, & qui revenoit de Goa.

L'Amiral se sert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

Sir Henri cherchoit depuis longtems l'occasion de faire passer des Lettres en Angleterre, pour informer sa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de May, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, se chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Consul François du Caire, l'autre pour le Consul Anglois d'Alep. Son espérance étoit que l'un ou l'autre passeroit heureusement : mais c'étoit se fier beaucoup au hazard. Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxa, chargée de dents d'éléphans, d'ambre & d'autres richesses de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays ; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Isle de Madagascar, c'est-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de

son fort, mais sans pouvoir obtenir d'éclaircissement.

1611.

Le Darling étoit déja venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la situation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint le 10 de May vers midi; & suivant sa coutume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet glissa sur l'eau, du côté de la Ville; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refusa point à Sir Henri la permission d'envoyer au Vaisseau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défense de revenir dans la Rade, & celle même d'envoyer sa Chaloupe au rivage, sans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois pense serieusement à se sauver.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour sa maison de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri résolut de saisir cette occasion pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems de se mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs aussi-bien disposés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'exécuteroit point ses promesses s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de sa prison fortifiant son cou-

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

rage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir se sauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots résolus, & des liqueurs fortes pour enyvrer ses Gardes. Avant que de communiquer son dessein à Femel, il le fit jurer, non-seulement de garder le secret, mais de ne faire aucune objection contre une entreprise à laquelle il étoit déterminé. Ensuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promesse de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ses Charpentiers & à d'autres Artisans de sa suite, de se saisir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit absolument de s'y embarquer avant qu'ils eussent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

Mesures qu'il prend pour son evasion.

Tout parut d'accord à favoriser l'entreprise de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un cabaret de la Ville; ce qui étoit sans exemple, car les yeux de

cet incommode Geolier ne s'étoient pas fermés un moment ſur le Chef des Anglois. On laiſſoit aux autres la liberté de ſe promener & d'aller juſqu'au rivage ſans être obſervés ; mais Sir Henri l'étoit ſi continuellement que le tems de ſon ſommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'abſence de l'Officier pour diſtribuer entre ſes autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enyvrer. L'Officier étant revenu à minuit ſe retira dans ſa chambre, qui n'étoit ſéparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot ſortirent deux à deux pour ſe rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, ſe mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il ſortit de cette cage pour entrer heureuſement dans la Chaloupe. Onze perſonnes qui l'avoient ſuivi avec le même bonheur, & qui avoient ſervi à le porter, y entrerent avec lui. Mais Femel & ceux de ſa troupe perdirent trop de tems à vouloir ſe charger de mille choſes moins précieuſes qu'embarraſſantes. Le bruit de leur fuite ſe répandit dans la Ville, & mit en mouvement quan-

Il ſe fait porter au rivage dans un coffre.

Sir Henri Middleton. 1611.

tité de Turcs pour les pourſuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu ſe ſauver, ſi ſe hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils euſſent été l'attendre à la pointe de la jettée; mais avant qu'elle pût ſe mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

Malheur d'une partie de ſes gens.

L'Amiral deſeſperé de voir ſes gens à la merci des Infideles, fit tous les efforts imaginables pour les ſecourir, juſqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le ſable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ſes gens à la nage, pour ſauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre de la longueur d'une picque, lorſqu'ils virent les Turcs qui ſe ſaiſiſſoient de lui & de ſes Compagnons. Femel, vivement pourſuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au viſage un coup de piſtolet, qui le bleſſa mortellement.

Femel eſt arrêté avec ſes compagnons.

Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à ſe promettre de la force ni de l'adreſſe. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverſer un eſpace dangereux, & ſi

resserré par la petite Isle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ses Rameurs de gagner le grand Canal; & se trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui resta plus rien à craindre de ses ennemis.

Sir Henri Middleton. 1611.

Pendant ce tems là, on veilloit exactement sur le Darling; & lorsqu'on vit approcher la Chaloupe, on se mit en état de la secourir si elle étoit poursuivie. Les Artisans qui s'étoient saisis de la Barque, ayant conduit leur entreprise avec beaucoup de bonheur, parurent presqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaisseau. Tolbot fut le seul qui périt à la vûe de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, sans s'être apperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre ressource que de se jetter à la nage pour les rejoindre. Mais ses habits, ou d'autres obstacles, causerent sa perte & le firent disparoître en un moment.

L'Amiral & d'autres Anglois échappent aux Turcs.

Sir Henri ne laissa pas de conserver jusqu'au jour l'espérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laissoit derriere lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lente-

Sir Henri Middleton. 1611.

ment, & qui portoit deux hommes : mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte causoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaisseau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, présenta une Lettre, dont on reconnut aussitôt le caractere. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit essuyé, & celui dont il se croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été caressés par les Anglois, s'étoient empressés de le secourir, & l'avoient conduit avec ses Compagnons dans la maison de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

Triste situation de Femel & des autres prisonniers.

On apprit ensuite que l'Aga trouvant à son arrivée cette troupe de Prisonniers, devint aussi pâle que son Turban, & que dans le premier transport de sa colere, il protesta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardiesse de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre sous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ses ordres, ausquels il ne leur étoit pas permis de de-

ſobéir. Cette réponſe ne l'ayant point appaiſé, il les fit charger de chaînes, en répetant qu'il leur feroit abbattre la tête. Mais il parut s'apaiſer dès le lendemain, à la priere de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui ſe portoient à ſervir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquaſſent leurs Vaiſſeaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

Sir Henri Middleton.
1611.

Fierté de l'Amiral Anglois.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ſes gens, & ce qui appartenoit à ſes Vaiſſeaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendroit ſa vengeance juſqu'à la Ville. Il fit avertir en même tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaiſſeaux qui ne ſe préſentât au ſien, pour y rendre compte de leur commiſſion, & de n'en rien faire venir ſans ſon conſentement ou ſans ſon ordre. Un procédé ſi ferme jetta le trouble & la conſternation dans la Ville. L'Aga fort embarraſſé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al

Sir Henri Middlton. 1611.

Bahr accusé d'avoir consenti à la fuite des Anglois, fut obligé de se mettre à couvert; & leur Geolier ne trouva point d'autre azile qu'une Mosquée, d'où il ne voulut sortir qu'après avoir obtenu sa grace. La plûpart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyerent des vivres & d'autres présens à Femel.

La Flotte Angloise se rend dominante dans le Port.

La nuit suivante, Sir Henri envoya sa Chaloupe à la Rade d'Assab, pour faire venir les deux autres Vaisseaux. Ils arriverent le lendemain dans celle de Mocka; & dès la premiere marée, toute la Flotte s'approcha du Port. Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaisseau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrémement affligé de la maniere dont il étoit parti: que son dessein avoit été de lui rendre la liberté: qu'il étoit encore disposé à lui restituer ce qui appartenoit à ses Vaisseaux; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reste de ses gens sans la permission du Bacha: qu'il lui demandoit quinze jours de délai; & que si dans cet intervalle tous les Prisonniers n'étoient pas à bord, il ne souhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit

Convention entre l'Amiral & les Turcs.

d'abord

d'abord sa Pinace, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il se rendit aux instances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & sans s'expliquer sur ses desseins, il remit à prétendre des satisfactions après qu'on lui auroit rendu ses gens & sa Pinace.

Sir Henri Middleton. 1611.

Mohammed étant retourné à la Ville, rassura les Habitans par la réponse des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de se voir redemander la Pinace. Il se fit amener Femel, pour apprendre de sa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorsque par ses conventions avec le Bacha, la Pinace & ses marchandises devoient rester au Grand-Seigneur. Femel répeta ce qu'il sçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'est-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir sans leur Pinace: mais il ajouta que jamais ils ne redemanderoient les marchandises. L'Aga consentit le lendemain à faire transporter sur la Flotte les cables, les ancres, le godron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Ensuite affectant de marquer plus de satisfaction, il laissa passer peu de jours sans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraîchissemens: ce qui n'em-

Variations de l'Aga.

Sir Henri Middleton. 1611.

pécha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu se rendre à quelque bord étranger sans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcerent de venir prendre ses ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardiesse de retomber dans la même faute.

Hauteur avec laquelle les Anglois se conduisent.

Il arriva le 18 un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises des Indes, qui appartenoit à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu plusieurs services. L'Amiral le força de jetter l'ancre près de la Flotte; mais respectant le nom de son ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laissa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demanderent. Cette fermeté fit sans doute une vive impression sur les Infideles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha consentoit à restituer les Prisonniers & la Pinace. Il s'engagea même à cette restitution pour le lendemain. Cependant les Anglois qui étoient à terre furent enchaînés le soir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, sans qu'on ait pû sçavoir la cause de cette bizarrerie.

Nouvelles propositions de la part de l'Aga.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire

que la Pinace étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Prisonniers, sans un écrit signé de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageassent à conserver la paix avec les Turcs, sujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port; à ne troubler la navigation d'aucun Vaisseau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déja dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune satisfaction pour les peines qu'ils avoient essuyées, ni pour les marchandises qu'on leur avoit enlevées. Cette promesse devoit être confirmée par un serment solemnel. L'Amiral répondit qu'il se trouvoit fort offensé de cette variation continuelle, qui l'exposoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes : qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ses gens & sa Pinace, il avoit dû s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed observant si mal ses promesses, les Anglois pour leur sûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout son cortége, sans aucun dessein de leur nuire, mais comme autant d'Otages jusqu'à l'exécution du Traité. Il lui conseilla là-dessus de

Sir Henri Middleton.

1611.

Conduite de l'Amiral.

Sir Henri Middleton 1611.

donner avis à l'Aga de la résolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confusion que d'embarras, eut recours aux supplications. Il représenta qu'étant entré dans cette affaire par le seul desir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conseilloit, sans s'exposer à la raillerie du Public: enfin, qu'il n'y avoit point de périls ni de mauvais traitemens qui pussent l'y faire consentir; mais que si l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre, il promettoit de lui amener sa Pinace & ses gens avant la nuit.

Il emploie l'artifice pour délivrer ses gens.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'espérant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raisons de Mohammed, & de consentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promesse qu'on exigeoit, il fit l'exposé des outrages & des sujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut signé de sa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expli-

quer. A l'égard du ferment, il rejetta une propofition dont il fe plaignit d'être offenfé, en difant que fa parole valoit mieux que tous les fermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laiffa les principales perfonnes de fa fuite en ôtage; & renouvellant fa promeffe, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas fes Compagnons avant la nuit.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

Le refte des prifonniers Anglois eft renvoyé à l'Amiral.

En effet il preffa fi vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Prifonniers, & la permiffion de les conduire lui-même fur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel*, *William* & *Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le préfentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral ne fe contentant pas de le refufer, protefta d'un ton méprifant qu'il ne vouloit rien de la part d'un miférable, fans foi & fans honneur, ennemi de fa Nation, par l'ordre duquel il avoit effuyé tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laiffer le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Prifonnier Turc, qui avoit été gardé jufqu'alors fur l'Incréafe. Il ne reftoit

Sir Henri Middleton.

1611.

à restituer que la Pinace, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Il redemande le jeune prisonnier de Tayes.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort satisfait de sa négociation, demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidele à ses promesses. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit resté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même tems il déclara que si ce Prisonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaisseaux dont ils s'étoient saisis. La réponse de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendroit avec des explications. Après son départ, Sir Henri assembla son Conseil, & mit en déliberation s'il rendroit la liberté aux Vaisseaux Indiens, ou s'il les retiendroit jusqu'à la restitution du jeune Prisonnier. On conclut de relâcher les Vaisseaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloise, & de se dédommager par la prise du Vaisseau que les Turcs attendoient de Suez. On examina aussi quelle etoit la meilleure voie pour hâter la restitution du jeune homme. Les uns persuadés que toutes les instances seroient inutiles, proposerent d'arrêter quelque Turc de distinction, dont on offriroit de

faire un échange. L'Amiral fut d'un avis opposé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des sollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les secondoient. On s'arrêta donc à la résolution d'insister sur le retour du jeune Prisonnier, & de ne pas parler de la restitution des Marchandises.

Sir Henri Middleton. 1611.

Le 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada Mohammed & Schermal consentoient à la perte de leurs Vaisseaux & de leur cargaison, si le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la seule condition que les Vaisseaux fussent relachés sur le champ. Sur cette promesse l'Amiral leur permit de décharger le Vaisseau de Diu, & de visiter librement les autres. La nuit suivante Femel mourut de la *calenture*, ou suivant l'opinion des Chirurgiens, de quelque dose de poison que les Turcs lui avoient fait avaller par surprise.

Promesse des Turcs.

Mort de Femel.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint si chaud, que les Anglois ne pouvant le supporter, furent obligés pendant plusieurs jours de se tenir renfermés sous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui regnent quelquefois assez

Vents brûlans dans la Mer Rouge.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

long-tems sur cette Mer. Ils coupent la respiration, & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchissemens ne sont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henry écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la restitution des marchandises Angloises, & des satisfactions pour tant de dommages qu'il avoit essuyés. On lui répondit que faute d'Interprete le Bacha ne pouvoit entendre sa Lettre. Mais il crut cette réponse peu sincere; & n'écoutant plus que son ressentiment, il fit reprendre le Vaisseau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques ballots de cotton, en déclarant qu'il n'en sortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, soixante-dix mille pieces de huit. Il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voie pour obtenir quelque satisfaction, & qu'il y avoit peu de fonds à faire sur le Vaisseau de Suez; parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter sur son arrivée.

Les Anglois demandent des satisfactions.

Députation d'Aly Kaskins.

Ali Kaskins, qui avoit servi d'Interprete à l'Amiral pendant son sejour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il

protesta que son Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit proposé de lui donner toutes sortes de satisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit aussi des complimens du Kiahia, qui faisoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plûtôt recours à la Justice de Constantinople; parce qu'ayant rendu tant de services aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hostilités de sa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Prisonnier Anglois; & que si l'Amiral laissoit au Vaisseau de Diu la liberté de décharger ses marchandises, ce jeune homme seroit amené à bord le jour suivant. Sir Henri fit une réponse civile aux politesses; mais il assura le Député que les marchandises de Diu ne seroient relâchées qu'après la restitution des siennes.

Deux jours après on reçut un autre Messager de la part de l'Aga, qui faisoit demander une treve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Bannian nommé *Tokorsi*, & de

Sir Henri Middleton. 1611.

plusieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un mémoire de leurs dommages, sur lequel on pût faire des reflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande; & dans le mémoire qu'il leur donna, il faisoit monter ses pertes à 70 mille pieces de huit. Mais les douze jours étant expirés, sans qu'il eût reçu la moindre réponse, il fit dire de son côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ses invitations & ses promesses; de tuer plusieurs de ses gens qui ne l'avoient point offensé, de l'emprisonner lui-même avec les derniers outrages, de se saisir de ses marchandises jusqu'à la valeur de 70 mille pieces de huit, & de lui causer d'autres dommages, dans lesquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être surpris que sur le refus qu'il faisoit aux Anglois de leur accorder des satisfactions, ils prissent la résolution de battre sa Ville à ses yeux, d'enlever les marchandises du Vaisseau de Diu, & de brûler tous les Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade. Il fit ajouter que les Turcs ne l'accuseroient pas d'avoir violé sa parole, puisque le tems de la treve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes se reprocher d'avoir mal rempli leurs promesses.

Menaces des Anglois portées à l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration seroit reçue. La réponse fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers ; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de personne, il fit ajouter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune disgrace qu'ils n'eussent bien méritée. A l'égard des marchandises qu'ils se plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois se croyoient blessés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Constantinople. Etoient-ils résolus de battre la Ville ? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre aussi leurs Vaisseaux. Les Bâtimens & les marchandises qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais si la Flotte Angloise attaquoit la Ville ou les biens qui étoient sous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en seroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raison.

Sir Henri Middleton.

1611.

Réponse fiere de l'Aga.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers il ne lui falloit pas d'autre permission que celle de Dieu & de son Roi : mais que pour descendre sur

Replique de l'Amiral Anglois.

Sir Henri Middleton.
1611.

la Côte, l'Aga lui avoit donné la sienne en y joignant les plus fortes prieres : qu'à l'égard des marchandises, ne devant rien au Bacha, n'étant point son Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raison il avoit eue pour se saisir de son bien par voie de reparation : qu'il devoit par conséquent redemander ses marchandises, dans le lieu où elles étoient, & se faire rendre justice où il avoit reçu l'outrage: qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga osassent paroître à Constantinople quand leurs injustices y seroient connues, & répondre à ses plaintes devant le Sultan : mais que s'ils se croyoient offensés l'un ou l'autre, il leur conseilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Assab, pour en apporter des rafraîchissemens. La plûpart de ses gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de se défier des provisions de la Ville, qui pouvoient être empoisonnées.

Accommodement proposé par les Turcs.

Enfin, le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorsi & plusieurs Chefs des Ban-

nians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui propofer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Prifonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la générofité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépenfe de fes habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de fe rapeller les marques d'eftime & d'affection qu'il avoit toujours données à la Nation Angloife. Il avoit vu les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été queftion de fes propres gens. Mais c'étoit de ce fentiment même, & des fervices qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faifoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les fatisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réuffiffoit pas dans cette entreprife. Il fe remit là-deffus à la générofité de Sir Henri, en lui proteftant que fes vûes étoient finceres & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le fupplia de lui déclarer fes véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs.

Sir Henri Middleton. 1611.

L'Amiral, après l'avoir remercié des fentimens qu'il avoit pour lui & pour fa Nation, lui répondit qu'il ne

Il eft accepté après de longues difcuffions.

Sir Henri Middleton.

1611.

devoit pas ignorer ſes demandes, puiſqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais ſi vous inſiſtez ſur des prétentions ſi exceſſives, il faut donc renoncer à toute eſpérance d'accommodement; car il eſt impoſſible qu'elles ſoient accordées. Sir Henri touché de ſa triſteſſe conſentit à faire avec lui-même un ſecond état de ſes pertes, & une nouvelle eſtimation des marchandiſes dont les Turcs s'étoient ſaiſis. La ſomme totale fut reduite à 18 mille pieces de huit, avec une ſtipulation particuliere pour le fer & le plomb, qui devoit être reſtitué en nature. On conclut ſur ces fondemens, une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, juſqu'à Cananor ſur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un Ecrit ſigné de ſa main & ſcellé de ſon ſceau. Schermal partit fort ſatisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés ſans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent ſi paiſibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du ſuccès de ſes articles. Les Anglois commençoient à ſentir vivement la néceſſité de quitter une Cô-

te si pernicieuse à leur Nation. Il s'étoit répandu sur les trois Vaisseaux une maladie dangereuse, dont presque personne ne fut exempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'estomac, & par une insomnie qui duroit nuit & jour. La fiévre, qui ne tarda point à succéder, achevoit d'abbattre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la saignée, languirent long-tems dans un état fort triste.

Sir Henri Middleton. 1611.

Maladie dangereuse.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la somme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il se crut dispensé de sa parole par les infidélités perpétuelles des Turcs. Schermal & son cortége l'ayant quitté vers la nuit, il les salua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorsi & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de se rendre sur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Assab, où elle se pro-

Conclusion du différend des Anglois avec les Turcs.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

poſoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite proviſion de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'aprèſmidi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Aſſab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour ſuivant on commença par vuider & nettoyer les puits, ſur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient propoſé aux Habitans de cette Rade d'empoiſonner les eaux.

Ils quittent la Rade de Mocka.

Pendant que les Anglois profitoient d'une ſtation ſi commode, pour ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injuſtices des Turcs, envoya trois de ſes principaux Officiers à l'Amiral, avec une eſcorte de trente Soldats, pour le féliciter de ſon heureuſe délivrance & lui porter divers préſens. Il lui faiſoit offrir toutes les productions de ſon Pays, ſans que les Anglois puſſent juger s'ils devoient tant de politeſſe & de généroſité à la haine des Abyſſins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faiſoit profeſſion de reſpecter. L'Amiral traita les Meſſagers avec autant

Politeſſe d'un Prince Abyſſin.

d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir. Sir HENRI MIDDLETON, 1611.

Le 17, on vit arriver de Mocka, Tokorsi avec un autre Bannian, qui apportoit à l'Amiral la provision qu'il leur avoit demandée, & l'argent qu'ils lui devoient ; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excuserent sur la multitude de ses affaires, qui ne lui avoit pas laissé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune mesure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudît au dessein de l'Amiral, lorsqu'il leur proposa le 24 de s'avancer jusqu'à l'Isle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaisseau qui vient tous les ans de Suez, dans cette saison, avec une riche cargaison pour Mocka. C'étoit la plus sûre vengeance qu'ils pussent tirer de tous les outrages des Turcs ; & leur empressement augmentoit par la certitude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient intéressés dans la meilleure partie de cette cargaison. Ils s'employerent jusqu'à la fin du mois à l'exécution de leur projet. Mais le vent leur fut toujours si

Projet des Anglois pour se venger des Turcs.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

contraire que dans une Mer fort étroite, ils eurent sans cesse à se défendre contre toutes sortes de dangers. S'ils faisoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort souvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus sûrs, ils se trouvoient exposés dans les ténebres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus. Enfin, reconnoissant qu'ils n'avoient que des disgraces à se promettre sans un Pilote du Pays, ils retournerent vers les Détroits, où ils jetterent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieues de Bab-al-Mandul. Le 10, le Darling & l'Increase sortirent par le Canal de l'Ouest, qui est beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre passage; parce qu'il est si étroit, qu'en le fortifiant ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demi de largeur depuis le rivage d'Arabie jusqu'à l'Isle; & du côté de la terre il est parsemé de rocs & de basses, qui s'étendent assez loin. Cependant l'Increase & le Pepper-Corn prirent cette voie, de concert avec les

Ils abandonnent leur entreprise.

deux autres Bâtimens, & pour se mettre en état de juger des deux passages. Ils se rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après midi, sur dix-neuf brasses de fond, sans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit suivante, ils firent voile au long de la terre. Depuis le 12 jusqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais presque toujours contraire; & souvent des calmes, avec un courant si rapide, que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Ouest l'espace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrémement leur navigation. Le 27, un vent favorable les servit si bien, qu'à six heures du soir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Ouest du Cap de Guardafu.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Ils repassent les Détroits.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fût fort grosse; d'où ils conclurent qu'ils avoient passé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer si forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté là par la terre.

Le 30, ils entrerent dans la Rade de Dellischa, où ils jetterent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Na-

La Flotte entre dans la Rade de Dellischa.

Sir Henri Middlton.
1611.

vire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mouſſon. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour pluſieurs Vaiſſeaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande diſtinction à la Cour, où le Roi le conſidéroit beaucoup & lui avoit fait une groſſe penſion; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une ſomme d'argent pour ſe conſtruire un Vaiſſeau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fuſſent trop agréables pour être crues légerement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ſes ſervices, pour ſe procurer de l'eau, & pour former quelque liaiſon avec le Prince du Pays, dont il eſpéroit de tirer de l'aloës. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling; parce que les Indiens en avoient enlevé de groſſes proviſions, & que la rareté en augmentoit le prix. Il laiſſa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politeſſes & les ſervices du Ca-

pitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétroit ses intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce secours, dont il sentoit le besoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joie le 3 de Septembre. Il arriva heureusement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre sur sept brasses de fond, à côté de trois Vaisseaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la distance d'un mille, sept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaisseaux de l'Europe. Mais sa surprise fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la riviere de Surate. Dom Francisco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le seul dessein de s'y opposer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de visiter tous les Bâtimens étrangers, & de confisquer ceux qui entroient dans la Rade sans passeport. Cependant Sir Henri se croyant à cou-

Elle se rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuse Flotte de Portugais.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

vert de toute insulte dans un tems où l'Espagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit le parti de lui écrire une Lettre civile, dont il chargea son Pilote Indien. Il lui donna aussi quelque commission pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il souhaitoit impatiemment de sçavoir quel étoit leur nombre & leur situation dans cette Ville.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

Réponse qu'il en reçoit.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de plusieurs Portugais, qui lui apportoient la réponse de leur Chef à sa Lettre. Après quelques complimens, elle portoit en substance que le Grand Amiral se rejouissoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloise, & qu'il étoit disposé à lui rendre toutes sortes de services; à condition néanmoins qu'étant venue pour le commerce, elle eût quelque passeport ou quelque ordre du Roi d'Espagne; sans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défense étoit commise à ses soins, parce que le Roi son Maître y entretenoit un Comptoir.

Replique de Sir Henri.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun passeport du Roi d'Espagne ni de ses Vicerois; mais qu'il

ne croyoit pas en avoir besoin ; parce qu'il étoit envoyé au Grand Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches présens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déja commencé : qu'il ne pensoit pas à nuire au Comptoir Portugais ; mais qu'il ne connoissoit point aussi de raison qui dût porter les Portugais à traverser l'établissement des Anglois, puisque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand Mogol ni ses Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajouta qu'il demandoit au Grand Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir sur la Flotte de leur Nation, & qu'il se flattoit qu'on ne le mettroit point dans la nécessité d'employer la force pour se procurer une satisfaction si juste, parce qu'à toute sorte de prix il etoit résolu de les voir. Ensuite il fit présent au Messager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Il reçoit des informations de Surate.

Le soir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Haw-

Sir Henri Middleton. 1611.

kins, pour y recevoir quelques sommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandises Angloises, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoutoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'osoit les envoyer sur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fussent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit sur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres; parce que n'ayant aucun dessein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même disposition. Le 3 d'Octobre, Koja Nassan Gouverneur de Surate & frere du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraîchissemens & des offres de service. Il fit ajouter que du côté de son Pays on desiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, aussi long-tems que l'Armada Portugaise seroit si près de leur Flotte: qu'il leur conseilloit par cette raison de se rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voisin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandises de meilleure qualité, & le

On conseille aux Anglois de se rendre à Gogo.

le débarquement plus sûr. Après cette explication, le Messager souhaita de sçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ses Compatriotes, & les marchandises Angloises qu'il y avoit laissées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune résolution; mais que si le Mogol vouloit conduire ses Vaisseaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus positivement. Ce Messager & son Interprete furent renvoyés avec un petit présent.

Sir Henri Middleton. 1611.

Ce qui les arrête.

Deux jours après, l'Interprete qui étoit un Bramine, c'est-à-dire un Prêtre des Bannians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la maniere dont il étoit parvenu à la faveur du Grand Mogol, qu'il avoit perdue ensuite par l'inconstance de ce Monarque, & par l'adresse des Portugais à se procurer tous les droits du commerce. Le même Messager apporta deux autres Lettres

Sir Henri reçoit des Lettres de Surate.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

d'une date plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaisseau Anglois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de sa conduite & de l'entreprise qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconstance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonstances. Il avertissoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandises, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons; parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également légers & inconstans, craignoient beaucoup d'offenser les Portugais.

Sir Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'espérance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il résolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cambaye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il se promit du moins la satisfaction de les y recevoir.

Précautions qu'il prend

Ce fut pour s'en assurer plus facilement, qu'il refusa au Bramine la liber-

té de faire rentrer dans la Riviere les trois Vaisseaux Indiens auprès desquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mousson, s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que sans aucun dessein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de sa Flotte, parce que les Portugais interceptant ses Messagers & ses Lettres, l'éloignement de ces trois Vaisseaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des siennes.

Sir Henri Middleton. 1611. contre les Portugais.

Mais le dessein des Portugais n'étoit pas de se borner à de si legers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloise pour gagner la terre, deux de leurs Vaisseaux qui se tenoient en embuscade l'attaquerent avant que tous les Anglois fussent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mousqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déja descendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloise rejoignit sa Flotte, en suivant de fort près le rivage; & l'Ennemi se retira vers le gros de la sienne. Mais

Les Anglois sont attaqués & s'échappent heureusement.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

cinq autres Vaisseaux Portugais, cachés derriere une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approcherent bientôt pour canonner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entreprise inutile, & tentée uniquement pour leur inspirer de la frayeur. Aussi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureusement la Flotte.

Arrivée d'un grand nombre de Fregates Marchandes à Surate.

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour visiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchissemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la Riviere environ cent petites Frégates, dont la plupart étoient Marchandes & faisoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Viceroi. Quoiqu'elles n'eussent menacé les Anglois d'aucune insulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ses Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, dans la crainte qu'il n'eût quelque chose à souffrir dans l'obscurité. Le lendemain, Koja Nassan parut sur le bord du rivage; &

Sir Henri se détermina aussi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes soutenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandises sur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays tous les rafraîchissemens dont la Flotte avoit besoin. Cependant il ne vint rien jusqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis sur l'inutilité de ses espérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Nassan marquoit de ses promesses, lui fit conclure qu'on n'avoit pensé jusqu'alors qu'à l'amuser, dans la double crainte d'offenser les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le desobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réflexion, il résolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de se rendre à bord. Mais Koja Nassan lui en refusa la permission. Bangham, après l'avoir envoyé solliciter, se déroba secretement & trouva le moyen de sortir de la Ville. Une démarche de cette nature faisant connoître au Gou-

Sir Henri Middleton. 1611.

L'Amiral est amusé par le Gouverneur.

Sir Henri Middleton.

1611.

verneur que le départ des Anglois étoit certain, il se hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de sa propre main, l'autre de Moghreb Kam son frere, par lesquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une visite sur son bord. L'offre d'une faveur si extraordinaire eut la force de faire suspendre sa résolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu sur la parole des deux Freres.

Piége que les Portugais dressent aux Anglois.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la Riviere n'ayant point entrepris d'insulter les Anglois sur leur Flotte, s'efforcerent de leur dresser un piége sur le Rivage. Ils se cacherent derriere quelques monts de sable, proche du lieu où ils les voyoient souvent aborder; & paroissant tout d'un coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils se flatterent de les surprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de si bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout événement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laisserent sur le sable un de leurs gens blessé à mort, que les Anglois transporterent sur leur Flotte.

Conférence

Le 24, qui étoit un Dimanche,

Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Aussi-tôt les Anglois firent divers préparatifs ; & Sir Henri, se mettant dans sa Frégate avec un cortége honnéte & quelques présens, se hâta de se rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux son arrivée. On s'embrassa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. Les Vaisseaux Anglois firent en même tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Freres parurent fort sensibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ses présens, ils s'assirent tous sur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura jusqu'au soir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à se cacher, leur proposa de venir passer cette nuit sur son bord. Moghreb Kam y consentit, avec son fils & celui de Koja Nassan, accompagnés tous trois de plusieurs personnes de distinction : mais Nassan déclara que ses affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une si glorieuse marque de confiance de la part d'un homme aussi distingué que le Gouverneur de

Sir Henri Middleton.

1611.

Conférence sur le rivage entre l'Amiral Anglois & les Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le Gouver-

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

neur de Cambaye va paffer la nuit fur la Flotte Angloife.

Cambaye. Ils le traiterent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un efpace fi court. Les Indiens firent honneur au feftin par leur bonne humeur & leur appétit. Après qu'ils eurent ceffé de boire & de manger, l'Amiral préfenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adreffée, & lui en expliqua le fens. Il parut extrémement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi ; & dans le mouvement de fa reconnoiffance, il promit de rendre toute forte de fervices aux Anglois, non-feulement dans les affaires préfentes du Commerce, mais pour leur procurer même un établiffement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choifir, avec la permiffion d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promeffes. La nuit étant fort avancée, il laiffa au Gouverneur la liberté de fe repofer.

Le 25 au matin, Moghreb Kam fe fit un agréable amufement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui fe trouvoient entre les

Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaisseau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement ; & quoique de lui-même il fût assez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au-devant de tous ses desirs, acheta de ses gens plusieurs choses de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des essais de toutes ses marchandises ; & , pour satisfaire sa curiosité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui servit ensuite un grand dîner, après lequel il souhaita de visiter de même les autres Vaisseaux.

Sir Henri Middleton. 1611.

Caresses qu'il y reçoit, & son avidité.

Il sembloit que sans former des prétentions téméraires, on pouvoit se flatter, sur de si belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du Commerce. Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de sa Flotte pour examiner les marchandises que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapporterent des essais, ausquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquerent leurs choix, & jusqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix.

Les Anglois sont mal récompensés.

Sir Henri Middleton.

1611.

Ils presserent les Marchands Indiens de faire la même chose pour les marchandises de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre on ne pensoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandises, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laissées à fort bon marché, parce qu'ils se flattoient que dans la multitude, les médiocres passeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand soin de les faire examiner rigoureusement & de renvoyer les mauvaises; ce qui rendit presque sans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer sur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le payement. Ensuite, paroissant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandises qu'ils avoient présentées; & pour comble d'infidélité, il publia, sous de grosses peines, une défense de porter des vivres, ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le salaire de toutes ses libéralités & ses politesses.

Cependant, le 8 de Décembre au

matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une suite nombreuse & quarante balles de marchandises. L'Amiral s'y rendit, bien escorté, & fut conduit sous sa tente. Les civilités & les caresses ne lui furent point épargnées ; mais il abrégea les siennes pour traiter sérieusement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut reglé de même pour les marchandises qui devoient se prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs : le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part ; mais Koja Nassan ne laissoit pas de se rendre l'arbitre de tous les prix, parce que sa permission étoit nécessaire pour acheter & pour vendre. Il abusoit de cette autorité pour hausser à son gré le prix des marchandises de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, sans paroître ému des murmures mêmes de ses gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuisible à la vente.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

Le commerce se fait sur le rivage.

L'Amiral ne laissa pas de faire débarquer le 9, une partie de son plomb. Il reçut aussi quelques marchandises dont les échanges avoient été reglées.

Sir Henri Middleton.

1611.

Disgrace des Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Moghreb Kam assistoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joie qui faisoient assez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorsqu'on lui apporta, de la part de son Roi, une Lettre qui changea tout d'un coup sa bonne humeur dans une profonde tristesse. Il s'assit d'un air pensif. Ensuite s'étant levé brusquement, il quitta Sir Henri qui étoit assis à son côté, sans lui dire un mot, ni jetter les yeux sur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & se tournant vers le Général, il l'embrassa en lui disant qu'il étoit son frere, & qu'il le prioit d'excuser un départ si brusque, parce qu'il étoit appellé par des affaires de la derniere importance. Il ajouta qu'il laissoit Koja Nassan, pour recevoir & délivrer les marchandises sur lesquelles on étoit déja d'accord, & pour faire de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de son Gouvernement de Cambaye, comme Nassan son frere le fut bientôt aussi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de sa disgrace qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils

avoient avec lui. Dans ces Pays barbares, rien n'eſt ſi gliſſant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, ſe trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douanne à Surate.

Le nouveau Gouverneur de Surate viſite la Flotte Angloiſe.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curioſité de ſe rendre à bord du Pepper-Corn, pour viſiter la Flotte Angloiſe. Pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin avec l'Amiral qui lui ſervoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peſer le plomb, dont une partie étoit déja débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on ſe ſervît des poids Anglois ; mais Koja Naſſan, qui paroiſſoit conſerver encore la même autorité dans le Commerce, ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y conſentir ; mais après quelques eſſais, ils ſouhaiterent du moins qu'on leur accordât la liberté d'examiner la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de ſe fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaiſoit à leurs propres poids. En effet, ayant peſé avec

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

les poids Anglois ce qui l'avoit déja été avec ceux de Surate, ils trouverent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'est-à-dire de plus de trente-trois livres Angloises. Naſſan qui avoit ſes avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandiſes, ſans quoi il proteſta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déja ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs ſe hâterent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déja fait connoître à Sir Henri que Naſſan étoit capable d'exécuter ſes menaces. Il ſçavoit auſſi que l'uſage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, eſt que les Traités de Commerce peuvent être révoqués dans l'eſpace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandiſes après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement, qu'il avoit envoyé Fowler & d'autres Facteurs au

Chicanes de Koja Naſſan dans le commerce.

rivage, pour sçavoir de Nassan s'il vouloit se tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas sans cette certitude. Nassan s'étoit engagé devant plusieurs Témoins à remplir toutes ses promesses, & n'avoit marqué d'empressement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir consulté les Anglois qui restoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus sûr pour mettre les Indiens à la raison, que d'arrêter sur son Vaisseau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les sujets de plainte qu'il recevoit de Nassan, & le regret qu'il avoit de se voir forcé, par tant d'injustices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, sans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de sa part à Koja Nassan de le venir trouver sur la Flotte. Il n'osa refuser d'obéir. Aussitôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adressant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conseilloit de se faire rendre justice. Le sens de ce discours ne parut obscur à personne,

Les Anglois arrêtent sur leur Flotte le Gouverneur de Surate.

Sir Henri Middleton

1611.

L'Amiral laissa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un présent, & garda pour ôtages, sur le Pepper-Corn, Koja Nassan & plusieurs personnes de son cortége.

Ils le relâchent, & gardent Nassan pour Otage.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui se nommoit Hassan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Viceroi de Goa : l'une adressée à lui-même; l'autre qui étoit venue sous son enveloppe, & qui étoit pour le Grand Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaise. Le Viceroi écrivoit dans celle-ci au Grand Amiral, qu'il avoit reçu la sienne, où il avoit lû avec beaucoup de satisfaction le service qu'il venoit de rendre à l'Espagne, en forçant l'Amiral Anglois & ses gens de se jetter à la nage pour regagner leurs Vaisseaux, sans quoi il les auroit fait prisonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la récompenser avec éclat, il lui faisoit présent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu sur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé son Fils sur sa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ses soins, il le prioit de lui

Lettres du Viceroi de Goa lues à l'Amiral Anglois.

enseigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaisir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand Amiral, marquoit combien le Viceroi étoit trompé par les fausses relations & les vaines bravades de ses Officiers. Dans celle qui étoit adressée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ses soins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zele, en l'assurant que la Cour de Portugal le récompenseroit libéralement de ses services.

Sir Henri Middleton. 1611.

La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ses civilités & ses présens. Il vint le même jour au rivage plusieurs chariots de provisions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes reglés à la satisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ses Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

La fermeté plus utile aux Anglois que la politesse.

Le 27, il vint à bord un Juif de Massulipatan, qui en apportoit une Lettre, datée le 8 de Septembre, d'un Danzikois, nommé *Peter Floris*, qui étant employé par la Compagnie

Arrivée de Floris à Massulipatan.

Sir Henri Middleton. 1611.

d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de son heureuse arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

Sharpey est envoyé à Agra par l'Amiral.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé sur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il se crut obligé de lui écrire. Il étoit peu satisfait de la conduite d'Hawkins, & sa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ses sentimens. Sharpey partit le 2 de Janvier, avec ordre aussi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités s'il s'en trouvoit à des prix raisonnables.

Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Il revint plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la surprise des Anglois fut extrême de le voir sur le rivage, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laissé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fussent enlevées par les Portugais. Sir Henri se rendit lui-même à terre avec 200 hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées jusqu'au rivage, & transportées sur les Vaisseaux, sans que les Portugais s'en apperçussent.

Moghreb Kam avoit conservé depuis sa chute, une sorte d'autorité qui le faisoit encore respecter de ceux qui avoient été témoins de sa grandeur. Etant sorti de la Ville pour aller au-devant d'un Général qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit passer par Surate, il avoit chargé à son départ Jordayne de faire des civilités de sa part à Sir Henri, & de lui dire qu'il partoit pour revenir incessamment, disposé à remplir avec fidélité les promesses qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A son retour il changea extrémement de langage; car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air sombre, ce qu'il faisoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à sa parole, & par l'espérance d'établir un Comptoir, sans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb protesta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & se plaignit que le long séjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à sa Douane plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement,

Sir Henri Middleton. 1611.

Moghreb change de sentiment pour les Anglois, & les force de partir.

Sir Henri Middleton.

1611.

Cet ordre surprit l'Amiral sans lui causer beaucoup de chagrin. Il rappella aussitôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la résolution de mettre promptement à la voile.

Rade de Soually & sa latitude.

La Rade où les Anglois étoient depuis si long-tems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Viceroi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20e degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils leverent l'ancre le 11 de Février; & se rapprochant de la Rade de Surate pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur résolution, ils mouillerent le soir, près d'un Vaisseau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit sorti le même jour de la Riviere, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade est de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allerent jetter l'ancre à deux lieues de la Rade, près d'un Vaisseau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancerent avec toutes leurs voiles Ouest par Sud, l'espace d'environ dix lieues; mais

Latitude de la Rade de Surate.

alors le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurerent immobiles pendant trois heures sur un fond de vingt brasses. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Ouest, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A six heures du soir, un calme qui les surprit encore, leur fit passer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employerent plus heureusement le reste en se laissant conduire par le vent qui les portoit au Sud par Ouest. Le matin ils se trouverent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieues du rivage. Le vent les servit peu jusqu'à midi; mais il devint plus favorable jusqu'au soir, que se trouvant sur treize brasses de fond à 4 ou 5 lieues du rivage, ils jugerent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils porterent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigerent leur course au long de la Côte, Sud, & par Est, jusqu'à six heures après midi, ne trouvant nulle part moins de dix brasses; enfin ils entrerent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui est à 17 degrés 42 minu-

Sir Henri Middleton. 1611.

Les Anglois arrivent à Dabul, & y sont bien reçus.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

tes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Le jour ſuivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaiſſeau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Malek Amber, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul. Il ſe trouva heureuſement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec ſon Vaiſſeau. Dans le cours de l'aprèſmidi, l'Amiral reçut de ſa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchiſſemens, avec des aſſurances d'amitié, des offres de ſervice, & la permiſſion d'envoyer au rivage, s'il avoit deſſein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancerent point à faire deſcendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de careſſes, & traités fort civilement pendant le ſejour qu'ils firent dans la Ville.

Ils y font peu de commerce.

Les trois jours ſuivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandiſes; mais l'Amiral s'appercevant qu'il ne pouvoit ſe promettre un commerce plus conſidérable, prit dès le 24 la réſolution de partir. Il aſſembla le Conſeil pour délibérer s'il

feroit voile à Priaman, à Bantam & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'espérance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaisseaux Indiens. Il représenta qu'ayant trouvé jusqu'alors si peu de facilité à se défaire des marchandises que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que personne ne les accuseroit d'injustice, lorsque pour prix d'un si long & si pénible voyage ils forceroient les Vaisseaux Indiens de leur donner en échange les marchandises de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raisonnement parut si bien fondé, qu'on se détermina pour la Mer Rouge par cette seule raison, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignît l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pyrates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiser un peu, on apprit par la voie de Massulipatan, que le Vaisseau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant sous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le dessein de gagner aussi la Mer

Raison qui les détermine à retourner dans la Mer Rouge.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Rouge, & l'on se crut autorisé à ne rien épargner pour le sauver de la trahison des Turcs, entre les mains desquels il alloit se jetter imprudemment.

Ils prennent un Bâtiment Portugais, & s'accommodent de ses provisions.

Depuis ce jour jusqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveller la provision d'eau. Le soir du 26, on apperçut un Vaisseau à quelque distance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, assurerent l'Amiral que c'étoit un Vaisseau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés aussi-tôt à sa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en saisir. Mais les gens de la Frégate excedant leurs ordres, pillerent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit restituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & se contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs provisions, pour se dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaise de Surate avoit fait essuyer à la sienne. La Lettre du Viceroi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait assez connoître que si l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas causé plus de mal, c'étoit

toit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut soin de faire signer aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire exact de ce qu'il leur avoit enlevé. Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Le 25 Mars, la Flotte Angloise eut la vûe de l'Isle de Sokotra. A quatre ou çinq lieues de la pointe de Dellischa, la variation se trouva de 16 degrés. Depuis midi jusqu'à quatre heures au matin du jour suivant, on suivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme survenant tout d'un coup, on fut emporté par le courant sur un Roc qui est à quatre ou cinq lieues de la partie Occidentale de l'Isle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il se leva deux heures après à l'Est; de sorte que vers midi on se trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieues, après lesquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Ouest-Sud-Ouest, on trouva encore un courant, dont la direction étoit aussi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé aussi heureusement que des deux autres, on se trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria; & le soir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à sept ou huit lieues de Calmes & dangereux courans près de Sokotra.

Sir Henri Middleton.

1611.

distance. Depuis le midi du jour précédent jusqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieues, Ouest-Sud-Ouest ; quoique la véritable direction fût à l'Ouest, en tirant beaucoup moins vers le Sud. L'Amiral fit jetter l'ancre jusqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il se trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Informations touchant l'arrivée d'une nouvelle Flotte Angloise dans la Mer Rouge.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotra, avec les ordres de Sir Henri. Pemberton qui commandoit ce Vaisseau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaisseaux Anglois, qui contenoit le tems de son départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans sa route, son arrivée à Sokotra, & le dessein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y exercer le commerce. Pemberton ajouta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laissé dans la même Isle, & les raisons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que se fiant au Passeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il espéroit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce récit, le Con-

ſeil fut aſſemblé ; & , ſans la moindre oppoſition de ſentimens, on ſe confirma dans la réſolution d'exécuter le deſſein qu'on s'étoit propoſé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arriere, juſqu'à la Mouſſon de l'Oueſt qui ne devoit revenir qu'au mois de Mai. Ainſi l'Amiral prit le parti de laiſſer le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiſer aux environs d'Aden ; tandis qu'avec l'Incréaſe & le Darling, il s'avanceroit lui-même juſqu'aux Détroits de Babalmandel. Ils allerent enſemble juſqu'à ſept lieues du Promontoire d'Aden ; & lorſqu'ils ſe crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derriere l'Amiral qui continua ſa navigation. La variation fut, cet aprèſmidi, de 13 degrés 40 minutes.

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

Réſolution de l'Amiral.

Depuis quatre heures du ſoir juſqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent. Il ſuivit le Canal en portant à l'Oueſt par Nord & à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui ſe leva tout d'un coup, le fit avancer ſi légerement juſqu'au ſoir, qu'au ſoleil couchant il jet-

Il jette l'ancre dans les Détroits.

Sir HENRI MIDDLETON.

1611.

ta l'ancre à quatre lieues de Babalmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il se trouva dans Babalmandel même, entre l'Isle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla sur un fond de huit brasses. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur. A peine y fut-il arrêté, qu'il vit venir à son bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voisin, sous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de se charger de ses Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire; & de lui remettre les réponses dans l'espace de trois jours. L'occasion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raisons qui le ramenoient dans cette Mer.

Il reçoit des lettres du Capitaine Saris, alors à Mocka.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, sur la Côte d'Abyssinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans sa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 6 avant le jour, il vit pas-

fer un Vaiffeau de Bafanor, qui fembloit fort empreffé pour l'éviter. Il le força de jetter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il réfiftoit à fes ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le fujet n'eft pas marqué dans la Relation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne fe cruffent en droit de l'arrêter lorfqu'ils apprendroient à fon retour que les Vaiffeaux Indiens ne paffoient plus librement dans le Détroit. Il ne laiffa pas de faire réponfe à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après midi, il arriva un Vaiffeau de Diu, qui fut fort furpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jetter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précedente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre fur les deux Navires Indiens toutes les marchandifes qui convenoient à fes vûes, & les fit tranfporter à bord de l'Incréafe. Le 9, il fe faifit d'une petite Frégate arrivée de Sael, & chargée d'Ollibanum, dont les Anglois acheterent une partie, qu'ils payerent à la fatisfaction des Infideles. Deux jours après, ils

Sir HENRI MIDDLETON. 1611.

L'Amiral commence à fe faifir des Vaiffeaux Indiens.

Sir Henri Middleton.

arrêterent une Barque de Sinde.

1612.

Observation sur le vent dans les Détroits.

Il est remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits jusqu'au 12, le vent demeura constamment au quart du Sud-Est; & qu'ensuite il changea au Nord-Ouest. L'année d'auparavant, il avoit tourné aussi le même jour au Nord-Ouest, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Saris joint l'Amiral Middleton.

Le 14, Saris arriva sur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ses trois Bâtimens. Après qu'ils se furent salués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towson, & de Cox son principal Facteur, se rendit à bord de l'Incréase, où il passa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour suivant, à dîner sur son Vaisseau, qui se nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ses meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Passeport du Grand-Seigneur; sur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ses espérances qu'à la détention des Vaisseaux Indiens. L'Amiral, quoique fort persuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le

consoler par une offre dont les avantages devoient surpasser beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel, que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandises qui seroient prises aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient ensuite à la disposition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à sa vengeance. Etrange Traité, par lequel ils disposoient du bien d'autrui sans aucun droit. Saris ne se crut point obligé d'en examiner la justice; parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un salaire bien acquis par les services qu'il alloit rendre à l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1611.

Etrange traité pour piller le bien d'autrui.

En effet, deux Vaisseaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de riz, l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, Saris fut le plus ardent à les forcer de jetter l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka. Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Hassani*, qui appartenoit à Abdal Hassan, & qui alloit à Joddah; l'autre à Koja Nassan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller

Grand nombre de Vaisseaux Indiens arrêtés par les deux Chefs Anglois.

Sir HENRI MIDDLETON. 1612.

près de son Vaisseau, sur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder sous ses yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du Grand-Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé si la Pinace n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Passagers des deux Vaisseaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaisseau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'Ollibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling poursuivit un grand Vaisseau de Diu, chargé de marchandises Indiennes pour Suaken, qui avoit pris sa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du sort commun.

Arrivée du Vaisseau du Grand Mogol.

Enfin, le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaisseau du Grand-Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, mere de ce puissant Monarque. Il comptoit de se rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son

Equipage étoit de quinze cens personnes. Sir Henri, satisfait d'une proie si riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de se préparer pour le suivre le lendemain dans la Rade d'Assab, où il se proposoit de faire la distribution de son butin. Il partit en effet le 24, en laissant derriere lui le Darling, & le Thomas, Vaisseau de Saris, pour croiser dans les Détroits. Sir HENRI MIDDLETON. 1612.

Il jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle des Crabbes; & le jour suivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ses Captifs. *L'Amiral se retire avec sa proie dans la Baye d'Assab.*

On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici sa Relation, sans nous apprendre comment il usa de l'ascendant qu'il avoit sur les Indiens, & quelles bornes il mit à sa vengeance. On ne comprend pas mieux sur quels principes il se croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçus des Turcs. Mais le voyage suivant étant lié au sien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ses ordres en qualité de son Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur jusqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclaircissemens qui manquent à la Relation *Remarque.*

Sir HENRI MIDDLETON. 1612.

de l'Amiral. Ce n'est pas néanmoins sans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.

LATITUDES.

Isles de Queriba.	11	10 S.
Baye sabloneuse de Sokotra.	12	25 N.
Ville de Tamarin. . . .	12	30
Variation.	19	18
Ville de Zenan.	16	15
Rade de Soually. . . .	20	57
Variation.	16	30
Rade de Surate.	20	42
Rade de Dabul.	17	42
Variation.	16	30
Aden en Arabie.	12	47
Variation.	13	40

JOURNAL

DE NICOLAS DOUNTON, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir HENRI MIDDLETON.

DOUNTON. 1610. Voyage lié avec le précédent.

LE 22 de Juillet, 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de *la Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la distance d'environ douze lieues. Mais

DOUNTON. 1610.

les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faisoit voile à Bantam, commandé par Peter-Gat, qui étoit parti de Hollande avec treize Vaisseaux que la tempête avoit dispersés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur provision d'huile dans l'Isle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

Situation de la Baye de Saldanna.

La Baye de Saldanna est à (*a*) quatre lieues, Nord-Nord-Est, du Cap de Bonne-Espérance; &, Nord par Ouest, à dix lieues du Cap *Falsa.* Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, sont divisés par une autre grande Baye entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un espace de trois lieues, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés est environné de hautes montagnes. Quand on est assez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Ouest-Nord-Ouest, au Nord-Ouest & par Ouest, vis-à-vis la terre qui est entre les deux hautes montagnes de la Table, & du Sugar Loaf,

(*a*) Les Relations ne s'accordent pas sur cette distance; mais voyez la Carte.

DOUNTON. 1610.

ou du pain de sucre, on se trouve dans une situation sûre & commode, sur un fond de six, cinq, & quatre brasses, suivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Isle des Pengouins en est à trois lieues, portant Nord-Nord-Ouest, demi-Ouest, & s'étendant au Nord par Ouest de l'endroit de la Rade où vous êtes. (a) Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieues, sert aussi à couvrir cette station, parce que tirant sur le Nord, Ouest par Ouest, il ne laisse gueres plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Ouest, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

La Baye de Saldanna avoit été jusqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les rétablissoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toujours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons, qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur. Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de chan-

Changemens arrivés dans cette Baye.

(a) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Description ne peut convenir qu'à la Baye de la Table. Elle est d'ailleurs fort obscure, & semble se contredire.

gement, sans pouvoir en pénétrer la cause, parce que la Flotte Angloise n'avoit personne qui entendît les Langues du Pays. Ses conjectures sont, que le mal avoit pu venir des Hollandois, qui, sans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruisoient tout, dans les lieux où le hazard les faisoit arriver : ou que les bestiaux qu'on y avoit vûs en si grand nombre, n'étoient pas une production du Pays; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faisoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être succédé à leurs divisions, leur avoit fait perdre tout à la fois le goût du fer & l'occasion d'enlever des bestiaux. Ils ne laissoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois; mais les prieres & les présens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & six brebis, pour le soulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient même si vieilles & si maigres, que leur chair ne faisoit point un mets fort picquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demanderent en payement; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cui-

DOUNTON. 1610.

Causes du changement.

DOUNTON. 1610.

vre, de six pouces quarrés; pour chacune desquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en pieces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un soin extrême de les rendre clairs & luisans; & Dounton en vit plusieurs qui portoient six ou sept de ces précieux bijoux au long des bras.

Usages & caractère des Afriquains de Saldanna.

Ces Afriquains sont les plus sales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la sueur ou d'autres causes, ils joignent une onction, qui est apparemment le jus de quelques herbes, mais qui ressemble beaucoup à la fiente de vache; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont soin de bien enduire de cette affreuse pomade, a l'air d'une pâte composée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont des peaux de bêtes, qui leur tombent jusqu'au milieu des cuisses, mais sans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles sont couvertes, dans les deux sexes, d'une queue de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une sorte de poil qui

DOUNTON. 1610.

reſſemble à celui des veaux, & qui eſt auſſi de diverſes couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre ; mais ils ſont beaucoup moins gras.

Les Chefs de la Nation ſont diſtingués par une plaque d'yvoire mince & fort poli, d'environ ſeize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au-deſſus du coude ; & depuis le coude juſqu'au poignet, ils portent, ſix, huit, & juſqu'à douze petites pieces de cuivre, qui ſont ou ſéparées, ou jointes enſemble, ſuivant la facilité qu'ils trouvent à les ajuſter, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des porcs-épics. Ils ont une autre ſorte de parure, qui eſt peut-être ce qu'il y a de plus dégoutant dans l'univers ; ce ſont les boyaux des Bêtes qu'ils ont tuées, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils ſe les paſſent autour du col, en les faiſant deſcendre juſqu'à la ceinture au long de l'eſtomac ; ce qui joint à l'horreur du ſpectacle une odeur que les Européens ont peine à ſupporter. Ils ont l'uſage des fleches & des arcs ; mais lorſqu'ils s'approchent des Voya-

DOUNTON. 1610.

geurs de l'Europe, ils laissent ces armes dans quelque buisson, pour ne conserver qu'une sorte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils se servent comme d'éventails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrémement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préferent sont les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des sommets chargés de neige; mais les monts qui sont vers la Côte, n'ont rien qui sente l'Hyver, malgré leur extrême hauteur.

Monts chargés de neige en Afrique.

Observations de Dounton sur les animaux.

Dounton, plus capable d'observations que la plupart des Marchands Anglois, remarqua différentes especes de serpens & d'araignées, mais sans entreprendre d'en laisser la description. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'assurerent qu'ils avoient vû des lions; mais il chercha inutilement l'occasion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les singes, les oies, les canards, les pélicans, les *passeas*, les *flemingos*, les

corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oiseaux de différentes especes, sans parler de ceux de mer dont la variété est innombrable, remplissent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut se remuer sans en faire partir un grand nombre. Les cormorans sont en troupes au long des côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, sur certains oiseaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantrasses*.

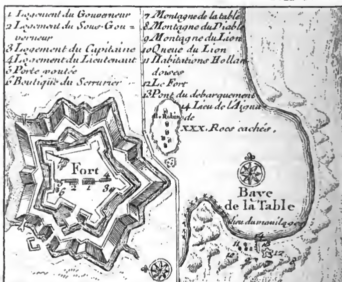
Le poisson n'y est pas moins abondant. On y trouve la plupart des especes qui sont connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit plusieurs fois autour de l'Isle des Pengouins. L'air, sur toute la côte, est fort sain, & l'eau excellente. On voit descendre des montagnes une infinité de petits ruisseaux, qui se réunissent dans plusieurs endroits, & qui fournissent abondamment à la provision des Vaisseaux.

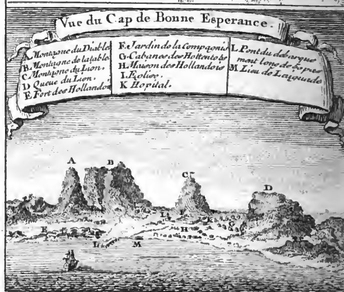
Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

Un jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils pussent faire apporter du bois. Après avoir fait trois

DOUNTON. 1610.

milles sans en découvrir aucune apparence, à la reserve de quelques feuilles vertes, que la nécessité fit couper aux gens du Pepper-Corn ; Sir Henri qui cherchoit en même tems quelques rafraîchissemens pour ses malades, prit la résolution de s'avancer autour de la Table, dans l'espérance d'y trouver quelques bestiaux qu'il se proposoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traverserent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, sans aucune trace de chemin, obligés fort souvent de descendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas cessé de former depuis un grand nombre de siécles, en se précipitant du sommet de la Table. Enfin, ils trouverent un sentier battu, au long duquel ils marcherent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'espace en espace, & par d'autres traces d'oiseau ou de bétail. Cependant, en ayant trouvé la fin, ils jugerent que cette route avoit été frayée par les équipages de divers Vaisseaux. Ils la quitterent, pour prendre sur la droite, où ils recommencerent à marcher dans


1 Logement du Gouverneur
2 Logement du Sous-Gouverneur
3 Logement du Capitaine
4 Logement du Lieutenant
5 Porte voutée
6 Boutique du Serrurier
7 Montagne de la table
8 Montagne du Diable
9 Montagne du Lion
10 Queue du Lion
11 Habitations Hollandoises
12 Le Fort
13 Pont du debarquement
14 Lieu de l'Aigua[de]
XXX. Rocs cachés.
Fort
Baye de la Table


Vue du Cap de Bonne Esperance.
A. Montagne du Diable
B. Montagne de la table
C. Montagne du Lion.
D. Queue du Lion.
E. Fort des Hollandois
F. Jardin de la Compagnie
G. Cabanes des Hottentots
H. Maison des Hollandois
I. Eglise.
K. Hopital.
L. Pont du debarquement long de 60 pas
M. Lieu de l'Aiguade
A
B
C
D
E
L
M
H
G



un lieu trifte & fatiguant, jufqu'à ce qu'ils découvrirent un autre fentier, qui fembloit conduire vers la Rade au long des montagnes. Ils le fuivirent affez long-tems, au-travers des rocs & des ravines; & fe trouvant avec beaucoup de furprife entre le Pain-de-fucre & la Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuerent d'avancer entre le Nord du Pain-de-fucre & la Table, fans qu'on nous dife quelle étoit leur reffource contre la faim & la fraîcheur de la nuit. Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faifant un peu de feu, ils marcherent encore une partie du jour, & vers le foir ils arriverent à leurs tentes. Une fi longue abfence y avoit déja répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le fort de fon Amiral, fe difpofoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté oppofé avec une autre troupe. La joie de le voir arriver fut fi vive, qu'elle éclata dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour la *Table* à fa

DOUNTON. 1610.

Son retour & fes obfervations.

DOUNTON.

1610.

droite ; & sur sa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, se trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du sommet. Le fond en est humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la grosseur des pommes de pin, mais dont la peau n'est pas si rude : les oiseaux se nourrissent de la semence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx ; mais elles sont moins épaisses.

Utilité de porter des semences dans les voyages de mer.

Cette saison étant le printems du Pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce spectacle, regreta de n'avoir pas apporté les meilleures semences de nos jardins, pour les laisser dans une terre qui lui paroissoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages eussent pû ruiner une partie de son travail, il jugea qu'il s'en seroit sauvé quelque partie ; & que les Commandans de chaque Vaisseau qui feroit entré dans la Baye, recueillant le fruit de ses soins, auroient été portés par son exemple à soutenir & à perfectionner son entreprise.

Après avoir renouvellé la provision d'eau, & rétabli les malades avec des rafraîchissemens d'une bonté médiocre, puisqu'ils consistoient principalement dans l'abondance du poisson & dans une prodigieuse quantité de moules, on se disposa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire jusqu'au 13, que souffant au Sud-Sud-Est il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Espérance. On ne passa pas moins heureusement celui *das Agulhas* ou des Aiguilles. Les jours suivans furent variés par des tems fort divers, jusqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après midi l'Isle de Madagascar, ou de Saint Laurent, à 23 degrés 38 minutes de latitude. Vers le soir, on jetta l'ancre dans la Baye de Saint Augustin, où l'on trouva l'*Union* de Londres, Vice-Amiral du quatriéme voyage, que le défaut de provisions retenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été séparé de son Amiral & de la Pinace entre le Cap de Bonne-Espérance & la Baye de Saldanna, sans avoir pû se procurer la moindre information sur leur sort, & qu'il étoit entré dans cet-

DOUNTON.

1610.

Départ des Anglois.

Ils rencontrent l'Union à Madagascar. Ses avantures.

DOUNTON. 1610.

te Baye, pour les chercher. Enſuite ayant fait voile vers l'Iſle de Zanzibar, il s'étoit laiſſé engager par les fauſſes careſſes des Portugais à tenter le commerce dans cette Iſle ; mais quelques-uns de ſes gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu beaucoup de peine à ſe ſauver de leurs mains, & n'avoient pu regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choiſir un port commode, il avoit été forcé par le beſoin d'eau, de retourner vers Madagaſcar, dans le deſſein de gagner la Baye d'Antongile, qui eſt ſur la Côte Eſt-Nord-Eſt : divers obſtacles l'avoient mis dans la néceſſité d'entrer dans celle de Konguomorro au coin Nord-Oueſt de l'Iſle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les careſſes & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaiſſeau avoit conçu une ſi bonne opinion de ce Prince barbare, que dans l'eſpérance d'en tirer de l'ambre-gris & d'autres richeſſes, il s'étoit déterminé à deſcendre au rivage avec pluſieurs Marchands du Vaiſſeau. Il s'étoit préſenté au Roi qui avoit ſouhaité de voir auſſi le Chirurgien, le Trompette, & le Tam-

bour. Mais ces trois hommes, qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe, ayant refusé d'en sortir, on vit aussitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de fleches & de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe. Les Matelots Anglois repousserent ces furieux à coups d'arquebuses, mais il en sortit d'autres de la Riviere dans une multitude de Canots, qui eurent la hardiesse de s'avancer jusqu'au Vaisseau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formerent le dessein, quelques jours après, d'attaquer le Vaisseau même, qui attendoit des nouvelles de son Capitaine & de ses Marchands. Plus de cent Canots s'approcherent en forme de croissant, & mirent les Anglois dans la nécessité de se retirer. Ils avoient repris leur course vers l'Inde ; & n'ayant pû gagner Sokotra, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre ; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize pieces de huit le *bahar*, on leur avoit livré la marchandise dans l'Isle de Té-

DOUNTON. kou, qui est à trois lieues de Priaman.

1610.

Secours accordés à l'Union.

Sir Henri se chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entreprise rendit son sejour plus long dans la Rade. Il accorda aussi les différends qui s'étoient élevés dans l'équipage. Pendant quatre jours qu'il passa dans cette Baye, il observa que l'eau y est partout fort profonde, mais inégale dans sa profondeur qui surpasse quelquefois deux cens brasses. Tout le rivage du Sud depuis la pointe de l'Ouest jusqu'aux montagnes, est parsemé de rocs & de basses que le retour de la marée laisse à découvert. L'Amiral avoit fait jetter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes sur douze brasses de fond; mais il auroit pû s'approcher encore plus de la terre sur sept brasses. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très-fort qui souffloit au Sud-Sud-Ouest, & qui cessa tout d'un coup, lorsqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours jusqu'à la nuit qui étoit toujours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile

Propriétés de la Baye de S. Augustin.

le dans ces contrées ; de forte qu'il ne put juger de ce qu'il eſt dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur eſt toujours extrême ſur ces terres, ſur-tout lorſque le Soleil eſt au Sud de la ligne. DOUNTON. 1610.

Les Anglois trouverent dans cette partie de l'Iſle des arbres auſſi réſineux que le ſapin jaune. Ayant eſſayé d'y mettre le feu, ils furent ſurpris de le voir gagner avec une viteſſe prodigieuſe de la racine juſqu'aux branches. Le bois de ces arbres eſt auſſi fort tendre ; mais ils en trouverent une autre eſpece dont le bois eſt auſſi dur que le *lignum vitæ*, & la couleur très-blanche juſqu'au cœur qui tire un peu ſur le brun. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaiſſeaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches ſont chargées d'un fruit qu'on appelle *tamarin*. Il eſt dans des coſſes de la grandeur de celle de nos féves. Le goût en eſt fort aigre ; & les Apotiquaires le croient bon contre le ſcorbut. On trouve auſſi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe dont on fait l'eſpece d'aloës qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la diſtinguer de la *Semper-vive*. Arbres & plantes.

DOUNTON. 1610.

Mais l'Auteur ne put être informé si les Habitans de l'Isle la connoissent, & s'ils en font usage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converser avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à se procurer des rafraîchissemens. Un bœuf se donnoit autrefois dans cette Baye pour une piece de huit ; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers desordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides ; mais leur entremise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fleches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux & qu'ils jettent fort adroitement.

Changement de manieres dans les habitans.

Le 9 de Septembre, à quatre heures après midi, la Flotte leva l'ancre ; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21,

Départ de la Flotte.

entre dix & onze degrés de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très-basse, au milieu d'une infinité de petits rocs qui ne s'apperçoivent que par le battement de la Mer. On distingua plusieurs petites Isles qui sont celles de *Queriba*, & l'on employa six jours à s'en dégager. La Côte dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, au jugement de Dounton, environ 70 lieues au Nord de Mozambique. Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jetter l'ancre au milieu des rocs, & même d'approcher du rivage, quoiqu'ils n'en fussent qu'à 2 lieues. Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans ; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouverent jettés au Nord par les cou-

DOUNTON. 1610.

Isles de Queriba.

Rocs & courans dangereux.

DOUNTON. 1610.

rans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

Enfin les courans cesserent le 9; ou du moins la Flotte s'en trouvant délivrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction, le 17 au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation l'une à l'égard de l'autre, est Ouest par Sud, & Est par Nord. Elles sont à 7 ou 8 lieues de la pointe Ouest de Sokotra, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver à trois lieues & demie de cette pointe, 23, 24 & 26 brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très-favorable dans cette espace, venant tout d'un coup à manquer, on ne put surmonter le courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jetterent l'ancre sur douze brasses de fond près d'une Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinace une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques rafraîchissemens de poisson ou d'autres vivres. Il y apprit, comme il le craignoit déja, que la Mousson de l'Est étoit arrivée, & par conséquent

Isles nommées les duas Hermanas.

On aborde à l'Isle de Sokotra.

qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'espérance de se rendre à Cambaye. Cependant il leur restoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi. DOUNTON. 1610.

Villes de Gallanza & de Tamarin.

Le 20 qui étoit un samedi, ils allerent mouiller le soir contre une pointe à six lieues de Tamarin, & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y passer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le courant, que le lendemain ils se retrouverent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de distance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling se rapprocherent de la terre dans un lieu que les rocs & les basses rendoient assez dangereux ; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Isle, mouilla aussi dans la Baye à l'Ouest de Gallanza sur un fond de six brasses. Dounton se rendit aussi-tôt au rivage dans la Pinace, où il avoit mis quantité de barils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enseigne de paix, dans l'espérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraîchissemens. Il en vit effectivement plusieurs troupes qui

DOUNTON. 1610.

s'étoient rassemblées à quelque distance : mais personne n'osant s'approcher, il jugea que ces pauvres Insulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ses Sujets eussent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournissent aucun secours de vivres sans sa permission. Dounton se contenta de remplir d'eau treize de ses barils, & revint tranquillement à bord.

La Lune étant pleine, & la marée haute à neuf heures du soir, on trouva par diverses observations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle se retira directement au Nord, c'est-à-dire en suivant le rivage. Un vent frais qui prit le même cours, servit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes jusqu'à l'entrée d'une Baye sabloneuse, où ils employerent le reste de la nuit à la pêche ; & s'appercevant que le courant les repoussoit à l'Ouest, ils mouillerent l'ancre pour attendre la marée suivante ou le secours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient desiré ; & vers le milieu du jour ils jetterent l'ancre à moins d'un mille du rivage vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du

Les Anglois jettent l'ancre à Tamarin.

Roi se fait voir sur une éminence au-dessus de la Ville. L'Amiral salua ce Prince de six coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un seul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinace avec un présent qui consistoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée, & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut sur le bord de la Mer dans une tente couleur d'orange, où il étoit assis avec ses principaux Courtisans & une garde de quelques Arquebusiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau & la liberté du commerce; quoique la sécheresse & la stérilité qui regnoient depuis deux ans dans son Isle, en eussent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge sur sa propre Fregate tout ce qu'il avoit pû recueillir d'aloës, il ne lui en restoit pas une livre. Il ajouta que le Vaisseau Anglois *l'Ascension* étoit arrivé pour la premiere fois sur sa Côte au mois de Février; & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer

DOUNTON, 1612.

Visite qu'ils font au Roi; informations qu'ils en reçoivent.

DOUNTON. 1612.

Rouge : que sa Pinace qui étoit arrivée quelques jours après, avoit suivi la même route: qu'au mois de Juillet l'Ascension & la Pinace étoient revenues de la merRouge;& qu'après avoir fait de l'eau à Sokotra, ils avoient fait voile vers Cambaye ; mais que sa Fregate se trouvant au Port de Bazaïn près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver sur cette Côte avant la fin de l'hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri sans qu'on en eût pû sauver autre chose que l'Equipage.

Le Roi joignit à ses civilités un présent pour l'Amiral,qui ne fit pas difficulté de descendre le lendemain avec une bonne escorte au bruit de son artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulieres de distinction ; mais on lui fit entendre que sa Flotte étant capable d'effrayer les Vaisseaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long séjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cause. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de sa puissance aux Anglois, avoit fait assembler de toutes les parties de l'Isle un grand nombre

Le Roi se lasse du séjour des Anglois.

de ses Sujets qu'il étoit obligé d'entretenir à ses frais, pendant qu'il les retenoit près de lui ; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépense fort incommode. Ils acheverent deux jours après de se fournir d'eau d'un étang formé par quantité de ruisseaux qui descendent des montagnes ; & le 7 qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permission de descendre à terre pour s'y réjouir.

DOUNTON. 1612.

Le nom du Roi de Sokotra étoit *Muley Amar Eben Sayd.* Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de son pere, qui regnoit à Tartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Carasem*, autrement nommé Kushem ou Cassan. Il raconta aux Anglois que le Roi son pere étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden ; & ce fut l'excuse qu'il leur apporta pour se dispenser de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour sa garde & pour la défense de l'Isle. Les anciens Habitans du Pays, qui sont des Chrétiens Jacobites, vivent dans le dernier esclavage,

Nom & naissance de ce Prince.

Les principales Marchandises de

Principales propriétés de

DOUNTON. 1612.

l'Isle de Sokotra.

l'Isle sont les Sokotrines, qui se font au mois d'Août, du suc d'une herbe fort semblable à la *Semper-vive* d'Espagne : mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va gueres plus loin qu'un tonneau. On y trouve aussi une petite quantité de *Sang-de-Dragon*, dont les Anglois acheterent quelques livres, à douze sols de leur monnoie; des dattes, dont les Habitans composent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq réaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui se vendent jusqu'à douze réaux de huit; des boucs & des chevres, pour une réale; des moutons & des poules, pour une demi-réale. Toutes ces especes d'animaux sont de petite stature, à cause de la sécheresse du terroir. Le bois y est si cher, que la charge d'un homme revient à douze sols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir si l'Isle produit d'autres richesses; mais tout ce qui s'offrit à ses yeux lui ayant fait juger qu'elle n'est composée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaise opinion de sa fécondité.

Disgrace de cette Isle au Cap de Guardafu.

La Flotte Angloise partit de Sokotra le 7 d'Octobre, & tourna ses voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit sa course par Abba del Ku-

Dounton. 1612.

ria, pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyssinie, à trente-quatre lieues de la pointe Occidentale de Sokotra. On compte de cette extrémité de Sokotra jusqu'à la pointe Orientale d'Abba del Kuria quatorze lieues. La longueur d'Abba del Kuria qui est une Isle longue & étroite, a cinq lieues de l'Est à l'Ouest; & de cette pointe Ouest jusqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieues. Le Roi de Sokotra a, dans l'Isle d'Abba del Kuria, quelques Pâtres qui lui nourrissent des troupeaux de chevres. A trois lieues au Nord du centre, on voit deux grand rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'est pas la nature qui les a rendus blancs, mais la fiente d'un prodigieux nombre d'oiseaux dont ils sont couverts.

Route des Anglois jusqu'au Port d'Aden.

Le 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotra. A deux heures après midi on laissa le rocher blanc, qui se nomme *Saborna*, quatre lieues Nord-Ouest par Ouest de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieues, Ouest-Sud-Ouest, les deux plus hautes montagnes d'Abba del Kuria. Le 5 de Novembre au

DOUNTON. 1612.

lever du Soleil, on étoit entre Abba del Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrés 17 minutes du Nord, & la variation de 17 degrés 35 minutes. Dans l'aprèsmidi, on découvrit le Cap de Guardafu; mais comme il étoit nuit lorsqu'on s'en approcha, on le passa sans y pouvoir faire aucune observation. Le 2, au matin, on se trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieues à l'Ouest du Cap; entre laquelle & une autre pointe qui en est à cinq lieues, Ouest par Sud, on apperçoit une basse langue de sable qui s'avance environ cinq quarts de lieues dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieues plus loin à l'Ouest, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouverent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier mont qu'ils avoient passé se nommoit *Baba-Feluc*, quoique les Portugais l'ayent nommé le mont Félix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

Baba-Feluc ou Mont Félix.

Le 3, on descendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'aprèsmidi, on tourna les voiles vers la Mer Rouge.

Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieues la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Oueſt & Nord par Eſt. A midi, la latitude étoit de 13 degrés 28 minutes. On ſe trouva le ſoir à douze lieues du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroiſſoient fort hautes & fort eſcarpées, ſans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Oueſt par Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden. Lorſque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieues de cette Ville, ſuppoſant que la courſe de ſon Vaiſſeau dans le Golphe étoit Nord-Oueſt par Nord; mais la force imperceptible des courans l'avoit porté preſqu'entierement au Nord, de ſorte qu'en tombant vers la terre on ſe trouvoit encore à ſoixante lieues d'Aden. On continua de ſuivre la Côte pendant tout le jour; &, vers la nuit, on ſerra les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obſcurité. On eut dans la plus grande partie de cet eſpace, vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit braſſes d'eau.

DOUNTON. 1612.

Le mercredi au ſoir, on ſe trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où

Ils arrivent dans la Rade d'Aden.

DOUNTON.
1612.

l'on apperçut tout d'un coup la Ville ; qui est située au pied. Cette montagne est si rude & si stérile, qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville si près ; mais on a choisi apparemment cette situation pour en faire un lieu de défense. En effet la Place est très-forte ; & Dounton ne croit pas qu'elle puisse être prise aisément du côté de la Mer, quoique les environs soient à sec dans les basses marées. Elle est défendue par un rocher fort haut, qui n'est pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres ; mais dont l'approche est très-difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & composé de degrés tortueux, quatre hommes seroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher est taillé avec tant d'avantage, & muni d'une si bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jetter l'ancre sur neuf brasses, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre presqu'à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garnison d'Aden ; mais il apprit que suivant les besoins, on y tire des gens de guerre des Villes

Situation de cette Ville.

qui sont dans les terres. Elle reçoit ses provisions, partie des Cantons voisins, partie de Barbara, qui est une Ville à l'opposite, sur la Côte d'Abyssinie, d'où elle se fait apporter dans ses Barques, des bestiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandises. Aden est à 12 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Ouest. Dans les marées, l'eau s'éleve entre six & sept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden est située, est une Peninsule qui s'avance assez dans la Mer. L'Isthme, qui la joint à la terre, n'est qu'une langue de sable, au bout de laquelle on trouve un vaste espace de marais sabloneux, qui s'étendent jusqu'aux montagnes, c'est-à-dire, l'espace de 18 ou 20 milles.

DOUNTON. 1612.

D'où elle tire ses provisions.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui observa leurs Vaisseaux, mais qui refusa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint se présenter à l'Amiral, de la part de l'Emir, ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il seroit bien reçu au

Accueil que les Anglois reçoivent des Turcs.

DOUNTON. 1612.

rivage. L'Amiral fit préparer aussitôt un présent, qui consistoit dans un mousquet curieusement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui sçavoient les langues Turques & Arabes, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permission d'entrer dans la Ville ; mais l'accueil qu'ils reçurent sur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloise, avec laquelle ils témoignerent qu'ils étoient fort liés à Constantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre adroitement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut si peu vraisemblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée si nombreuse, que prenant ce discours pour une marque de crainte, ils se hâterent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui seroit payé libéralement. Les Turcs s'excuserent sur l'absence du Gouverneur. Il étoit sorti de la Ville, & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer sa réponse à l'Amiral ; &,

Artifices que les Turcs emploient pour les tromper.

pour présent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits. DOUNTON. 1612.

Le lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interpretes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maison de l'Emir ; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amusa par de belles promesses ; & l'Emir fâché que la Flotte eût ses voiles tendues, comme si elle eût marqué de l'empressement pour partir, envoya prier l'Amiral de laisser du moins un de ses Vaisseaux dans la Rade, pour fournir la Ville de plusieurs commodités dont elle avoit besoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleusement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'espérance d'obtenir de l'indigo, de l'ollibanum, de la myrrhe & d'autres richesses. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât sur la Flotte, elle avoit déja doublé la pointe de la Rade ; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville.

L'Emir s'offense de la hardiesse de l'Amiral.

L'Amiral découvrit de ce lieu plusieurs personnes de distinction qui l'observoient. Il ne fit pas difficulté de se mettre dans sa Pinace, & de se ren-

dre au rivage, pour leur demander quand le courant changeroit, dans la vûe de retourner à son premier poste. L'Emir parut mécontent de cette hardiesse, & prétendit que le dessein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curiosité dans un sens plus favorable; ou du moins, employant la dissimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur, & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même tems il les pria de laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade, en se plaignant de ses prédécesseurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajouta que si la Flotte Angloise partoit sans avoir fait quelque commerce avec la Ville, il seroit blâmé par le Bacha, son Supérieur, qui l'accuseroit d'avoir maltraité les Anglois.

Les Anglois consentent à laisser un de leurs Vaisseaux dans la Rade.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la premiere partie de ce discours étoit vraie, s'imagina facilement que la derniere l'étoit aussi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de représenter la nécessité d'un ancrage sûr pour ses Vaisseaux

contre la Mouffon de l'Eft qui eft fort dangereufe au long de cette Côte. Comme on penfoit bien moins à fa fûreté qu'à fa ruine, on s'efforça de le guérir de fes craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. Williams ayant été renvoyé, pour preffer fon arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refufoit de laiffer partir fon mari, à moins que les Anglois ne laiffaffent pour caution jufqu'à fon retour quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconftance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidele à fes promeffes, réfolut de laiffer le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargeât une partie de fes Marchandifes au rivage, pour la facilité du Commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour fa bonne foi jufqu'à lui refufer un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre fur le Pepper-Corn, que fi les Turcs étoient férieufement difpofés à faire quelque commerce, on attendît leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé fur le champ; avec une recommandation expreffe au Capitai-

DOUNTON. 1612.

Précautions de l'Amiral.

DOUNTON. 1612.

ne Dounton de lever l'ancre immédiatement pour suivre la Flotte à Mocka, s'il se voyoit chagriné par quelque mauvaise objection. Il partit ensuite avec ses deux autres Vaisseaux. En mettant à la voile, il apperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais sans être plus heureux à l'obtenir.

Le Capitaine Dounton demeure seul dans la Rade d'Aden.

Ainsi Dounton demeura seul dans la Baye d'Aden, exposé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rapprocher de la Rade, contre la double opposition du vent & du courant. Enfin, ces deux obstacles étant surmontés, l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il souhaitoit de parler aux Marchands du Vaisseau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle sorte de Commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, Williams, & le Trésorier, se rendirent à terre & déclarerent leurs intentions. L'Emir parut peu satisfait de la méthode qu'ils lui proposerent. Tant de précautions lui faisant connoître qu'on étoit en garde contre ses artifices, il ne douta point qu'au premier sujet de plainte le Vaisseau ne levât l'ancre; & dans cette

DOUNTON. 1612.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

crainte il résolut d'arrêter les trois Marchands, pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens *venetianos* d'or; chaque piece de cette monnoie valant une réale & demie de huit.

La surprise de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement plusieurs Turcs, qui venoient l'exhorter à faire décharger ses marchandises au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de ses refus, affectoit d'envoyer à Mocka Messager sur Messager, pour obtenir la permission de l'Amiral. Il lui faisoit dire qu'Aden se remplissoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voisins dans cette espérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faisoit perdre aux Anglois des avantages considérables. Dounton, qui n'espéroit plus de bonne foi ni d'honnêteté de la part des Turcs, ne laissoit pas de tenir ses marchandises prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit de les faire voir à ceux qui le visitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne pensoient à rien moins qu'au commerce.

DOUNTON. 1612.

Embarras de Dounton.

Avec la défiance continuelle de quelque trahison, il eut à craindre jusqu'au 16 de Décembre, les orages qui sont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mousson. Il envoyoit, de deux jours l'un, sa Pinace à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la situation & de la santé de ses Marchands. Ils étoient toujours reçus civilement. Les gens de guerre, sur-tout, s'empressoient de les bien traiter; & si, dans le besoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchissemens, quelque Juif ou quelque Bannian entreprenoit de leur surfaire ou de les tromper, on étoit toujours disposé à leur rendre justice. Dounton jugea que ces apparences de sincérité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piége. Les Marchands prisonniers n'étoient pas moins caressés. Ils recevoient continuellement les visites des Turcs, mais c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire son intrigue. D'un autre côté il avoit expressément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaisseau Anglois, de peur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Observations sur l'Etat de la Ville d'Aden.

Les deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinace, observerent que

DOUNTON. 1612.

la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors assez deserte, & qu'une partie des maisons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandises de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le Commerce. L'argent y étoit si rare, que si les Anglois avoient besoin de changer une piece de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courût longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adresse de l'Emir pour tromper les Anglois.

Le Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter son emploi, souhaitoit beaucoup, avant son départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faisoit souvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, six mois auparavant, & qui s'étoit fié sans reserve à la bonne foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ses marchandises, disoit il, sans aucune précaution. Il avoit pris plaisir à faire retentir de ses trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient descendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le Commerce; & puisque les Anglois qui étoient alors dans la Rade

DOUNTON. 1612.

faisoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne cessa point de regarder ces discours comme autant de piéges. Il ne put se persuader que Sharpey eût été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu sujet de s'en repentir. Les circonstances lui avoient déja fait pénétrer le dessein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non-seulement de pouvoir acheter les marchandises Angloises sans argent & par des échanges avantageux, mais qu'aussitôt qu'elles seroient débarquées ils se rendroient maîtres de toutes les conditions. Ensuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs espérances, ils avoient souhaité qu'un de leurs Vaisseaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils se promettoient plus de facilité contre un seul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles dépendoient également. L'Emir étoit persuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient sçavoir que cette Mer est fort dangereuse,

Espérances des Turcs.

reuse, & si peu favorable au Commerce pendant l'Hyver, que les Vaisseaux n'y peuvent passer cette saison sans le secours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur consentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher sous le canon du Château, d'où il lui seroit impossible de se retirer sans s'exposer à sa perte. Cependant, comme toutes ces suppositions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de caresser les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en saisir, pour les mettre dans la nécessité de se racheter avec les marchandises de leur Vaisseau. Dounton confesse qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, si l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même en se hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands.

DOUNTON. 1612.

Le Gouverneur d'Aden sortit de la Ville, & fut absent jusqu'au premier jour de Décembre. Après son départ, les prisonniers Anglois furent resserrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demanderent la li-

Feintes caresses & autres dissimulations.

DOUNTON. 1612.

berté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit aussi à la campagne. Cependant il parut deux jours après ; & se transportant à leur prison, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permission de se procurer toutes sortes de soulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'aussitôt que le commerce seroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à se louer de ses manieres, & qu'ils les rendroit tous libres, sans autre condition que le payement de quinze cens venetianos. Il ajouta que les droits de la Douanne n'iroient qu'à cinq pour cent; que toutes les autres charges seroient aussi modérées, & que toutes les marchandises seroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les assurant qu'il l'avoit déja fait lui-même sans en recevoir de réponse, mais qu'un Messager de leur part seroit sans doute plus heureux.

Les Anglois commencent à donner dans le piége.

Dounton feignoit de se préparer au départ, lorsqu'il fut informé de ce détail par une Lettre des prisonniers. Ils le pressoient de prendre sur lui-même le soin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permission de débarquer les marchandises. Quoiqu'il fût persuadé

Dounton. 1612.

que les discours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mousson de l'Est durant jusqu'au mois de Mai, il ne pouvoit se rendre plûtôt à Mocka; & comme il ne souhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des siennes, il lui dépêcha par terre un de ses Anglois qui se nommoit *Caulker* avec une Lettre qui devoit être pour lui, dit-il dans son Journal, une nouvelle source de peines. Pendant l'absence du Courier, les Turcs redoublerent leurs caresses, & marquerent un extrême empressement de le voir revenir, pour commencer aussi-tôt un heureux commerce.

Ils sont trahis, & perdent 20 hommes qui sont arrêtés par les Turcs.

Malgré tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette dissimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. Ses gens lui représenterent que dans leur oisiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes sur le rivage au long des murs de la Ville, & que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y opposer. Il en fit demander la permission à l'Emir, qui assigna lui-même un lieu com-

DOUNTON. 1612.

mode pour les ouvriers, & qui leur donna dans le voisinage une maison, où leurs instrumens devoient être à couvert pendant la nuit. Ils descendirent l'aprèsmidi avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre, qu'ils se virent saisis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obscure prison. La Pinace tomba aussi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occasion, entre lesquels se trouvoient deux Marchands, le Trésorier & l'Apothicaire, qui étoient descendus par curiosité ou par amusement. Les autres étoient les ouvriers les plus nécessaires au Vaisseau, tels que le Charpentier, le Canonnier, &c.

Dounton sort de la Rade d'Aden.

Une si triste avanture fit prendre au Capitaine la résolution de lever l'ancre. Il sortit de la Rade du côté le plus Méridional, pour tourner ses voiles vers Mocka par les détroits de Bab-al-mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieues d'Aden.

Deux jours après, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipse de Lune. On passa le Détroit dans l'aprèsmidi du même jour. La longueur

du Canal est d'environ deux milles. Comme il ne se trouvoit personne à bord qui sçût combien Mocka en est éloigné, & qui connût sa situation, on prit au long de la Côte d'Arabie sur neuf & dix brasses de fond. Le soir on jetta l'ancre sur huit brasses, à neuf lieues du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui se présente seul sur le rivage. DOUNTON. 1612.

Il arrive à Mocka, & joint l'Amiral.

Le lendemain on s'approcha de Mocka qui n'est qu'à 18 lieues des Détroits, situé dans un terrain bas, sablonneux & stérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral qui étoit seul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec sa Pinace au long de son Vaisseau. Le tems étoit si mauvais, que Thornton, qui commandoit la Pinace, n'osa s'éloigner de son poste, dans la crainte de ne pouvoir regagner le dessus du vent & des courans. Mais à la vûe de Pepper-Corn qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baisserent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient essuyé quelque disgrace. Aussitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers discours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il

DOUNTON.

1612.

Récit que Thornton lui fait des disgraces de l'Amiral.

se trouve dans celle-ci diverses circonstances qui peuvent jetter du jour sur la premiere.

Thornton raconta que le passage de l'Increase & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden jusqu'à Mocka ; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaisseaux ayant eu le malheur de donner sur le banc de sable à l'entrée de la Rade, & le secours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le soulager d'une partie de sa cargaison, & se fier aux Turcs qui n'avoient rien épargné pour inspirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à transporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux sur le Vaisseau. Cette partie de l'Arabie depuis l'Est d'Aden jusqu'à Camaran dans la Mer Rouge, c'est-à-dire environ soixante-dix lieues au-delà du Détroit de Bab-almandel, s'appelle la *Terre d'Yaman*, & se trouvoit alors gouvernée par un Bacha qui faisoit sa résidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'est ce Bacha qui choisit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib

Aga qui l'étoit alors de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'auparavant, lorſque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Aſcenſion. Il étoit eſclave du Bacha ; mais ayant obtenu ſon affection & ſa confiance par toutes ſortes de lâchetés, il s'élevoit ainſi chaque année à quelque nouveau degré de puiſſance & de conſidération.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan pour ſçavoir les intentions de ſon Maître. Dans l'intervalle, il avoit dreſſé ſes batteries contre des Etrangers dont ſon avidité lui faiſoit déja dévorer en idée toutes les marchandiſes. Ayant fait venir des Cantons voiſins un nombre de Soldats convenable à ſes vûes, il les avoit remplis des plus odieuſes préventions, en leur repréſentant les Anglois comme des Pirates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit perſuadé que la deſtruction d'une Flotte Chrétienne étoit un ſervice qu'il devoient à Dieu & à leur patrie. Enfin pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit aſſurés que les deux Vaiſſeaux Anglois étant remplis de richeſſes, il y auroit de-

DOUNTON. 1612.

quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance imprudente des Anglois.

Pendant ce tems-là, les Anglois qui ne se défioient de rien, avoient loué une maison, & préparoient toutes leurs marchandises pour le retour du Courier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes sortes d'espérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le Commerce. Cependant il employoit aussi l'adresse pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richesses. Il paroissoit étonné que deux Vaisseaux si grands ne continssent pas plus de marchandises qu'il n'en avoit vû transporter au rivage; & lorsqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il se plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour soutenir cette comédie, il déclara de son propre mouvement que c'étoit l'usage du Grand-Seigneur, lorsqu'il vouloit favoriser les Etrangers, de leur donner par les mains de ses Gouverneurs une robe que les Turcs nomment *Caffetan*, & que c'étoit en effet la seule marque de protection qui pût les mettre à couvert des insultes du peuple. Ensuite faisant entendre qu'il

Artifices

étoit résolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être surpris qu'il ne pensât pas lui-même à la solliciter. Il ajouta qu'elle ne pouvoit être accordée qu'à terre, & qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puisqu'il ne daignoit pas descendre pour la recevoir : que sa froideur sur un point de cette importance devoit faire douter de ses intentions : enfin qu'il sentoit quelque scrupule à lui accorder la liberté du Commerce, parce que répondant sur sa tête de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne sçavoit si la prudence lui permettoit de se fier aux Anglois.

DOUNTON. 1612.

etudiées & bien conduites par les Turcs.

L'Amiral ne se laissa pas persuader tout d'un coup par cet artificieux langage. Cependant ses Vaisseaux étoient engagés dans un lieu d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent sortir avant sept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore par une autre imprudence qui avoit été jusqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer sans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Fémel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner son esprit, lui

DOUNTON. 1612.

rendoit compte de tous les discours de l'Aga, & le sollicitoit même de profiter de ses offres. Sur toutes ces raisons l'Amiral, quoique bien informé du caractere des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, se crut obligé, pour l'intérêt du Commerce, de descendre à terre où sa présence lui paroissoit nécessaire. Ainsi Dounton s'efforça de justifier Sir Henri sur le témoignage de ses Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été si ardens à faire l'apologie de sa conduite, s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois semaines qu'ayant été arrêté par les Turcs avec les violences qu'on a lues dans sa propre Relation, il étoit prisonnier à Mocka, où Chambers, Matelot de son Vaisseau, avoit eu la hardiesse de le visiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'est-à-dire deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn.

Dounton envoye de ses nouvelles à l'Amiral.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer à Aden. Sir Henri lui fit aussi le récit des siennes dans une Lettre fort courte. Il lui conseilloit en même tems de sortir à toutes sortes de prix de la

Mer Rouge, & de se retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoutoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la seule vûe de prévenir son arrivée à Mocka.

DOUNTON. 1612.

Ce fut dès le lendemain que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats qui avoit ordre de veiller soigneusement sur lui & sur les gens de sa suite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même soir Pemberton ne se dérobât de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureusement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ses forces à s'éloigner de la terre avec la rame ; & ce pénible exercice qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abbattement, que n'ayant rien pour se remettre, il ne trouva point d'autre ressource que d'avaller son Urine. A la pointe du jour, les gens de l'Incréase apperçurent le Canot qui sembloit venir vers eux ; & le vent étant assez doux, ils envoyerent la Pi-

Etrange résolution de Pemberton.

DOUNTON.

1612.

nace qui leur causa une surprise extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit si foible, qu'il passa plusieurs heures sans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & sa propre avanture.

Les trois Vaisseaux Anglois souffrent beaucoup de la tempête.

Depuis ce jour jusqu'au 27, le tems fut sans cesse orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à souffrir en s'efforçant d'exécuter les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ses ancres avec le cable. Mais l'air devint si tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaisseaux prirent la résolution de retourner vers Bab-al-mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau qui commençoit à leur manquer; l'autre d'arrêter les Vaisseaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandises. Ils s'arrêterent d'abord sur la Côte des Abyssins. Ensuite laissant derriere eux le Darling qui vouloit chercher son ancre & son cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Incréase & le Pepper-Corn passerent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillerent à trois lieues de Mocka & quatre milles en mer. Le

3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée ; & s'avançant jusqu'au soir, ils s'arrêterent pour attendre le Darling. Mais le vent devint si violent pendant la nuit, que l'Incréase ayant été enlevé de dessus ses ancres, fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancres. Il apperçut dans l'aprèsmidi l'Incréase qui étoit entraîné vers Mocka ; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling ; mais jugeant que l'Incréase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre avec des vents si furieux, qu'une de ses voiles fut presqu'emportée. Il arriva ainsi à l'entrée de la nuit dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Incréase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plûpart de ses ouvriers. Depuis le six jusqu'au douze, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville par quelques Canots que les prisonniers Anglois leur envoyerent avec la permission de l'Aga.

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka.

DOUNTON. 1612.

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens, qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrémement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les desordres de l'Incréase, il leur vint de la Ville quelques rafraîchissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toujours à Zenan. Ils se déterminerent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins; & le soir, ils mouillerent à trois lieues de cette Côte, sous une Isle qu'ils nommerent l'*Isle des Crabbes*, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrerent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée; & les trois Vaisseaux y jetterent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils espéroient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucu-

Ils se rendent ensemble dans la Baye d'Assab.

DOUNTON. 1612.

ne marque de crainte, parla civilement aux Anglois, & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la maniere dont ils avoient traité les Anglois, avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le sejour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Increase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Civilité d'un jeune Abyssin.

Le 21, Dounton descendit au rivage avec la plus grande partie de ses gens. Les uns furent employés à creuser des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reste faisoit la garde autour d'eux sous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyssin, avec le pere & les freres du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les servir. Ils présenterent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemises. Ils promirent de revenir le lendemain, & d'apporter d'autres ra-

DOUNTON. 1613.

fraîchissemens. Dounton trop bien instruit par sa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour se fier légerement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller sur-tout à la sûreté des puits, que les Turcs ètoient capables de faire empoisonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyssins; mais le tems fut si mauvais, qu'il ne fut pas surpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour suivant, accompagnés de plusieurs Pâtres qui conduisoient des boucs & d'autres bestiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, sans contestation pour le prix. Ils continuerent pendant quelques jours de lui fournir toutes sortes de provisions.

La Flotte ne peut gagner les Détroits.

Le 29, après avoir renouvellé entierement leur eau, les trois Vaisseaux profiterent d'un vent Nord-Nord-Ouest pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le dessein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge: mais à la hauteur de l'Isle des Crabbes, ils furent surpris par le calme. Dans l'aprèsmidi, ils apperçurent deux Jelbes qui traversoient le Gol-

phe ; & lorſqu'ils ſe diſpoſoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Increaſe. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, datée le 15 de Janvier, qui contenoit le récit de ſon voyage à Zenan. Il parloit de ſon élargiſſement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promeſſes qu'on ne ceſſoit pas de lui faire tous les jours. Mais il ajoutoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoit arrivés à Zenan ; & que le Ciel au milieu de tant de diſgraces, lui avoit procuré quelques amis puiſſans, dont il eſpéroit beaucoup de ſervices auprès du Bacha. Il prioit auſſi les Commandans de la Flotte de ſuſpendre leurs entrepriſes contre les Vaiſſeaux Indiens ; parce qu'il étoit encore important pour ſa ſûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de juſtes ſujets de plainte avant qu'ils euſſent confirmé ouvertement leurs injuſtices. Enfin il apprenoit à ſes Commandans que le Bacha de Zenan avoit juſtifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ſes

DOUNTON. 1613.

Il lui vient une Lettre de l'Amiral.

DOUNTON. 1613. propres ordres. Dounton écrivit, pour réponse à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau sur la Côte des Abyssins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieues de distance.

Elle reçoit d'heureuses informations.

Le 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de suspendre sa vengeance; & lui apprenant enfin que ses affaires étoient dans une situation plus heureuse, il paroissoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il se passa néanmoins jusqu'au 5 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de son retour. Le Darling fut envoyé exprès dans la Rade de cette Ville, pour éclaircir les raisons d'un si long silence. Il y trouva un grand Vaisseau de Dabul nommé le *Mohammed*; & les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les dispositions étoient changées en leur faveur. Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaisseaux, ne les empêcha point de le suivre, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie.

Mais avant qu'ils euſſent doublé l'Iſle des Crabbes, ils l'apperçurent à la voile ; & retournant enſemble à la Baye d'Aſſab, ils réſolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinace, pour obſerver les environs de la Ville. On le vit revenir le ſoir avec 22 des priſonniers de Mocka, & 14 du Pepper-Corn. La ſurpriſe des Anglois fut auſſi grande que leur joie. Thornton leur offrit avec les priſonniers une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles aſſurances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, auſſi-tôt que les Vaiſſeaux annuels de l'Inde feroient entrés dans la Rade. Il conſultoit auſſi Dounton ſur le deſſein qu'il avoit formé de s'échapper par la fuite, en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriſer ſon évaſion. Dounton ne balança point à louer ſon projet. Il mit à la voile auſſi-tôt pour Mocka ; mais un calme qui le ſurprit à trois lieues de la Baye d'Aſſab, & la marée qui ſe trouvoit contraire à ſa courſe, l'obligerent de jetter l'ancre contre un banc où il paſſa la nuit.

DOUNTON. 1613.

Projet de l'Amiral pour ſe ſauver par la fuite.

Le 19 au matin, il entra dans la Ra-

Dounton

DOUNTON. 1613.

de, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaisseau de Dabul. Mais sans avoir eu le tems de jetter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conseilloit de retourner sur le champ à la Baye d'Assab; parce que son arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroissoit mécontent. Cet ordre déplut à Dounton qui étoit parti avec de meilleures espérances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres qu'il envoya par un de ses gens dans sa Pinace. L'une qui étoit pour l'Amiral, exposoit non seulement les besoins de la Flotte, mais l'opinion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahisons & d'infidélités. L'autre composée dans un autre sens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant prisonnier, son pouvoir ne pouvoit plus s'étendre sur des hommes libres, & par conséquent que tous ses ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloise d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle seroit appellée par ses affaires ou par ses besoins. L'Amiral fit la réponse suivante à ces deux Lettres.

s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

Deux Lettres à double sens.

Réponse de l'Amiral à Dounton.

» Capitaine Dounton, l'excès de » votre prudence peut vous causer » beaucoup de mal sans m'apporter » aucun avantage. Ne poussez donc » pas vos soins au-delà du nécessaire. » Je n'ai eu jusqu'à présent que trop » de peines, & je n'en suis point en- » core délivré. Vous seriez fâché, di- » tes-vous, de quitter cette Rade sans » moi; mais vous ne devez pas dou- » ter qu'il ne fût bien plus triste pour » moi d'y rester après vous, si ce mal- » heur devenoit nécessaire. Je me suis » vû forcé de convenir avec le Bacha » de Zenan, que notre Flotte ne de- » meureroit point à l'ancre trop pro- » che de Mocka jusqu'à l'arrivée des » Vaisseaux de l'Inde; & qu'à la Mous- » son de l'Ouest, je serois mis en liber- » té avec tous mes Compagnons. Si » l'on manque à l'observation de ce » Traité, je vous demande alors se- » cours & vengeance. Mais jusqu'au » tems de l'exécution, il faut que vous » preniez patience comme moi. Je se- » rois fâché qu'un engagement si so- » lemnel fût violé de notre part, sans » que les Turcs nous y eussent auto- » risés par leur exemple. Ne soyez pas » surpris de n'avoir pas reçu les pro- » visions que l'Aga vous a fait espé-

DOUNTON. 1613.

» rer. C'est ma faute de ne l'avoir pas » pressé, & j'aurai soin de la réparer. » Enfin je ne doute pas que les Turcs » ne remplissent leurs promesses, par- » ce que mon Traité est avec le Ba- » cha, & non avec l'Aga. Si je me dé- » fiois de quelque nouveau stratagê- » me, j'entreprendrois de m'échap- » per avant le tems. J'en ai trouvé » plusieurs moyens que je pourrois » tenter encore, si je ne craignois de » laisser la vie de mes gens fort en » danger. Mais si la parole du Bacha » demeure sans exécution après l'ar- » rivée des vents de l'Ouest, je vous » assure que je profiterai des occa- » sions. Et je vous confesse même que » je l'aurois déja tenté, si j'avois pû » faire entrer dans mon projet Femel » qui ne veut rien hazarder jusqu'au » terme, parce qu'il est persuadé qu'on » nous rendra libres à la Mousson de » l'Ouest, lorsque vous viendrez nous » redemander. Vous pouvez demeu- » rer tranquillement à l'ancre dans » votre Rade jusqu'à cet heureux jour, » à moins que le vent ne vous per- » mette d'envoyer un de vos Bâti- » mens jusqu'aux Détroits, pour ob- » server ce qui s'y passe. Je comprends » que vous manquez de quantité de

» choses ; mais j'espere que je me » trouverai bientôt en état de vous » les procurer.

DOUNTON. 1613.

On a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ses espérances, l'Amiral avoit des soupçons qui lui auroient fait prendre tout d'un coup le parti de la fuite, s'il n'avoit été retenu par les craintes & les représentations de Femel. Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Assab, où il trouva des provisions assez abondantes, par le soin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans son absence. Le Darling continua d'aller à Mocka de deux jours l'un, suivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs ; & pendant plus d'un mois les Anglois demeurerent tranquilles dans la Baye d'Assab. Mais les Vaisseaux de l'Inde ayant commencé à paroître sans que les Turcs marquassent plus d'empressement pour l'exécution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le onze de Mai dans le Darling avec quinze de ses Compagnons ; & le jour suivant, il envoya la Pinace à Dounton, pour le presser de le venir joindre dans la Rade de Mocka avec les deux autres Vaisseaux.

Raison qui empêchoit l'Amiral de s'échapper.

Il s'y détermine enfin.

DOUNTON. 1613.

Cet événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, jusqu'à défendre aux Vaisseaux Indiens qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga se vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de se réconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation du Nackada Mohammed & de plusieurs autres étrangers. Il envoya des présens à l'Amiral, avec la promesse de lui rendre incessamment Femel qui n'avoit pas eu le même bonheur dans sa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à sa maison de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A son départ, l'Aga lui dit en souriant, qu'ils pourroient se revoir à Constantinople. Ce discours sembloit se rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ses plaintes à la Cour du Grand-Seigneur; mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeste ironie. Femel étant retourné à bord, parut extrêmement joyeux les deux premiers jours. Le troisiéme au matin, il mourut presque subitement; & les Chirurgiens qui ouvrirent

Les Turcs sont forcés à leur tour d'appaiser les Anglois.

rent son corps, jugerent qu'il avoit été empoisonné. Dans la douleur d'un si cruel soupçon, l'Amiral se saisit aussi-tôt de tous les Vaisseaux Indiens qui étoient dans la Rade. DOUNTON. 1613.

Le 2 de Juin, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Christianisme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit servi d'Interprete à l'Amiral pendant son séjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaison fort étroite, l'Aga l'avoit choisi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Bannian nommé Tokorsi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit essuyées, il demandoit aux Turcs la somme de cent mille pieces de huit. Le 19, Schermal, Scha Bandar de Mocka, accompagné d'Aly Haskins, de Tokorsi & de plusieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Increase dans une Barque fort ornée au bruit des instrumens de musique, pour terminer l'affaire des satisfactions. On conclut enfin qu'outre la restitution du plomb & du fer qui avoient été

Négociations des Turcs avec l'Amiral.

DOUNTON.

1613.

Convention qui termine leurs différends.

saisis, & celle des présens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la somme de dix-huit mille pieces de huit. L'Amiral se réduisit à cette somme, parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit sortir de la bourse du Scha Bandar des Bannians, de qui il avoit reçu beaucoup de secours & de consolation dans sa captivité. Comme une si grosse somme ne put être payée tout d'un coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaisseau de Diu une certaine quantité de marchandises pour caution, & promit de les racheter par degrés à mesure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'espace de 14 jours. L'Amiral facilita beaucoup le payement, en prenant pour ses Vaisseaux une grosse provision de riz & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il se rendit le 3 de Juillet avec ses trois Vaisseaux & sa Pinace dans la Rade d'Assab, où la bonté de l'eau & les rafraîchissemens qu'il acheta de Badwis, servirent à rétablir un grand nombre de ses gens, parmi lesquels il s'étoit répandu de fâcheuses maladies. Les civilités & les présens qu'il reçut du Roi de Rahayta, pays voisin de la Baye, & du Prince Abdalla son ne-

veu, contribuerent aussi à lui rendre ce séjour fort agréable jusqu'à la fin du mois.

DOUNTON. 1613.

La Flotte Angloise met à la voile vers l'Isle de Camaran.

Il mit à la voile le 24 vers Camaran, Isle sur la Côte d'Arabie, à quarante lieues au Nord de Mocka, vers le quinziéme degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresse, les Anglois s'imaginerent que le Vaisseau de Suez qui vient chaque année à Mocka, auroit choisi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui osent faire voile dans cette Mer vers le Nord pendant la Mousson de l'Ouest. L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner sur des basses fort dangereuses, dont il ne se dégagea qu'avec une peine extrême. Il passa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connussent ces Mers ; & le courant étant incertain, on ne pouvoit avancer sans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous ses gens avoient prié plusieurs fois d'abandonner la poursuite du Vaisseau Turc, se crut obligé lui-même de renoncer à cette entreprise.

DOUNTON.

1613.

Isles de Jubal Suckar & de Jubal Arry.

On prit vers l'Isle de *Jubal Suckar*, qui est assez grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Isle qui n'est pas moins haute, & qui se nomme *Jubal Arry*. Toutes deux sont environnées d'un grand nombre de petites Isles du côté du Sud, & dans plusieurs endroits par des chaînes de petits rocs qui ne se découvrent que par le battement de la Mer. Cette rangée d'Isles peut avoir dix lieues de longueur. Elles sont au Nord-Nord-Ouest de Mocka, d'où elles peuvent être facilement apperçues dans le beau tems. Mais rarement l'est-il assez pour cela. Depuis la partie Ouest de Jubal Suckar jusqu'à Beloula, la distance est de douze lieues Sud-Ouest par Sud, au long des mêmes Isles. Il se trouve dans cette direction deux rochers abîmés que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud par Ouest de Jubal Arry on apperçoit deux Isles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique au Sud-Ouest, sont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau est fort profonde jusqu'à celui qui est le plus Sud-Ouest & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Le 6 d'Août à quatre heures du matin, on revint jetter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on apperçut le Vaisseau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de passer fort heureusement. Il étoit amaré fort proche de la Ville, & déja déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galere, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloise s'approcha le 7 aussi près de la Ville qu'il fut possible, pour terminer quelques restes d'affaires & pour se mettre à portée de commander tous les Vaisseaux qui étoient dans la Rade. Tokorsi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago, vinrent à bord avec un présent de la part de Schermal.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

Le dix vers onze heures du matin, la Flotte repassa le Détroit de Bab-al-mandel, en se divisant par les deux Canaux. Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden à la distance d'onze lieues; & suivant les calculs, on se crut à trente-six lieues des Détroits. On avança peu jusqu'au 21, puisqu'on n'apperçut que ce jour-là le Mont Felix qui se présentoit Est par Nord à dix lieues de distance. Les calmes retarderent la Flotte jusqu'au 26, qu'un

Ils repassent les Détroits pour retourner à Sokotra.

DOUNTON. 1613.

vent frais de terre lui servit à remettre à la voile.

Le 27, on fit quatorze lieues Est-Nord-Est; & vers quatre heures après midi, on se trouva seize lieues à l'Ouest du Cap de Guardafu. Le soir en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence sensible qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Isle de Sokotra. Dans ce passage d'Aden à Sokotra les courans ne cessent pas de rendre la navigation fort incertaine; car on se trouve entraîné en arriere, lorsqu'on croit avancer.

L'Amiral fit relâcher à Sokotra, pour y prendre des rafraîchissemens & tout l'aloës qu'on y avoit ramassé depuis son passage. Il laissa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois qui viendroient dans cette Isle avec le dessein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Delischa; mais étant arrêté presqu'aussi-tôt par un calme qui fut suivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vûe des arbres qui se présentent au Nord & au Sud de la Baye,

Ils y laissent des avis pour les Capitaines Anglois.

lui servit de direction pour avancer avec la marée ; & s'approchant toujours de la terre au Nord, il se garantit de plusieurs écueils dangereux. Enfin il jetta l'ancre sur un fond limoneux. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août qui sont l'hyver de ce Pays, Dounton est persuadé qu'il n'y a point d'ancres ni de cables qui puissent y résister à la violence des marées.

DOUNTON, 1613.

La Flotte prend vers Surate.

L'Amiral envoya aussi-tôt sa Pinace au rivage ; mais elle rencontra une Barque qui venoit de Surate, chargée de riz pour Gogo ; & l'ayant amenée à l'Amiral, il apprit de ceux qui la conduisoient, qu'il avoit passé de sept ou huit lieues le Port de Surate. Il retint cette Barque pour se servir du Patron en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne consentit pas moins volontairement à lui rendre le même service. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens, qu'il se trouvoit actuellement à la Barre de Surate quinze Fregates Portugaises, dans le dessein apparemment d'interrompre le commerce de toutes les autres Nations ; car la paix qui regnoit entre l'Angleterre & l'Espagne, ne permettoit pas

DOUNTON.
1613.

de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant l'Amiral se croyant obligé de garder des précautions, employa jusqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers sept heures du soir il mouilla tranquillement à une lieue de la Rade au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaisseaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée; & il jetta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été chargés pour Sumatra, mais qui sur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois autant que par la tirannie des Portugais, avec lesquels ils n'avoient pû s'accorder pour les passeports, avoient abandonné le dessein de leur voyage. L'Amiral reconnut, suivant l'information de ses nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade jusqu'à dix-huit Fregates qui se faisoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Francisco de Soto major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort exacte à l'embouchure de la Riviere, pour empêcher

Elle entre dans la Rade,

Elle y trouve une Armée Portugaise.

qu'il ne vînt aux Anglois des Lettres ou des provisions ; & sous prétexte de visiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient sans une permission par écrit de l'Amiral Soto.

Cette inaction, où les Anglois furent long-tems, sans pouvoir se procurer aucune sorte de rafraîchissemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuses. Le scorbut devint celle de tout le monde sur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaisseaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obscures, dans une Lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laissé pour veiller à la conservation de quelques marchandises Angloises. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres Lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra ; l'autre de William Finch à Lahor. L'Amiral apprit par ces deux voies, qu'il n'y avoit pas beaucoup d'espérance pour le Commerce dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ses engagemens. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voie de Cam-

Maladies qui affligent les Anglois.

DOUNTON. 1613.

baye qu'ils avoient prise pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joie dans la Flotte.

Ils s'efforcent inutilement de passer la Barre de Surate.

Le 30, Dounton par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Riviere, dans la vûe de chercher le passage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui sondoient devant les deux Vaisseaux, & la multitude des bas-fonds que les Anglois ne connoissoient pas, firent manquer cette entreprise. Dounton pensant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Ouest à quatre milles par le vent & la marée; de sorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le trois d'Octobre. Le Conseil s'assembla pour délibérer sur les embarras d'une si fâcheuse situation. On résolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la permission de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter aussi-tôt la Côte. Mais les Portugais rejetterent même cette priere, & répondirent qu'ils se chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey,

Réponse que les Portugais font au Capitaine Sharpey.

qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adressé dans cette Ville à quelques-uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto Major un sauf-conduit jusqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée ; mais à condition qu'il seroit transporté sur une Galiote Portugaise. Sharpey auroit pû se fier à cette proposition, si l'on n'y eût ajouté l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y seroit regardé d'aussi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il se livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiser leur mépris & leur haine.

L'Amiral Anglois dans l'impatience de procurer la liberté à ses Compatriotes, leur écrivit de se mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Dabul. Mais cette route étoit trop pénible, sans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuse. Le tems se perdoit ainsi avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient sans aucune espérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter. Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverses for-

DOUNTON. 1613.

tes de rafraîchissemens ; mais il n'osoit en risquer le transport à la vûe des Portugais qui observoient continuellement le passage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever sa Barque ; & Soto Major, joignant l'insulte à l'injustice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des provisions si fraîches.

La Flotte Angloise cherche à s'approcher de la terre.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la situation de sa Flotte, leva l'ancre pour chercher vers le Nord au long de la Côte quelqu'endroit où non seulement il pût se faire une retraite commode, mais d'où il pût commander assez la terre pour assurer le passage de ses Chaloupes jusqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord vis-à-vis la Barre. Le matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoissoit pas la Côte, il fit toujours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes pour les jetter à la premiere apparence de basfond. Il s'apperçut bientôt que la Flotte Portugaise avoit mis aussi à la voile, & qu'elle le suivoit avec tous ses

DOUNTON. 1613.

pavillons déployés, & faisant entendre quelquefois son artillerie, comme si elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto Major qui alloit de Vaisseau en Vaisseau dans une petite Fregate pour encourager ses gens. Enfin la Chaloupe du Darling étant à sonder vers la terre à quelque distance de son Bâtiment, deux Fregates Portugaises des plus légeres entreprirent de lui couper le passage dans sa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit sa Chaloupe & ses gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Fregates se retira heureusement; mais la seconde ayant essuyé quelques coups qui la mirent en desordre, se fit échouer sur le rivage; & ses gens ne résistant point à leur frayeur, sauterent à terre pour se sauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le dessein de s'approcher à leur secours. Cependant comme ses forces ne consistoient point en artillerie, elle n'osa s'exposer à celle des Anglois, & la Fregate demeura ainsi entre leurs mains. Ils y trouverent une petite quantité d'indigo, de canelle, de cotton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient saisis nouvelle-

Petit combat où les Anglois se saisissent d'une Fregate.

DOUNTON. 1613.

ment. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occasion qu'ils en prirent de s'avancer jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Surate, & si près de la terre, qu'ils jetterent l'ancre sur cinq brasses à la portée du mousquet.

Bravade de quelques Portugais.

Le 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, sur six brasses de fond, ils apperçurent à terre plusieurs personnes vers lesquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jesse & Bagge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorsqu'ils leur virent tirer l'épée avec des signes fort menaçans. Ces bravades furent si mal soutenues, qu'à l'arrivée des Anglois qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de se retirer. L'Incréase étant resté à quelque distance dans la Rade, Sir Henri lui envoya ses ordres par le Darling, qui revint presqu'aussi-tôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & sur laquelle dix-sept Indiens, qui avoient été envoyés successivement à Surate avec des Lettres pour le Capitaine

Sharpey, avoient eu la hardiesse de risquer le passage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompensa noblement, & leur promit, à son retour, d'autres marques de sa reconnoissance.

Entreprise des Anglois pour se procurer des vivres.

Le 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinace, Thomas Glenam, pour engager les Paysans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mousquet, pour avertir la Flotte du succès de sa négociation. En abordant, il fit monter un de ses gens sur la hauteur, dans la vûe d'assurer sa marche par de sages observations. Elles étoient si nécessaires, que dès la premiere vûe l'espion découvrit une troupe de Portugais, qui sortirent tumultueusement de leur embuscade. Il eut besoin d'employer toute sa légereté pour regagner la Pinace, qui s'éloignant aussi-tôt, jetta l'ancre à quelque distance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins jusqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge sur la Pinace; mais elle fut moins heureuse que celle des Anglois, qui leur blesserent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinace un homme à cheval, qu'on

Ils sont interrompus par les Portugais.

DOUNTON. 1613.

prit pour un Indien. On lui fit quelques signes, qui le firent avancer jusqu'au rivage ; & Glenam persuadé que c'étoit l'occasion qu'il cherchoit pour se procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Frégate dont les Anglois s'étoient saisis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs usages, fut envoyée aussi-tôt pour seconder la Pinace. Mais le Cavalier Indien se retira dans cet intervalle, sans qu'on pût juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le soir, il se présenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Fregate, il leur vint trois Deserteurs de l'Armée Portugaise : l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine ; les deux autres, Portugais & mécontens de leurs Chefs.

Avis qu'ils reçoivent de l'arrivée de Sharpey.

L'Amiral s'étant approché de la terre, le jour suivant, y reçut, par le ministere d'un Indien, une Lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit résolu de faire transporter toutes les marchandises Angloises au rivage, sous une escorte de cent Cavaliers bien armés. Il le prioit de seconder son entreprise par

l'adresse ou par la force ; car il ne doutoit pas qu'étant observé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obstacle du côté de la terre ou de la mer. Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou six ans leur esclave, vint se rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Le 22, à la pointe du jour, Sir Henri se rapprocha du rivage avec la Fregate & la Pinace, pour attendre Sharpey & les marchandises. Il débarqua trente hommes, armés de sabres & de mousquets, dont l'un fut placé d'abord au sommet de la hauteur, pour n'y pas interrompre un moment ses observations, tandis que tous les autres se posterent avantageusement sur le rivage. L'Espion découvrit bientôt deux Banians, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la Mer, & que vraisemblablement ils arriveroient dans le cours de l'aprèsmidi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, sept Compagnies Portugaises se firent voir

Nouvelle attaque des Portugais.

DOUNTON. 1613.

entre deux Collines, enseignes déployées. A cette vûe les Anglois se disposerent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens ; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancerent point alors à s'approcher du rivage. Ils avoient avec eux cinq ou six petites piéces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuster leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcerent enfin de se mettre à couvert : l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir passé plusieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais auroit fait abandonner son dessein au Capitaine Sharpey ; & retournant à bord du Pepper-Corn, il pensoit à remettre le soir à la voile pour rejoindre l'Increase. Mais lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral se rapprocha aussi-tôt de la terre, où sans voir paroître les Portugais, il eut la satisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncerent pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de son

convoi. En effet, on apperçut le jeudi cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduisoient les marchandises au centre de leur Troupe ; & Sharpey, qui faisoit l'arriere garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut transporté à bord sans aucune opposition.

DOUNTON. 1613.

Sharpey amene heureusement les marchandises à bord.

Avec les marchandises & quelques provisions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuse nouvelle d'un changement fort imprévu dans les dispositions du Gouverneur de Surate. Khoja Nassan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de se rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois sur les intérêts du Commerce. Cette faveur n'étant remise qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral se mit dans la Frégate, avec ses principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des instrumens. Khoja Nassan, qui s'y étoit déja rendu, l'envoya prendre à la descente du Vaisseau, par quatre de ses gens, qui le transporterent sur leurs épaules dans un Palanquin. Un superbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, servit de siége pour la conférence. Après quelques dif-

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

DOUNTON. 1613.

cours, sur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & sur le chagrin que les Habitans ressentoient de se voir tirannisés dans leur propre Ville par les forces supérieures des Portugais, Khoja Nassan conseilla aux Anglois de se rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voisin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur restoit à se faire expliquer les motifs de ce conseil, lorsqu'une pluie violente, qui survint tout d'un coup, mit Khoja Nassan dans la nécessité de se retirer. La conférence fut remise au jour suivant.

Les Anglois feignent de partir pour tromper les Portugais.

Le 26, Khoja Nassan envoya au Général Anglois, dans une de ses Chaloupes, un présent de quelques provisions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On se rejoignit sur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant représenté que Gogo n'étoit pas un Port aussi commode pour les Anglois que Nassan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en Mer pendant cinq ou six jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'espérance que les Portugais la quitteroient aussi après leur départ ; & Nassan promit

DOUNTON. 1613.

de les faire avertir. Suivant cette résolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Increase, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment : mais s'étant arrêté au-dessus de la Rade, pour attendre le reste de sa Flotte, il écrivit dans cette intervalle à Dom Francisco de Soto Major. En faisant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans sa lettre tous les sujets de plaintes qu'il avoit reçus d'eux, tels que de s'être opposés à son débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de se rendre sur sa Flotte, d'avoir intercepté ses lettres, & saisi ses provisions. Il leur reprochoit particulierement d'avoir coupé le passage à ses Chaloupes, & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoutoit qu'ayant terminé toutes ses affaires, il étoit disposé à leur restituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois pussent la remettre.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

Après avoir attendu inutilement leur réponse, il mit à la voile le 29 ; mais il fut surpris de se voir suivi à quelque distance par l'Armée Portugaise ; ce qui ne l'empêcha point d'ar-

DOUNTON. 1613.

rêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta soixante-dix mille, qu'il distribua entre ses gens. Le 31, s'appercevant que les Portugais ne cessoient pas de le suivre, il prit la résolution de ne pas pousser plus loin sa course, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ses affaires. En effet, il reprit brusquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually, il descendit aussitôt au rivage; mais sans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même tems de la Riviere, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publierent parmi les Indiens que c'étoit pour se réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur secours. Ils se flattoient d'inspirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient jusqu'alors éprouvé la résolution, & qui étoient mieux disposés que jamais à les recevoir.

Ils reviennent à Soually.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec son Vaisseau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la satisfaction d'apprendre à son retour qu'il en avoit trouvé une, avec

Autre Rade qu'ils découvrent.

une Barre, sur laquelle non-seulement les petits Vaisseaux, mais l'Incréase même, en le soulageant un peu, pouvoient passer surement dans la haute marée, & jetter l'ancre à dix toises du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & passa heureusement la Barre avec la marée. Elle fut immédiatement suivie par douze Frégates Portugaises, qui mouillerent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante fusiliers, descendit à terre dans le cours de l'aprèsmidi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une sorte d'eau mêlée, dont la nécessité le força de se contenter. Mais ce desagrément fut compensé par l'occasion qu'il trouva d'acheter cinq ou six chevres, une brebis, & quelques fruits pour le soulagement de ses malades. Comme il étoit résolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que sa Pinace demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient se faire que sur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une gar-

DOUNTON. 1616.

DOUNTON.

1613.

de nombreuse, pour se précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchissemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Paysans du Canton s'empresserent aussi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres besoins. Quelques jours après, on reçut avis par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Riviere deux Galeres & huit Frégates. Cette nouvelle fit changer de résolution à l'Amiral, qui se crut obligé pour sa sureté, de réunir toutes ses forces. Il fit rentrer tous ses gens à bord, & les réparations de la Pinace furent différées. On repassa aussi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la résolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaise. Il y entra le premier; & dès le lendemain il vit arriver de Surate Khoja Nassan, au-devant duquel il s'empressa de descendre sur le rivage. Cette entrevûe fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'aussi-tôt que ses autres Vaisseaux seroient entrés dans la Rade, les Négocians de la Ville apporteroient des marchandises sur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaise.

Marché où les Anglois pourroient se fournir de toutes sortes de commodités. Il apprit aussi à l'Amiral que les Frégates qui étoient arrivées dans la Riviere, étoient un *Kaffilath*, c'est-à-dire une Flotte de Marchands Portugais, qui faisoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ses promesses, le Gouverneur emmena Bangham avec lui jusqu'à Surate.

Elle n'est composée que de Marchands.

Trois jours après, on vit naître en effet sur le rivage un Marché de toutes les provisions qui sont propres au Pays. Les Anglois descendirent librement, pour satisfaire leurs besoins ou leurs goûts à des prix fort raisonnables. Mais la tranquillité de ce Commerce fut interrompue par un Espion qu'ils avoient placé sur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne pensa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi desespéré d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueusement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plûpart étoient bien armés, ils ne rentrerent point dans leurs Chaloupes sans avoir fait une décharge, qui devint funeste à plusieurs Portugais.

Marché ou Foire des Indiens sur le rivage.

Les Portugais viennent l'interrompre.

DOUNTON. 1613.

Quelques-uns furent blessés, & ne penserent qu'à se retirer. Les autres se trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'essuyer une seconde grêle de mousqueterie, se hâterent aussi de retourner sur leurs pas. Dans une retraite si précipitée ils laisserent derriere eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête : les Anglois, plus pitoyables que ses compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre, qu'ils allerent le relever ; & l'ayant transporté à bord, tous leurs secours ne l'empêcherent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrerent honorablement sur le rivage. On apprit ensuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou blessés dans cette occasion.

Le Gouverneur de Cambaye rend visite à l'Amiral Anglois.

Les Indiens prenoient si peu de part à toutes ces violences, que le 24, après midi, Mokrib Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'Infanterie en plus grand nombre, cinq éléphans, plusieurs chameaux & des chariots pour le transport de ses provisions. Il avoit aussi plusieurs léopards dressés

DOUNTON. 1613.

à la chasse, pour faire montre de sa grandeur. On vit aussi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui descendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mousqueterie Indienne, tandis que l'artillerie de ses Vaisseaux faisoit retentir aussi le rivage. Ensuite l'Amiral présenta au Gouverneur de Cambaye la Lettre & les présens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le pressa de lui faire l'honneur de monter sur son Vaisseau. Mokrib y consentit sans aucune marque de défiance; & laissant sur le bord de la Mer Khoja Nassan, Khoja Arsan Aly, & les autres Seigneurs de son cortége, il se rendit hardiment sur l'Increase avec six hommes choisis. Les Anglois s'efforcerent de le bien traiter. Il y passa la nuit & la moitié du jour suivant, occupé à considérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi son maître, mais écartant les propositions sérieuses de commerce, ou les remettant à d'autres occasions. Après avoir satisfait sa curiosité sur le Vaisseau de l'Amiral, il souhaita aussi de visiter les autres, sur lesquels il continua de jouer le même rôle. Ces

LOUNTON.

1613.

Les mauvais procédés succedent à sa politesse.

pendant il y acheta toutes les caisses de lames d'épées ; & son ardeur fut si grande pour s'en assurer la possession, qu'il les fit transporter sur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, suivant l'usage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvella ses propositions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, sous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conseil s'assembla sur l'Increase, & l'on prit la résolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe ; mais il y apprit queMokrib étoit parti ; & que pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des présens de la Flotte Angloise, il alloit employer les mêmes artifices sur la Flotte Portugaise. Cependant, comme Nassan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie

d'acheter les marchandises, on y mit le prix. Le reste du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

DOUNTON. 1613.

Le 27, au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ses principaux Officiers & son Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux qu'il avoit vus à bord, & qu'il regretoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit aussi que les Serruriers de la Flotte fissent pour lui le modele d'une chaîne de pompe. Sir Henri refusa honnêtement la premiere de ces deux demandes, & se rendit volontiers à la seconde. Il se passa plusieurs jours, pendant lesquels Sharpey & Jordayne conférerent souvent avec les Facteurs Indiens sur le prix des marchandises. Mokrib & Nassan firent plusieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverses marques de mécontentement ou d'incertitude. Enfin, le 8 de Décembre, ils arriverent tous deux au rivage, suivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargerent d'abord quarante ou cinquante balles de calicots. Ils en étalerent ensuite jusqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquerent beau-

Incertitude de part & d'autre pour le commerce.

DOUNTON. 1613.

coup d'empressement pour le vif-argent & le vermillon des Anglois ; & Mokrib Kam, pour leur velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandises fussent vendues séparément; ils consentirent à prendre en même tems du plomb. Leur injustice fut telle, qu'ils s'obstinerent à vouloir gagner cinquante pour cent sur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de si loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre ; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença sérieusement à faire décharger son plomb. Mais, vers midi, Mokrib Kam reçut des Lettres du Grand-Mogol, qui le jetterent dans une profonde consternation. A peine lui échappat-il une parole ; & partant presqu'aussi-tôt, il laissa Khoja Nassan & les Facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux soupçons, ne retourna sur son bord que pour se donner plus de liberté à faire demander encore à Koja Nassan s'il étoit fidele à ses engagemens. La réponse fut si nette & si po-

Les Indiens font plusieurs insultes aux Anglois.

ſitive que les Anglois ne pouvant plus conſerver de défiance s'empreſſerent de décharger leurs marchandiſes.

Le nouveau Gouverneur de Surate ſe rendit le lendemain ſur la Flotte avec Khoja Arſan Aly, pour ſatisfaire leur curioſité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Incréaſe, l'Amiral fut averti par un Exprès dépêché du rivage, que Khoja Naſſan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandiſes qu'il avoit deſirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper ſur les poids; & que pour réponſe à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ſes marchandiſes à la Ville. Cette conduite cauſa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que ſon reſſentiment, il arrêta ſur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja Arſan Aly. Cependant il continua de les traiter ſi civilement, que le Gouverneur entrant dans ſes intérêts, lui conſeilla d'envoyer de ſa part au rivage, pour y porter à Naſſan l'ordre de le venir joindre ſur la Flotte Angloiſe. Naſſan n'oſa deſobéir. Mais à peine fut-il arrivé, que le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il pou-

L'Amiral arrête à bord le Gouverneur de Surate.

DOUNTON. 1613.

voit garder pour caution celui qu'il accusoit d'injustice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'exécution des articles. Ainsi Nassan fut humilié jusqu'à demeurer captif sur l'Increase, du consentement même de son Gouverneur, à qui les Anglois permirent aussi-tôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandises avec plus de tranquillité & de succès. Cependant, pour ne refuser aucune satisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de son côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothly.

Le commerce est interrompu par les Portugais.

Les Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'exerçoit enfin avec beaucoup de franchise entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloise. N'ayant pu l'empêcher, ils résolurent de l'interrompre. L'Amiral, qui ne quittoit plus son bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaises, qui s'approchoient avec leurs enseignes déployées. Il ne put douter que leur dessein ne fût de s'approcher de la Mer, pour se saisir de ses marchandises & brûler les Chaloupes. Il fit transporter aussi-tôt sur le rivage, dans la Frégate & la Pinace, 200 hommes armés de mousquets & de

DOUNTON. 1613.

piques, avec ordre de ménager si peu les ennemis, que cette avanture devint pour eux une leçon. Mais à la vûe de tant de monde, qui étoit disposé à les recevoir, ils prirent le parti de se retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur poursuite, rencontrerent près de Soually plusieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles balles de marchandises.

Ils se retirent en desordre.

Le 19, Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter Floris*, Capitaine Hollandois au service de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit datée de Masulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaisseaux d'Angleterre, dont l'un étoit destiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui causa d'autant plus de chagrin, qu'après les différens qu'il avoit eus avec les Turcs, espérant peu de faveur de leur Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête sur son commerce. Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Isle de Sokotra, il le crut

Lettre de Peter Floris.

DOUNTON. 1613.

assez averti du péril par la Lettre qu'il avoit laissée entre les mains du Roi.

Quoique le commerce eût été poussé avec assez d'avantage sur le bord de la Mer, Jordayne fut envoyé à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandises de la Flotte. Il avoit l'esprit insinuant; & le long sejour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Ascension, lui ayant donné l'occasion d'apprendre la langue du Pays, il se lia fort étroitement avec un Marchand d'Esclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regrette qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à se mettre aussi-bien dans l'esprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, sur le témoignage de son ami, que le Marchand d'Esclaves porta la confiance & l'affection jusqu'à vouloir l'associer à son commerce, & qu'il lui en découvrit tous les ressorts. Il avoit à Surate une fort grande maison, qui ressembloit par la distribution des logemens, aux Couvents de l'Eglise Ro-

Jordayne se lie avec un Marchand d'esclaves.

Détail de ce commerce.

maine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en sortant du berceau, & qu'il faisoit élever suivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à mesure qu'elles avançoient en âge. Les Esclaves de l'autre sexe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur misérable sort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'instruction. Le Marchand fournissoit non-seulement les principaux Sérails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indostan, mais quantité de Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans son séminaire, dequoi fournir eux-mêmes les Sérails du Caire & de Constantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent pieces de huit jusqu'à douze & quinze mille. Mais, ce qui doit paroître assez étrange, il en tiroit des Marchands Turcs pour les divers Pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.

L'Amiral reçut une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses

DOUNTON. 1613. Hawkins est tenté de passer à Goa.

sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se crut obligé de lui représenter avec force qu'une entreprise si téméraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de sa Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fût néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins

1614.

prit cette résolution. Il arriva le 26 de Janvier, à Sonally, avec le Capitaine Sharpey, Fragne & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles au-devant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

Les Anglois se flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

Pendant le séjour de Jordayne à Surate, ses manieres douces & insinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette espérance à l'Amiral, qui avoit déja nommé ceux qui

devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 26 Jean Williams, pour sçavoir les dernieres résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais. Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

DOUNTON. 1614.

Le 6 de Février, les Anglois virent passer un Kafilath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Deserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouverent à leur tour que la Religion & l'amour de leur patrie ne sont pas toujours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment

Kafilath de 500 voiles.

DOUNTON. 1614.

par des careſſes & des offres, abandonnerent leur bord pour ſe rendre ſur la Flotte Portugaiſe. On accuſa de leur deſertion un Portugais nommé Pierre *Roſemary*, qui étant paſſé du Portugal en Angleterre pour y embraſſer la Religion Proteſtante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans ſon voyage. Il avoit ſervi d'Interprete dans tous les lieux où l'on avoit eu beſoin des Langues Portugaiſe & Arabe, & celle-ci lui étoit preſqu'auſſi familiere que l'autre. Enſuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu ſe voir ſi près d'une Flotte de ſa Nation ſans rappeller les idées & les ſentimens de ſa naiſſance, qui l'avoient porté à rejoindre ſes Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti ſeul, dans une occaſion qu'il trouva ſur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut ſurpris de voir deſerter après lui tous les Matelots avec leſquels il avoit eu quelque familiarité; comme ſi la peinture qu'il leur avoit apparemment tracée de ſa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient eſpérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre patrie. Dans la premiere indignation que l'Amiral reſſentit de leur

Deſerteurs Anglois débauchés par Pierre Roſemary.

fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient passés sur la Flotte Angloise : mais il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir violé, à l'égard des derniers, sa parole & le droit sacré des aziles.

Cause des obstacles que les Anglois avoient trouvés à Surate.

La Flotte Angloise avoit passé dans ce Pays l'espace de cent trente-huit jours, pendant lesquels elle avoit essuyé, de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à son commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait espérer si long-tems cette faveur, étoit une autre injustice dont elle étoit d'autant plus blessée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui restoit aucun moyen de se faire payer de plusieurs sommes qui lui étoient dues par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit ensuite d'où venoit cette mauvaise disposition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permission d'établir un Comptoir, Mokrib Kam avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'instigation des Missionnaires, que s'il souffroit l'établissement des Anglois à Surate, les Portugais étoient

DOUNTON. 1614.

résolus de brûler toutes les Villes de la Côte, & de se saisir de tous les Vaisseaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejetter toutes sortes de liaisons avec l'Angleterre.

Position de la Rade de Soually.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, est au 20e degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Ouest. Dounton observa que dans les marées de la pleine Lune, la hauteur de l'eau surpasse de quatre pieds celle des marées communes, & qu'ordinairement les marées de nuit sont plus hautes de trois pieds que celles du jour.

Les Anglois se payent par leurs propres mains, & quittent Surate.

Le 10, après avoir reglé tous les comptes du commerce avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral se saisit d'une Frégate Indienne qui faisoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de sa cargaison qui étoit composée de chandelles faites d'un mêlange de riz & de poix, il donna aux Patrons des billets payables par ses débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre le onze avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate près d'un Vaisseau Indien nommé le *Hassani*,

DOUNTON. 1614.

qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit aussi quelques marchandises, dont elle lui assigna le payement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du Pays. Le 14 à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toujours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieues, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. Dépuis midi jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieues avec beaucoup d'embarras pour se dégager d'un dangereux courant. Un calme qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon dont le bruit venoit du rivage; & le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre qui présentoit un mêlange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouverent à trois lieues du rivage sur un fond de 12 brasses qui diminua jusqu'à six. Enfin le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes qui sembloient offrir d'excel-

Leur route jusqu'à Dabul.

DOUNTON. 1614.

lentes Rades avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieues en mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jetterent l'ancre près de la Barre à l'entrée de la nuit sur un fond de sept brasses.

Situation de Dabul.

L'Amiral, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin au Nord vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes, & la variation 15 degrés 34 minutes.

Politesses & offres du Gouverneur.

Le même jour après midi, on vit arriver de la part du Gouverneur deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée, & l'autre apportoit à l'Amiral un présent de trois veaux & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Moc-

DOUNTON. 1614.

ka, étant revenu dans le pays, le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la maniere des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoutoit, que pour les marchandises Angloises les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'il n'avoient dessein d'exécuter, & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux, pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs avec un présent pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques pieces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre son traité, suivant l'usage de Surate, dont les Anglois avoient déja fait une triste expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres provisions, ils obtinrent facilement tout ce

Le commerce se réduit presqu'à rien.

DOUNTON. 1614.

qui leur étoit nécessaire. Ils changerent une de leurs ancres contre un gros cable Indien de dix-huit pouces d'épaisseur, & long de 96 brasses, qui fut estimé douze livres sterling. Dounton déclare qu'il ne put juger si toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriser les étrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inspirer le récit de tout ce qui s'étoit passé à Mocka.

Outre plusieurs Bâtimens Malabares qui étoient à l'ancre dans la Rade, les Anglois virent arriver le 26 après midi, un grand Vaisseau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître; & craignant ensuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténebres, il fit avancer aussi le Pepper-Corn & sa Frégate avec ordre de s'en saisir. On s'apperçut bientôt que cette précaution avoit été nécessaire; car à l'entrée de la nuit les deux Bâtimens leverent l'ancre & commencerent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baisser leurs voiles. Ils se hâterent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuses de leur Capitaine, à qui son âge & ses infir-

Les Anglois se saisissent de deux Bâtimens Portugais.

mités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajouterent que leur grande Chaloupe étoit si chargée, qu'ils n'avoient pû la détacher du Vaisseau pour la mettre en mer. Là-dessus Dounton se trouva obligé de faire avancer sa Pinace avec quelques-uns des principaux Marchands & plusieurs Soldats, mais contre son inclination, parce qu'il prévoyoit combien il seroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureusement au Patron de laisser monter aucun Soldat dans le Vaisseau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonstances; son dessein n'étant que de s'en assurer & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laisser l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté la Frégate Angloise, qui après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit poursuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit passer sur son bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reste d'entrer dans la Rade. Mais s'appercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnoient le vent, il ne lui fût impossible de les rejoindre avec toutes ses voiles, non seulement

Dounton ne peut empêcher le pillage.

DOUNTON. 1614. il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jetter l'ancre près de lui. Ensuite il prit dans sa chambre leur Patron pour se faire expliquer en quoi leur cargaison consistoit.

Pendant ce tems-là, le Patron de la Pinace feignant de douter si les Portugais du Vaisseau étoient disposés à la soumission, monta sur leur bord avec quelques Soldats qui ne balancerent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas assez éloigné pour ne pas s'appercevoir du desordre, les fit rappeller plusieurs fois sans leur trouver beaucoup d'obéissance pour ses ordres. Enfin les voyant revenir, il chargea quatre de ses principaux Officiers de se tenir prêt à la lanterne pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient, fut jetté successivement dans la Chaloupe; & Dounton le renvoya sur le champ aux Portugais, en leur faisant dire que s'il leur manquoit quelque chose de plus, on leur accorderoit toutes sortes de satisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés sur leur bord, sans aucun ordre. Mais tandis qu'il en usoit si généreusement, la Frégate Angloise

Il restitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, se rapprocha de la Frégate Portugaise ; & les Matelots Anglois montant à bord, briserent les armoires, forcerent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugerent à propos. Dounton fort irrité de ce brigandage, pressa Pemberton, Capitaine du Darling, d'en informer promptement l'Amiral. DOUNTON. 1614.

Il paroissoit assez difficile d'arrêter un penchant si général au pillage. Cependant l'Amiral, sans perdre un moment, envoya des ordres séveres à tous les Anglois de rentrer chacun sur son bord. Ensuite s'étant mis dans sa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la visite de tous les Vaisseaux de sa Flotte avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette satisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leurs yeux dans sa Frégate tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit transporter avec eux sur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin pour se rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, se nommoit le *Saint Nicolas*. Sa cargaison consistoit principalement en noix séches de

Le desordre augmente, & l'Amiral y remédie.

DOUNTON. 1614.

cocos, noix de Racka, sucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, sacs d'alun, & divers cordages. En vain les Anglois presserent le Capitaine de leur communiquer le memoire de toutes ses marchandises. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait restituer ce qui lui avoit été pris sans ordre, l'Amiral se crut en droit de prendre lui-même dequoi se dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient causées à Surate. Il fit transporter du Saint Nicolas sur l'Incréase quelques balles de soie crue de la Chine, plusieurs caisses de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages & les torts que la Flotte Angloise avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandises Portugaises.

La Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faisoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ses marchandises consistoient en riz & en tamarins. L'Amiral prit quelques sacs de riz pour sa provision. Il consentit à laisser passer sur les deux bords Portugais les Deserteurs de cette Nation qu'il avoit reçus

çus à Surate, & qui lui demanderent volontairement cette faveur. Ensuite ayant fait quelques présens aux deux Capitaines, il leur accorda la permission de continuer leur course. DOUNTON. 1614.

Cet incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilath, qui avoit passé le 6 de Février aux environs de Surate, pour se rendre à Cambaye, devoit repasser le lendemain ou la nuit suivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral assembla son Conseil pour délibérer sur plusieurs partis qu'il avoit à choisir. Il proposa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais, dans le dessein de se faire un droit de leur refus pour exercer des représailles sur tous les Vaisseaux de cette Nation, qui tomberoient entre ses mains. Cette proposition parut fort raisonnable à l'Assemblée; mais comme c'étoit s'exposer à des délais & à des subterfuges, en un mot à quantité de nouveaux artifices, dont le seul effet certain seroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il va-

Délibération des Anglois.

DOUNTON. 1614.

loit mieux retourner vers la Mer Rouge, non seulement pour tenter de se remettre en possession de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raisons, dont la plus foible n'étoit pas sans force : 1°. Pour se dédommager sur les sujets du Grand-Mogol des pertes qu'on avoit essuyées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahison des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou sauver du péril le Vaisseau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Masulipatan par la Lettre du Capitaine Floris. Malgré les excuses & les déguisemens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entreprise des Anglois un autre nom que celui de piraterie : c'est une remarque que j'ai faite à l'occasion du même voyage dans la Relation précédente.

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

Le 5 Février à six heures du matin, la Flotte mit à la voile en suivant la Côte au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques mesures avec les Portugais, étoit bien-aise de voir le Vaisseau de Cochin en sûreté, & de lui servir comme d'escorte jusqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Por-

tugaise. Il mouilla l'ancre le soir à une lieue de la terre, à six de Dabul, & neuf de Chaul. DOUNTON. 1614.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit poussée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre, suivant la direction de sa course, sur-tout après avoir passé l'embouchure du Golphe Persique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux courans, quoiqu'ils ne soient pas toujours sensibles. Le 24 de Mars, étant à la vûe de l'Isle de Sokotra, l'Amiral envoya devant lui Pemberton dans le Darling, pour s'informer si le Vaisseau Anglois qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déja paru sur cette Côte. Pour lui, continuant sa course, il se trouva le 25 au matin devant la pointe de Delischa; & le jour suivant un calme, dont il fut tout d'un coup surpris, le força de mouiller l'ancre sur vingt brasses de fond à un mille du roc de Saboyna, pour se garantir du courant qui l'auroit poussé au Nord sur ce roc. L'abondance de poissons, dont la Flotte se vit environnée, servit à l'amusement des Anglois. Le 27, ils passerent les rocs qui sont à trois mil-

L'Amiral envoie le Darling à Sokotra.

DOUNTON. 1614.

les au Nord d'Abba Kuria, &, suivant le calcul de Dounton, à vingt lieues Oueſt par Sud de la pointe Occidentale de Sokotra. Le matin du 28, ils se trouverent à sept lieues du Cap de Guardafu, & à neuf du mont Félix. Vers trois heures après midi, le vent qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jetter l'ancre sur un fond de sept brasses, mais fort rude, à un mille & demi du mont Felix. L'Amiral reconnut toute cette Côte avec sa Frégate. Trois Habitans, qui ne se firent pas presser pour venir à bord, se chargerent d'une Lettre pour le Darling, s'il s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant son arrivée, ils avoient vû passer quatre Vaisseaux Indiens vers la Mer Rouge.

Il relâche sur la Côte de l'Arabie heureuse.

L'espérance de voir paroître le Darling, retint l'Amiral à l'ancre jusqu'au 29; & ce délai lui procura des rafraîchissemens qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même à juste prix de l'ollibanum & diverses sortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahométan, & lui répeterent plusieurs fois qu'ils ne l'auroient pas si bien traité, s'ils l'avoient cru *Franghis*; c'est

le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie heureuse, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit jusqu'au 2 d'Avril, que se trouvant à dix-huit lieues d'Aden, on tint conseil sur la séparation de la Flotte. Il fut résolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiser devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral seroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Increase*, sa Frégate & les Pinaces.

DOUNTON. 1614.

Le jour suivant, à huit heures du matin, lorsqu'ils étoient prêts de se séparer, ils trouverent le Darling à l'ancre, au-dessus d'Aden, à la distance d'environ sept lieues. Leur retardement sur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotra une lettre que le Capitaine Saris avoit laissée au Prince en passant dans son Isle avec trois Vaisseaux, le *Clove*, *l'Hector*, & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Rélation des disgraces

Le Darling apporte des informations à l'Amiral.

DOUNTON. 1614.

que ses Compatriotes avoient essuyées dans la Mer Rouge, il s'étoit obstiné à suivre la même route avec ses trois Bâtimens, par la seule raison qu'étant muni d'un Passeport du Grand-Seigneur, il se flatoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le Trade-Incréase, le Darling & la Frégate, laissant Dounton à l'ancre pour exécuter ses ordres.

Dounton demeure seul à croiser près d'Aden.

Le 3 au matin, Dounton mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ses observations. Il découvrit bientôt trois Navires; mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé vers le soir, il lui fut impossible de jetter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha jusqu'à trois milles d'Aden; & trouvant un fond commode, il y mouilla sur douze brasses. Huit jours qu'il passa dans cette situation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorsque le 12 au matin il apperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter sa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le passage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'eussent pris le parti de lui lâcher quel-

ques boulets, qui lui firent baiſſer auſſi-tôt ſes voiles. Il envoya ſa Chaloupe avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut ; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient paſſé à Sokotra, & s'étant enſuite arrêtés ſur la Côte du mont Felix, ils avoient vû la Lettre que l'Amiral y avoit laiſſée pour le Darling. Leur Capitaine, ou leur Nackada, ſe nommoit *Ibrahim Abba Sinda.* Leur cargaiſon qui étoit de deux cens tonneaux, conſiſtoit, ſuivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quintaux de riz, quarante bahars de Jagazza ou de ſucre brun, ſept bahars de Cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre ſec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une balles de cotton. L'Equipage étoit composé de ſoixante-treize perſonnes pour les uſages ſuivans : vingt pour le ſervice des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mâts, & vingt pour les alimens & la cuiſine. Le reſte étoit des Paſſagers, Pélerins ou Marchands.

DOUNTON.

1614.

Il arrête un Vaiſſeau de Calecut.

DOUNTON. 1614.

Sa conduite à l'égard de ce Bâtiment.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais causé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ses demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accorderent volontiers. Cependant, sur la défense qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent si mécontens, que pour se faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur laisser que leur Chaloupe pour sauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajouta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il seroit forcé de les abîmer, pour empêcher leurs correspondances avec les Turcs ses ennemis. Ils se déterminerent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de sorte que les Anglois prirent la résolution de les suivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitassent des ténebres pour se glisser dans le Port. Dounton fait observer qu'à chaque Vaisseau qui paroissoit à la vûe d'Aden, les Turcs se hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe sur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même service au Navire de Calecut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils

Dounton. 1614.

avoient envoyés dans une Barque, tomberent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur ſurpriſe, lorſque paroiſſant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaiſe foi & de barbarie. Ils ſe ſeroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, ſur-tout lorſque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injuſtice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de ſi juſtes ſujets de reſſentiment, il vouloit leur faire connoître que ſa Nation étoit plus capable d'humanité que les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville ſans leur nuire. Ils partirent fort ſatisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchiſſemens. En effet, ils envoyerent une Barque chargée de poiſſon, qui devoit être ſuivie le lendemain de beaucoup d'autres proviſions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la ſuite du Bâtiment de Calecut, ils n'oſerent ſe hazarder ſi loin pour le joindre.

Traitement qu'il fait à quelques Turcs.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaiſſeau de la même

Divers Bâtimens arrêtés par les Anglois.

Dounton.
1614.

grandeur, qui s'avançoit aussi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faisoit faire la visite de leurs marchandises. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts Nagone, & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloise. Le Capitaine étoit Bannian. Dounton, sans prendre la peine d'examiner plus long-tems leur Commission, fit enlever quelques balles de cotton & de calicos qui faisoient la plus précieuse partie de leur cargaison, & leur accorda la liberté de porter le reste aux Turcs. Cette violence n'empêcha point que le même jour Maharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un présent d'œufs de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laissé pendant quelques momens les Messagers sans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le ressentiment des outrages que sa Nation avoit reçus des Turcs, qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occasion de leur causer: qu'étant si éloigné de vouloir mé-

Fierté de Dounton à l'égard des Turcs.

riter leurs faveurs, il méprisoit aussi leurs artificieuses politesses : enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorsqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection lorsqu'ils venoient avec le dessein de se vanger. A l'égard du présent, il consentit que ses gens le prissent pour leur usage, mais en payant la valeur ; afin qu'ils ne s'engageassent à rien par une autre acceptation. Il en usa de même pour des rafraîchissemens de poisson qui lui furent envoyés ; c'est-à-dire, que faisant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ses gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

DOUNTON. 1614.

Le 26, il apperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faisoit voile vers l'Est. La Pinace qu'il envoya aussi-tôt à sa poursuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, chargée de grains, d'opium & d'autres commodités. Il en tira ce qui convenoit à ses besoins ; & s'il le paya, comme il affecte de le répéter, il y a peu d'apparence que le payement répondît à la valeur des marchandises. Le 29, il vit tomber entre

DOUNTON. 1614.

ses mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyssins nommée *Bandar Zeada*. Leur cargaison en marchandises n'étoit composée que de nattes ; mais elles portoient aussi soixante-huit moutons à grosse queue, qu'il acheta, sans consulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne Aden pour se rendre aux Détroits.

Il ne paroît pas que dans ces petites expéditions le Pepper-Corn eût répondu fort avantageusement aux espérances de l'Amiral. Mais le vent devint si favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant résister à l'occasion, tourna ses voiles vers Bab-al-mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyssinie, qui se présente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Isle, il porta au Nord-Ouest vers les Détroits, dont il se jugea éloigné d'environ dix lieues; & vers quatre heures après midi, il commença distinctement à les appercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y passer la nuit, il vit arriver le jour suivant un petit Vaisseau dont sa Pinace se saisit sans résistance. Le Nackada qui lui fut amené, se déclara Sujet du Grand-Mogol, & partit d'une Ville nommée *Larri* ou *Lourri*, à l'em-

Diverses prises qu'il y ait.

Dounton. 1614.

bouchure de la riviere de Sinde. Il en tira plusieurs balles d'étoffes précieuses, de l'huile & du beurre pour l'usage de son propre Vaisseau, après quoi il lui laissa la liberté de continuer sa course vers Mocka. Mais à peine avoit-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître à l'Est du Détroit un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante-trois (*a*) *verges* de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier qui avoit pour lui le vent & la marée, passa si légerement, que Dounton n'ayant pû le couper, fut réduit à lui donner la chasse par-derriere. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'espérance d'en faire sa proie. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à

Il manque un grand Vaisseau.

(*a*) Mesure Angloise qui revient à l'aune de France.

DOUNTON. 1614.

Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir exercer sur lui quelque autorité. Mais le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci qui avoit vû les Anglois attachés à la poursuite du premier, jetta l'ancre aussi-tôt avec l'espérance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténebres. La nuit n'étoit pas éloignée; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proie qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kutsnagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le tems de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage; & le conduisant sur la Côte d'Arabie dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne

Il en prend un beaucoup plus grand.

laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira, furent la plus grande partie des étoffes avec quelques provisions d'huile & de beurre. Cependant comme il étoit naturel qu'il rendît en échange quelques marchandises Angloises, ne fût-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déja saisi, il fut surpris de voir rejetter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infideles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation. Il leur rendit quelques balles avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pélerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ, les Anglois apperçurent une Jelbe qui venoit vers eux de Bal-al-mandel, & que leur seule Chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Ban-

DOUNTON. 1614.

Scrupule de Dounton.

DOUNTON. 1614.

dar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demi-journée à l'Ouest de Bandar Kassum : qu'il alloit à Mocka avec des nattes : que rangeant la Côte au passage du Détroit, il avoit appris d'un homme du Canton, que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Assab avec huit ou neuf Vaisseaux Indiens, & lui avoit laissé une Lettre pour le Capitaine Dounton ; mais qu'il ne vouloit la remettre à personne, parce qu'espérant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompense. Sur cet avis le Capitaine mit à la voile le même jour ; mais le vent qui changea tout d'un coup, l'obligea de remettre à l'ancre. Comme il se disposoit à partir le jour suivant, il vit arriver dans une Pinace Gilles Thornton, Lieutenant de l'Increase, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral sur son heureuse arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Assab avec celle de Saris & quantité de Vaisseaux Indiens dont les deux Flottes Angloises s'étoient saisis. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux ; le *Hassani*, de six cens ; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante ; le *Sallamita*,

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un Député, & le rejoint à Assab.

de quatre cens cinquante ; le *Kadri*, de deux cens ; l'*Azum Khani*, de deux cens ; tous Bâtimens de Diu, outre trois Vaiſſeaux Malabares, de deux à trois cens ; le *Kadri* de Dabul, de quatre cens, & le grand Navir de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre auſſi-tôt, Thornton ajouta qu'il lui ſeroit difficile de gagner aſſez promptement la Baye d'Aſſab, pour aſſiſter à la reception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec ſa Nobleſſe & ſes Gardes, & que les deux Généraux Anglois ſe propoſoient de traiter magnifiquement. En effet, le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Généraux qui revenoient ſouper enſemble ſur l'Increaſe. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Aſſab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandiſes Angloiſes contre les richeſſes Indiennes dont ils s'étoient ſaiſis, ou, ſi l'on veut des termes plus clairs, pour y faire enſemble le partage de leur proie.

Propoſitions du Gouverneur de Mocka.

Pendant que toutes les forces des Anglois étoient raſſemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ſes principaux Officiers, & quelques autres Turcs,

DOUNTON. 1614.

pour capituler avec l'Amiral ; c'eſt-à-dire, pour lui demander à quoi ſe borneroient enfin les ſatisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri inſiſtant ſur cent mille pieces de huit, les Députés le prierent de leur accorder du tems, pour faire connoître ſes prétentions au Bacha de Zenan. Lorſqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détacherent chacun un Vaiſſeau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Scha Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Le 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner ſur l'Increaſe, où ils s'étoient aſſemblés pour le Conſeil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conférer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ſes prétentions, ils lui demanderent la liberté d'entretenir particulierement les Capitaines des Vaiſſeaux Indiens. L'Amiral pénétra leur deſſein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le payement d'une partie de la ſomme ; &

Adreſſe des Turcs pour ſe diſpenſer du payement.

loin de nuire à leurs vûes, il fit dreſſer ſur le rivage une Tente pour leur conférence. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à f[illegible] contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur ſort pût empirer entre les mains des Anglois, fermerent l'oreille à toutes ſortes d'inſtances & de propoſitions. Il fut impoſſible aux Députés de déguiſer leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire ſçavoir la réponſe du Bacha, auſſi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occuperent, juſqu'au neuf de Juin, à choiſir entre les richeſſes Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les emballer, en faiſant tranſporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandiſes qu'ils donnoient en échange.

DOUNTON. 1614.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Increaſe, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quitterent la Baye d'Aſſab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menerent comme en triomphe tous les Vaiſſeaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn reſta ſeul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges

Les Anglois rentrent dans la Rade de Mocka.

DOUNTON.

1614.

n'étoient point encore achevées. Après cette opération, il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponse des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit passé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait espérer, & qu'abusant de la patience des Anglois, ils ne paroissoient occupés qu'à décharger un Vaisseau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la résolution de troubler du moins leur travail jusqu'à l'arrivée de la réponse du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Dounton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de son artillerie, qui les forcerent bientôt de se retirer.

Déclaration de l'Amiral Anglois aux Capitaines Indiens.

Après avoir encore attendu jusqu'au 26, les deux Généraux Anglois ne pouvant plus résister à leur indignation, se rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent assembler tous les Nakadas des autres Vaisseaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répeté les justes sujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout satisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point aux Indiens de commercer dans

la Mer Rouge avant qu'il eût reçu la satisfaction qu'il exigeoit du Bacha; & que sa résolution étoit, par conséquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaisseaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet il ne lui restoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas disposés à retourner chez eux avec leurs marchandises, sans avoir tiré aucun fruit de cette Mousson. Ils proposerent à l'Amiral une autre sorte de composition, qui seroit de payer une somme pour chaque Vaisseau, & d'acheter ainsi la liberté du Commerce. Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette résolution. Il se fit presser néanmoins pour y consentir; mais dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la somme de quinze mille pieces de huit. Tous les autres Vaisseaux consentirent à ce Traité. Une partie de la somme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towrson, son Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le suivre que jusqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnerent aussi la Rade de Mocka, trois jours après, &

Accommodement entre les Anglois & les Indiens.

DOUNTON. 1614. Les deux Flottes Angloises sortent de la Mer Rouge.

repasserent les Détroits dès le lendemain.

Ils n'arriverent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu. Ensuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, il se trouverent le premier de Septembre à 13 degrés 35 minutes de latitude, trompés souvent dans leur course par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours suivans. Le 12, ils apperçurent plusieurs serpens, qui nageoient sur la surface de l'eau ; ce qui n'arrive gueres dans les tems orageux, & qui marque toujours dans ces mers qu'on n'est pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond se trouva de cinquante-cinq à quarante brasses. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la distance d'environ seize lieues. Ils porterent Est par Sud jusqu'à quatre heures après midi qu'ils découvrirent plus distinctement la Côte à huit lieues. Ayant pris le parti de la suivre, ils trouverent assez longtems l'eau épaisse & bourbeuse, avec quelques taches claires par intervalles. La profondeur en portant Est par Sud étoit de vingt à trente brasses ;

mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de seize à vingt-trois. DOUNTON.

1614.

Le 15, ils cesserent d'appercevoir des serpens. Le 16, en continuant de suivre la Côte de Malabare, sur vingt & seize brasses de fond, ils se trouverent au milieu du jour à l'Ouest d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui est entourée de terres basses. Au côté du Sud on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne est à 12 degrés 10 minutes de latitude; & cette position fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magisilan. Le lendemain ils eurent le vent si contraire avec un tems si sombre & si pluvieux, qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant midi, ils porterent directement au Sud. Le 18, la terre se couvrit d'un brouillard si épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toujours entre vingt-cinq & vingt-neuf brasses. Le 19, ils furent poussés par un vent Sud-Ouest à quatorze lieues de la terre, où ils ne trouverent pas de fond à moins de quarante brasses. Enfin s'étant avancés jusqu'au 22 avec des vents fort variables, ils découvrirent

Elles prennent leur course vers l'Inde.

DOUNTON.

1614.

Cap de Comorin.

avant midi le Cap de Comorin. Le jour suivant ils apperçurent la terre haute qui est à l'Est de ce Cap. Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan ; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude est de 5 degrés 40 minutes. Ils continuerent leur course Est-Sud-Est, avec un vent qui ne cessa point de se soutenir entre Sud-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. La pluie les abandonna si peu, qu'une partie de leurs grains se trouva corrompue par l'humidité.

Les Anglois arrivent à Tekou ; ils y retrouvent le Darling.

Enfin le 19, à trois heures après midi, ils jetterent l'ancre dans la Rade de Tekou, où ils trouverent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet. Pemberton, qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ses Marchands & trois Matelots. Le reste de son Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Isle, avec peu d'espérance d'en recueillir davantage jusqu'à la saison suivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obstacle au Commerce. Le *Thomas*, Vaisseau de Saris, étoit aussi dans le même Port : il étoit

revenu

revenu depuis peu de Priaman, où il n'avoit pas mieux réussi que le Darling à Tekou. DOUNTON. 1614.

Le 22, Sir Henri peu satisfait des espérances qu'on lui faisoit concevoir, mit à la voile sur le Pepper-Corn, pour se rendre à Bantam, & laissa l'Increase à Tekou sous le commandement de Dounton, pour y demeurer jusqu'au 16 du mois suivant. Cette Ville devint fort deserte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent de se rendre à l'Armée. Raja Buncha (c'étoit le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voisin, dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, sans nous apprendre quelle étoit la cause de leur division. Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaise foi dans les Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, Dounton sortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Est. Il eut besoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui sont à trois lieues de l'Isle; l'un Sud par Ouest, l'autre Sud par Est; & qui ne sont jamais sans danger, quoique dans l'espace qui les sépare le fond soit partout de vingt-six brasses. Les mêmes

L'Amiral part pour Bantam sur le Pepper-Corn.

DOUNTON. 1614.

Dounton part après lui ; dangers qu'il essuie.

vents qui sont favorables pour sortir du Port, & les Courans, dont la violence est presque toujours égale, exposent les Vaisseaux à se briser contre l'un ou l'autre de ces deux écueils. Heureusement pour Dounton, le tems devint si calme & la mer si tranquille, que la seule action du Courant le mit bientôt en sûreté; &, pour comble de bonheur, un vent frais d'Ouest, qui se leva aussi-tôt, l'éloigna tout d'un coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre sa Chaloupe, qui apportoit quelque reste de marchandise après lui; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorsque profitant de cet intervalle pour visiter son Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord assez léger, augmenta tout d'un coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut assemblé pour délibérer sur une situation si pressante. On considéra le danger sous plusieurs faces. Premierement, l'ouverture étoit déja si grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de personnes, dont le travail n'empêchoit

pas l'eau de gagner avec beaucoup de vîteſſe. 2°. Le Vaiſſeau étant ſans fer, on ne trouvoit rien qui pût ſuppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déja briſée pluſieurs fois ; & l'eau d'ailleurs commençoit à s'élever avec tant de force, qu'il paroiſſoit impoſſible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foibleſſe & de langueur, cauſée par la mauvaiſe qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en eſpérer beaucoup de ſecours. 4°. La bonté du Vaiſſeau & la richeſſe de ſa cargaiſon méritoient toutes ſortes de ſoins pour le conſerver. Enfin le naufrage de l'Aſcenſion, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de ſon Equipage, étoient des exemples capables d'allarmer.

DOUNTON. 1614.

Dounton eſt forcé de retourner à Tekou.

Après avoir peſé des raiſons ſi fortes, Dounton jugea que le ſeul parti qu'il eût à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des ſecours qu'il ne pouvoit eſpérer au milieu des flots. Le vent ſeconda ſes intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouer continuellement les deux pompes, il n'eut rien de ſi preſſant que de ſoulager le Vaiſſeau en déchargeant

DOUNTON. 1614.

une partie de sa cargaison. La réparation des voies d'eau dura jusqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Increase remit à la voile, avec la précaution de se faire précéder par sa Chaloupe pour sortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureusement, que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les appercevoir. On porta ensuite, pendant toute la nuit, au Sud & au Sud par Ouest, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légere. Le lendemain au lever du Soleil, on suivit directement le Sud-Ouest, l'espace d'environ dix lieues, après lesquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Isle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit suivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieues avant le jour; & la clarté du Soleil naissant fit découvrir la haute terre de Sumatra, à vingt lieues de distance. La latitude, à midi, étoit de 2 degrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo Panian.

Il se remet en mer.

Pulo Panian.

Sir Henri Middleton, que la nécessité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Isle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur

DOUNTON. 1614.

qui étoit arrivé à l'Incréase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assembla aussi-tôt le Conseil pour délibérer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & carené avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henri qui mourut le 24 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vû échouer le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On lira cette triste avanture dans les Relations de Floris & de Saris.

Dounton rejoint l'Amiral dans cette Isle.

1615.

Le Pepper-Corn est renvoyé en Angleterre.

Ainsi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanne, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Saris, & l'*Expédition*, commandé

Vaisseaux qu'il trouve dans la Baye de Saldanna.

DOUNTON. 1615.

par le Capitoine Newport, qui étoit parti de Londres depuis six semaines, pour le douziéme voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux se priver des rafraîchissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. Ils leverent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Espérance, pour relâcher dans sa course au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes.

Les vents contraires retarderent long-tems cette nouvelle Escadre, & la pousserent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derriere lui, il les perdit enfin de vûe. Le 6 de Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye, dans le dessein d'y jetter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Caraques Portugaises, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui

Il rencontre deux Caraques Portugaises.

permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre remede que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraîchir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & le 16, il essuya des pluies d'une grosseur surprenante. Le 18, il passa la Ligne.

Le reste de sa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la flateuse idée d'une riche cargaison, si le scorbut & d'autres maladies n'eussent continué de troubler l'Equipage. Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Espagne, le vent devint si difficile à gouverner, que Dounton n'espérant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea sa course au Nord-Est, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galles, d'où il se promettoit plus de facilité à donner de ses nouvelles à la

DOUNTON. 1615.

Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celle d'Irlande, qui se présente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On passa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour suivant, avec tant de furie, que perdant toute espérance de pouvoir s'approcher de Milford-Haven, Dounton se détermina tout d'un coup à se réfugier dans la Riviere de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, seule marque à laquelle on distingue cette Riviere, qui n'en est qu'à trois lieues. A huit heures, on apperçut une petite Barque, qui sortoit de la Riviere, à qui l'on fit signe de venir à bord. C'étoit une Barque Françoise, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine loua pour aller porter la nouvelle de son arrivée au Commandant du Fort de Dungannon; parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que son Vaisseau ne souffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jetter l'Ancre. A midi, il remonta la Riviere jusqu'au lieu qui se nomme *Passage*, où il trouva un

Il arrive à Waterford en Irlande.

DOUNTON. 1615.

Pêcheur de Lime, nommé Stephen *Bonner*, qui vint au-devant de lui dans sa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zele de rendre toutes sortes de services aux malades du Vaisseau.

Le 18, Dounton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compagnie, par laquelle il lui rendoit compte de son arrivée & de ses besoins. Il reçut, le même jour, la visite du Docteur Lancaster, Evêque de Waterford, qui signala sa politesse par un grand festin qu'il fit préparer à bord, & son zele par un sermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

Dounton est arrêté en qualité de pirate.

Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une disgrace qui non seulement lui rappella les trahisons & la barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter si c'est avec raison que ses Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infideles. Il avoit congédié un de ses Matelots pour quelques crimes notoires. Ce misérable, qui devoit se croire heureux d'avoir évité le dernier supplice, s'engagea au service de Stratford, Commandant du Fort de Dungannon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de son

DOUNTON. 1615.

Vaiſſeau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point aſſez riche pour vivre content de ſa fortune, ni aſſez honnête homme pour rejetter l'occaſion de s'enrichir par une injuſtice. Il crut pouvoir abuſer du Statut contre la piraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & ſe ſaiſir de toutes les marchandiſes au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adreſſe d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à paſſage avec cette autorité; & faiſant dire à Dounton qu'il avoit deſſein de le viſiter ſur ſon bord, il le pria de lui envoyer ſa Chaloupe. Elle lui fut envoyée ſur le champ; mais il fit arrêter ceux qui la conduiſoient; & prenant ſes propres Matelots avec quelques gens armés pour ſe rendre ſur le Vaiſſeau, il arrêta auſſi le Capitaine & ſon Bâtiment à titre de piraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes ſortes de communication; ou ſi quelqu'un obtint la liberté de le viſiter, ce ne fut que pour ſe voir forcé en le quittant de répeter ſous la foi du ferment tous les entretiens qu'il avoit eus avec le priſonnier. Ses gens furent examinés avec la même rigueur; & l'on employa les détours

Il eſt renfermé dans le Fort de Dunganon.

les plus captieux pour rendre leurs dépositions nuisibles au Capitaine. Sa prison dura près d'un mois sans qu'il eût la liberté de se défendre ni de se plaindre. Cependant le cri public s'étoit fait entendre en sa faveur; & le Comte d'Ormond mieux instruit par les informations de quantité d'honnêtes gens, envoya à Passage Sir Lawrence Esmond, pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Passage, où dans la présence de l'Evêque de Waterford & d'Esmond, il prouva aisément la vérité de sa Commission & la justice de sa conduite Ayant été remis en possession de son Vaisseau, il vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit Bâtiment de Bristol, un Député de la Compagnie des Indes Orientales, qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des provisions pour achever son voyage.

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

Il sortit le 6 d'Octobre de la riviere de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy; & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en partit le 13 pour aller jetter l'ancre aux Dunes, où se trouvant près d'un Vaisseau de guerre nommé *l'Assurance*, il eut encore le

DOUNTON. 1615.

chagrin, fur diverfes indifcrétions de fes gens, de fe voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment jufqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître qu'il dépêcha auffitôt à la Compagnie des Indes, apporta immédiatement l'ordre de le relâcher; mais l'opinion même qu'on fembloit avoir prife en Angleterre de fon voyage & de la nature de fon Commerce, juftifie quelques réflexions qui me font échappées fur fon propre récit. Ajoutons qu'en reconnoiffant dans fa Relation qu'il fut accufé de piraterie, il rapporte bien qu'il fe mit à couvert de cette imputation; mais il ne prétend nulle part qu'elle fût fans fondement.

Remarque fur fon voyage.

LATITUDES.

Aden en Arabie.	12	35
Variation Oueft.	12	40
Ifle de Cameran.	15	00
Baye de Soually.	20	55
Variation Oueft. . . .	16	40
Dabul (entrée de la Rade)	17	34
Variation.	15	34
Mafigilan.	12	10
Cap de Galle dans l'Isle de Ceylan.	5	40





CHAPITRE II.

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.

HIPPON. 1611.

Remarques préliminaires sur cette Relation.

ON trouve dans Purchass deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel *Marten*, Contre-maître du Vaisseau nommé *le Globe*, qui fut envoyé seul dans l'Inde en 1611, sous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci qui est de Marten, ne contient guéres que des remarques nautiques & des observations de latitude; lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici presqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Aussi Purchass même a-t-il supprimé une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t-il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la sécheresse du premier. Cependant, comme le dessein de ce Recueil est de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le composer, ne doivent pas craindre qu'on leur fasse un reproche d'avoir apporté trop de soins à le rendre complet, sur-tout lorsqu'-

HIPPON.

1611.

Réflexion sur les premiers Navigateurs Anglois.

avec une fidélité constante pour leur plan ils n'y admettent rien qui ne porte le caractere de la vérité. Qu'on y fasse réflexion : ce ne sont pas les voyages les plus estimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation se sont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guéres écrit que pour l'instruction de ceux qui visiteroient les mêmes lieux dans la vûe d'y faire d'autres sortes de découvertes. C'est ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à mesure que les années vont augmenter. D'ailleurs il faut se rappeller ce qu'on a pris soin de répeter ici plusieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même : que les Marchands Anglois dans l'origine de leur commerce étoient conduits par l'unique espoir du gain, sans aucune vûe de curiosité ou de plaisir, & j'ose dire, avec aussi peu de lumieres que de goût. L'avidité des richesses a fait entreprendre aux Anglois les voyages de commerce ; & le succès du commerce, qui a produit avec les richesses le goût des sciences & du plaisir, les a fait penser ensuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

Hippon.

1611.

On ne se plaindra point de trouver dans la Relation de Marten une ennuyeuse répétition de la route d'Afrique. Etant parti de Blackwall le 3 de Janvier 1611, il se transporta tout d'un coup à la hauteur du Cap de Galle dans l'Isle de Ceylan, où il se trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août au matin, l'Auteur observe que la variation étoit de 13 degrés 7 minutes. A midi, le Vaisseau étant à six lieues de la terre qu'on appercevoit distinctement du tillac, on eut pour latitude 9 degrés 15 minutes. A trois lieues du rivage on trouva neuf brasses de fond, & l'on jugea que la Côte se présente Nord-Ouest & Nord-Ouest par Nord.

Départ & route d'Hippon.

Le 6 au matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit engagé dans un grand courant, dont la direction étoit Nord par Ouest. Cependant la vûe de plusieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mâts, fit juger aussi qu'il y avoit peu de risque à les suivre ; & la terre qui se fit voir presqu'aussi-tôt à sept ou huit lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest, acheva de rassurer les Matelots. On y tourna la proue sur vingt brasses de fond. A mesure qu'on avança, l'eau se remplissoit de rocs & de

HIPPON.

1611.

Tour de Négapatan.

basses. Vers trois heures après midi, on apperçut la Tour de Negapatan & un Vaisseau qui étoit à l'ancre au Nord-Ouest. On mouilla sur huit brasses à trois lieues du rivage.

Hippon, qui n'explique point ses projets, remit à la voile le soir, & fit seize lieues jusqu'au lendemain à midi, portant Nord par Est sur un fond qui se soutint sans cesse entre douze & quatorze brasses. La latitude de 11 degrés 57 minutes. Depuis le 7 jusqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord par Est, & l'on fit environ 20 lieues à la vûe de la haute terre qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint Thomé. Le 9 à midi, on découvrit la Ville de Meliapor à deux lieues. La marque pour la reconnoître, est une montagne fort haute qui est dans les terres. A deux lieues au Sud de Paleakate, on trouve un banc qui n'est gueres à plus d'un mille du rivage, mais dont la pointe Nord-Est s'en écarte de plus d'une lieue. On s'en approcha imprudemment jusqu'à ne trouver que trois brasses de fond ; ce qu'on peut éviter sans peine en se tenant toujours sur dix ou douze brasses. Le 9 à quatre heures après midi, on mouilla vis-à-

Meliapor.

vis la Ville. Elle a au Nord une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du rivage ; mais de ce lieu on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette Rade commode, s'avança plus au Nord & jetta l'ancre fur huit braffes. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de defcendre au rivage, mais dans la Chaloupe du Vaiffeau qui fut malheureufement renverfée par une vague en paffant la barre, fans qu'il y eût néanmoins perfonne de noyé. Paleakate eft fituée au 13e degré 13 minutes de latitude. L'Auteur trouva la variation d'un degré 15 minutes par le demi-cercle.

HIPPON. 1611.

On arrive à Paliakate, qu'on quitte auffi-tôt.

Le 15, Hippon defcendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante ; mais il revint à bord le jour fuivant, fans avoir pu s'accorder fur les articles du Commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'efpace de trente lieues jufqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 degrés 15 minutes, en portant fans ceffe Nord par Eft. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieues, vers le Nord, mais d'un fi mauvais

HIPPON.

1611.

tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, il changea sa course du Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est & à l'Est par Nord; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieues, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Est par Est, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Est. A cinq heures, on apperçut, à la distance d'environ six lieues, une touffe d'arbres, qui est proche de Petapoli; la terre est fort haute au Nord-Ouest de cette Ville. A sept heures on mouilla sur neuf brasses. Le lendemain au matin, on s'avança vers les arbres; &, vers neuf heures, on jetta l'ancre sur cinq brasses, à deux milles du Rivage.

Hippon entre dans la Rade de Petapoli.

Deux Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apporterent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent suivies presqu'aussi-tôt d'une autre Barque & d'un Messager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à descendre pour le Commerce. On y répondit civilement; & le lendemain, Hippon reçut un présent du Scha-Bandar,

Il est invité au commerce.

avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaisseau qui voudroient descendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Essington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent si bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur satisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la Rade. La marque, pour passer la Barre sans danger, est un petit palmier sur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 degrés 27 minutes.

Il se rend à Masulipatan.

Le 28, Floris & Essington revinrent à bord; &, le soir, on partit pour Masulipatan, avec le vent au Sud-Est : on y arriva le 30. Je supprime les observations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents, qui ne sont pas toujours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq brasses dans ces deux jours de navigation; & la Rade de Masulipatan, où l'on jetta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois brasses & demie. Le 31, les Facteurs descendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq; Floris, Essington, Simon Evans,

HIPPON.

1612.

Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur observa le 28 de Décembre, que la variation étoit de 12 degrés 22 minutes.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Petapoli, où l'on arriva le même jour à 8 heures du soir, après être parti à 7 du matin. Marten observa le 4 de Janvier la latitude de cette Rade, qu'il trouva de 15 degrés 36 minutes. Le 25 & le 26 ayant renouvellé ses observations, il trouva 15 degrés 49 minutes.

Il revient à Petapoli, & part après son commerce.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandises qu'ils avoient achetées; &, le 11 à six heures du matin, on sortit de la Rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Ouest. On eut si peu de vent jusqu'au 14, que la crainte des courans, qui portoient au Nord-Est, fit demeurer à l'ancre à six lieues de la Rade. Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Est, & l'on porta avec assez de peine au Sud-Est & au Sud-Est par Sud. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon reprit vers Masulipatan, & qu'ayant passé quelques semaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laissés; car la

Hippon. 1612.

Relation nous transporte tout d'un coup au 20 de Mars, sans aucune trace de ce qui s'est passé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoissent plusieurs fois dans le voyage.

Le 20 de Mars, on fut surpris par le calme. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieues, on se trouva à 2 degrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le soir de 13 degrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 degrés 27 minutes, qui étant soustraits de 13 degrés 57 minutes, faisoient, pour la variation, 9 degrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, jusqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieues, & la latitude se trouva d'un degré 34 minutes. Au soir, la variation étoit de 10 degrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Ouest par un grand courant. Le lendemain à midi, après avoir fait sept lieues Sud par Est, on trouva la latitude de 57 minutes, & le soir, la variation de 10 degrés. L'Azimuth magnétique étoit de 15 degrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 degrés 13 minutes. Depuis le 23 jusqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieues Sud par Est, avec le vent entre Ouest & Sud-Ouest; après quoi, suivant les infor-

Continuation de la route & des observations.

HIPPON. 1612.

mations, on se trouva sous la Ligne.

Depuis le 24 jusqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Est, l'espace de vingt & une lieues, jusqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant observé la variation, trouva l'Azimuth magnétique de 17 degrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 degrés; ce qui donnoit pour la variation 9 degrés 40 minutes.

Depuis le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieues au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un degré 30 minutes. Au soir l'Azimuth magnétique portoit 15 degrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 degrés 21 minutes : par conséquent la variation 8 degrés 54 minutes.

Depuis le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent Sud-Sud est très-foible. On fit douze lieues en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 degrés une minute. Du premier au second 12 lieues & deux tiers Sud-Est par Est, & la latitude 4 degrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'accord avec ses observations, on avoit 12 lieues Est-Sud-Est, & deux lieues Sud & par

Eſt. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnétique portoit un degré 30 minutes, l'amplitude 8 degrés 47 minutes ; ce qui faiſoit pour la variation 7 degrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand nommé *Adam Douglas*. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieues, & l'on ſe trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Iſle d'Engam. Le 26 à quatre heures après midi, on jetta l'ancre dans la Rade de Bantam ſur quatre braſſes & demie de fond. Pulopanian porte Nord, Pulotando Nord-Oueſt par Nord, Puloduo Eſt-Sud-Eſt, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Oueſt par Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche preſque à la pointe Occidentale de Java. Auſſi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding, Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

HIPPON. 1612.

Iſles voiſines de Bantam.

Le 31 de Mai à quatre heures après midi, les Marchands qui étoient deſcendus à terre, rentrerent dans le Vaiſſeau ; & vers neuf heures on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Eſt avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un ſi mauvais

HIPPON. 1612.

tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Isle de Pulotando sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est; & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses qui diminuerent encore jusqu'à quatre. L'Isle est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ quatre milles. On apperçoit à peu de distance une chaîne de rocs & de sables. Depuis six heures au matin qu'on avoit mis à la voile, jusqu'à midi, on fit sept lieues Nord par Ouest. Vers huit heures on découvrit du haut des mâts Lukapara à huit ou neuf lieues de distance.

Lukapara.

Le 7, on fit encore sept lieues jusqu'à midi en portant au Nord-Ouest. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine au Nord-Est, à la distance au moins de huit lieues; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix brasses aux langues basses de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin on porta au Nord-Ouest par Nord, comme la Côte s'étend elle-même; mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieues de la pointe de Mompine, parce qu'il se présente une chaîne de rocs à deux lieues de la pointe Orientale de Sumatra, qui est la septiéme pointe des Détroits. La profondeur de l'eau

Montagne de Mompine.

l'eau augmenta de dix jusqu'à quatorze brasses. Quand on a Mompine au Sud-Est, on est délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d un degré 39 minutes.

Le dix, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieues au Nord-Nord-Ouest une Isle de petite étendue. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on fit six lieues au Nord ; & depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à midi, on fit 18 lieues en continuant la même course. On se trouva alors à un degré de latitude du Nord à la vûe de deux Isles : l'une éloignée de sept lieues au Sud-Ouest par Ouest ; l'autre de sept lieues aussi, mais à l'Ouest-Sud-Ouest. Le fond étoit de vingt-cinq brasses. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieues, qu'il prit pour la haute terre de Bantam. Depuis midi jusqu'à six heures, on fit sept lieues Ouest par Nord. Le fond se trouva de vingt-cinq brasses, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à six lieues. On apperçoit trois petites Isles à l'extrémité Sud-Est de cette Isle.

Isles diverses, fonds & latitudes.

Le 12, on fit cinq lieues Nord par Est. La latitude se trouva d'un degré 35 minutes, & le fond de vingt-cinq

HIPPON.

1612.

brasses. Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieues au Nord-Ouest une Isle assez haute. Le 13, depuis six heures du soir jusqu'au 14 à midi, on avança neuf lieues au Nord-Ouest par Nord à cause du courant. Les calmes qui étoient fréquens, servoient non-seulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des courans plus difficile à surmonter. On se crut pendant cette nuit dans un grand danger, lorsqu'ayant jetté la sonde, on ne trouva qu'une brasse de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on se trouva sur dix & onze brasses. Depuis six heures au matin du 15 jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Nord-Est. La latitude étoit de 4 degrés 48 minutes, & le fond de trente brasses. A huit heures on apperçut une Isle au Nord-Ouest à quatre milles. La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un courant qui alloit vers le Nord. Depuis midi jusqu'à six heures du soir, on porta au Nord-Nord-Ouest, & l'on fit huit lieues, après lesquelles on découvrit une autre Isle à l'Ouest par Nord. On n'étoit qu'à cinq ou six lieues du Continent dont cette Isle n'est éloignée que d'une lieue. Depuis le seize à midi jusqu'au

Danger du Vaisseau Anglois.

dix-ſept à la même heure, on fit douze lieues au Nord-Nord-Oueſt; mais on découvrit tout d'un coup devant le Vaiſſeau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne put ſe défendre, quoiqu'on eût encore onze braſſes d'eau à moins d'une lieue du rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Eſt, ſans compter qu'on voulut éviter deux petites Isles à l'Eſt qui ne paroiſſoient pas non plus ſans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes.

Depuis le 17 à midi juſqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieues Nord Oueſt; & le même nombre depuis le 18 juſqu'au 19, dans la même direction. Le matin à ſept heures, Marten apperçut un petit roc à trois lieues du Vaiſſeau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il deſcendit dans la Chaloupe pour s'aſſurer du fond, qu'il trouva de 12 braſſes à la portée d'un jet de pierre, & de 6 braſſes contre le roc. Cet écueil eſt entre la pointe Oueſt & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieues de la premiere, & à deux ou trois lieues de l'autre. Depuis le 20 juſqu'au 21 à midi on porta au Nord-Oueſt pendant ſix lieues. Le calme obligea de mouil-

Roc dangereux & ſa ſituation.

HIPPON. 1612.

ler deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 jusqu'au 22, on côtoya le rivage, avec le vent à l'Ouest; après quoi l'on apperçut la basse pointe de sable de la Rade de Patane, à deux lieues au Sud du Vaisseau.

On s'arrêta dans cette Rade jusqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Ouest; & l'on porta successivement au Nord-Ouest, au Nord-Ouest par Ouest, & au Nord-Ouest par Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures jusqu'à midi, on fit dix lieues Nord-Ouest. Depuis midi jusqu'à six heures, dix lieues; & huit lieues, Nord-Nord-Ouest, jusqu'à six heures du matin. Les vents furent variables dans cet espace. Le matin on découvrit la terre à dix lieues.

Suite d'observations nautiques.

Depuis le 6 au matin jusqu'à midi, on fit cinq lieues Nord-Nord-Ouest, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-sept brasses. Depuis midi jusqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Ouest avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de six lieues: cependant la latitude se trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point

de faire huit ou dix lieues Nord-Nord-Oueſt, ſur dix-huit & vingt braſſes de fond. Latitude, 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on apperçut deux Iſles. Depuis le 9 juſqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaiſſeau preſqu'immobile. On fit néanmoins deux lieues dans cet eſpace. Le vent recommença le jour ſuivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit juſqu'au 12 que huit lieues Nord par Oueſt, ſur vingt-cinq & vingt-ſix braſſes. Du 12 à midi juſqu'au 13, on fit Nord par Eſt vingt-quatre lieues, avec le vent au Sud-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt. On n'étoit qu'à ſept ou huit lieues du rivage.

Du 13 au 14, on fit ſeize lieues Nord par Oueſt, avec un vent Sud-Oueſt, & depuis vingt-deux juſqu'à vingt-cinq braſſes de fond, à cinq ou ſix lieues du rivage. Du 14 au 15, on fit ſeize lieues Nord par Oueſt avec le vent à l'Oueſt, & le même fond, à ſix lieues de la Côte. Du 15 au 16, dix lieues Nord par Oueſt; mais le fond diminua juſqu'à neuf & huit braſſes à quatre lieues du rivage. Enſuite on porta juſqu'à minuit à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à ce que la ſonde ne faiſant trouver que quatre braſſes, on ſe hâta de baiſſer les voiles; mais le

HIPPON.
1612.

fond diminuant encore jusqu'à trois brasses, on prit le parti de jetter l'ancre jusqu'au jour suivant. Le 18, on avança sur cinq brasses, ayant au Sud par Ouest la partie la plus Méridionale de l'Isle, & l'embouchure de la Riviere de Siam (*a*) au Nord.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Est pour se dégager de l'Isle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes, après avoir fait vingt-cinq lieues dans l'espace de vingt-trois heures. On porta ensuite au Sud par Ouest, & l'on arriva le 11 à Patane.

Conclusion & remarque de Purchass.

Purchass, se lassant ici de suivre l'Auteur dans ce détail, abrége tout d'un coup sa Relation. Il ajoute seulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laissé quelques-uns de ses gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un second voyage de Masulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre en 1615. La seule remarque qu'il ait conservée, & qui paroît assez importante, c'est

(*a*) Comme rien n'a dû paroître si informe que cette Relation de *Marten*, on ne doit pas être surpris qu'elle ne soit pas moins obscure pour le terme que pour le progrés du Voyage. Peut-être ce défaut vient-il de l'Abbréviateur à qui on le reproche dans plusieurs autres Journaux.

que l'Isle de Sainte Helene est cent lieues plus à l'Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes. Hippon. 1612.

LATITUDES.

Paleakate.	13	30
Masulipatan, Pointe du Sud.	15	30
Variation.	12	22
Petapoli.	15	49

CHAPITRE III.

Journal de Peter Williamson Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

Floris. 1611. Remarques sur ce Journal

SI la Relation de Marten est entierement nautique, celle de Floris se borne presqu'uniquement aux transactions, aux avantures, en un mot, aux faits historiques qu'il a pris soin de recueillir dans le cours du voyage. Purchass avoue néanmoins qu'il en a supprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conservé qu'un extrait, en nous apprenant que c'est la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point si cet Original étoit imprimé ou manuscrit, ni si c'est lui-même qui a

pris soin de le traduire. Pour la personne de Floris, il observe que c'étoit un Négociant Hollandois, qui suivit Hippon avec la qualité de premier Facteur; & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après son retour. Les Anglois estiment sa Relation, non-seulement parce qu'elle contient des particularités intéressantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris censure les Hollandois, ses compatriotes, est une preuve continuelle de sa bonne foi.

Départ du Globe.

Le Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1610, arriva le 21 de Mai dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaisseaux, deux desquels commandés par Isaac Lemaire, & par Henryke Brower, l'envoyerent saluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchissemens à se promettre dans cette saison, qui étoit l'Hyver du Pays, sur-tout après des pluies violentes, dont les traces paroissoient encore dans les campagnes, quoique les monts fussent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginseng, dont les deux Vaisseaux Hollandois avoient apporté la connoissance

dans ce Pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faisant alors que pousser sans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'eussent reçu des explications plus capables de les instruire. La véritable saison, pour recueillir le Ginseng, est le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'est le tems de sa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment *Karena*.

FLORIS. 1611.

Le Ginseng apporté à Saldanna par les Hollandois.

Après avoir pris sa provision d'eau, le Globe se remit en Mer, & continua sa navigation jusqu'au 10 de Juin, qu'une furieuse tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le submerger près de *Tierra de* Natal. Le premier d'Août, il se trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Isle de Ceylan. Il suivit la Côte jusqu'à Negapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les observations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieues sur la Carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même chose. On ne trouva pas non plus l'Isle de Ceylan aussi large que les

Erreur des cartes sur l'Isle de Ceylan.

Floris.

1611.

Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui est sa véritable position. Vers le soir, on passa devant la Rade de Negapatan, & l'on apperçut distinctement la Ville & les maisons.

Paleakate. Les Anglois y descendent.

Le 8, on se trouva vis-à-vis Saint Thomé, & le 9 à Paleakate, où l'on n'aborda qu'après avoir passé sur une basse d'un demi-mille de longueur, qui n'a gueres que trois brasses de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaisseau : l'une de la part des Hollandois; l'autre du Scha-Bandar, avec un sauf-conduit pour s'approcher du rivage. L'Auteur descendit avec M. Brown ; mais la mer devint si grosse, que leur Chaloupe fut renversée par une vague, si heureusement néanmoins qu'il ne se noya personne. Le Scha Bandar étant venu lui-même à leur secours, leur offrit une maison pour les loger, & leur promit une Lettre du Roi pour la Gouvernante Konda Maa. Le 11, Jean Van Wersicke, Président Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'est-à-dire, un ordre de Venkapati Raja, Roi de Narsingue, qui défendoit le commerce à tous les Vaisseaux

de l'Europe, s'ils n'avoient une Commiſſion du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur ſuffiſoit ; ſur quoi les expreſſions devinrent ſi vives, que le Scha Bandar employa tous ſes efforts pour calmer les eſprits, en aſſurant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours. FLORIS. 1611.

En effet, Konda Maa fit ſon entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois deſcendit au rivage pour lui faire ſa cour. Mais lorſqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre ſa viſite au lendemain. Les Anglois attribuerent cet incident aux mauvais offices des Hollandois ; & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour ſuivant, ils en firent demander la raiſon au Scha Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilége excluſif, & qu'il falloit par conſéquent s'adreſſer à ce Prince pour obtenir la liberté du Commerce. Comme cette négociation demandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mouſſon pour Patane, ſans compter l'incertitude du ſuccès contre des ennemis qui préparoient déja pour le Roi de Narſingue un préſent de deux Eléphans, ils ré- Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

FLORIS.

1611.

solurent de continuer leur course vers Petapoli & Masulipatan.

Ils se rendent à Petapoli.

Ils arriverent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douanne se réduiroient à trois pour cent; & sur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandises, dans la résolution de laisser deux Facteurs pour le Commerce, & de conduire leur Vaisseau à Masulipatan, où la Rade est beaucoup plus commode. Ils résolurent aussi d'envoyer un présent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Président de ses Revenus à Kondapoli, pour s'assurer de sa protection contre la mauvaise foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga & de Masulipatan. Il étoit à craindre qu'elle ne fût suivie de beaucoup de desordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Masunim, qui fit élire aussi-tôt Mahmud Unim Kotohara, neveu du Roi mort sans enfans. Sous le dernier regne, les Persans avoient eu dans le Royaume une autorité sans bornes, par l'infidélité de Mir Sumela, qui aspiroit à la Tyrannnie. Le jeune Mo

Mort d'un Roi Indien & ses suites pour les Anglois.

narque prit une conduite tout-à-fait oppoſée. **Floris.**

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la ſomme de quatre mille pagodes ; & ſa ſeule preuve contre ce Marchand qui deſavouoit le traité, fut qu'étant Mir & deſcendu de Mahommed, ſon témoignage devoit l'emporter ſur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter ſes plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à ſe garantir de cette injuſtice, ſi les Marchands du Pays n'euſſent employé leur interceſſion en ſa faveur. **1612.**

Ils ſe rendent à Bantam, & profitent du mécontentement des Hollandois.

Les affaires du Commerce étant terminées à Petapoli, & la Mouſſon devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles exactions qui s'introduiſoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la réſolution de ſe retirer à Jakatra, & les préparatifs ſe faiſoient pour leur départ : ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de maiſon à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'entrée, qui fut reglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris,

FLORIS. 1612.

dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le soutenir; mais on reconnut ensuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établissement que le zele du bien public.

Ils vont à Patane.

On partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où se trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuysen, qui apprit aux Anglois les usages du Pays. Ils descendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un présent de six cens pieces de huit, dont la Lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La Lettre fut mise dans un bassin d'or, & portée sur un éléphant couvert de riches parures. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princesse ne se fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur Lettre, & leur accorda la permission d'exercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après cette misterieuse audience, ils furent conduits chez Daton Laxmena, Scha Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit servir un rafraîchissement de fruits. Ils

Audience de la Reine.

Floris. 1612.

virent ensuite Oran Raga Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politesse. Le jour suivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinace Hollandoise nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des Lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, sans oser confier son dessein à d'autres qu'à Floris; parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'espace de six ans. Cette haine d'une Nation si puissante & si hardie, fit délibérer aux Anglois s'ils devoient user de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un magazin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demanderent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille pieces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un Bâtiment de quatre-vingt toises de long sur quatre de largeur, leur auroient paru une somme exhorbitante, si leur courage n'eût été soutenu par l'espérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui se répandirent dans le Vaisseau, y cau-

Les Anglois bâtissent un magazin à Patane.

Il leur coûte fort cher.

FLORIS.
1612.

Malheurs qu'ils essuient.

ſerent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premieres victimes de cette contagion. Les boëtes furent ouvertes ſuivant la méthode dont on a déja vû l'exemple. Brown, qui ſe trouvoit nommé dans la premiere, étoit déja mort. La ſeconde nommoit Thomas Eſſington, qui prit auſſi-tôt poſſeſſion de ſon emploi. Pour augmenter la conſternation des Anglois, leur nouvelle Maiſon fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze ; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faiſoient la garde ; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois pieces de huit. Mais un événement ſi extraordinaire fit ſoupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les auteurs.

Le Globe part pour Siam. Floris eſt laiſſé à Patane.

Floris, Jean Perſons, & ſix autres Marchands, furent laiſſés à Patane pour la vente des marchandiſes & le ſoutien du Comptoir, tandis que le Vaiſſeau remit à la voile au mois d'Août, dans la réſolution de faire le voyage de Siam. Eſſington avoit penſé à s'en ouvrir les voies par ſes lettres ; mais il n'avoit point eu d'occaſion pour les

envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infeftée par les tygres, & traverfée par un grand nombre de Rivieres, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, fans être bien accompagnés.

Pendant fon abfence, qui dura jufqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponfina ; ce qui caufa une difette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane fur un Vaiffeau de fa Nation, fe fouvenoit d'avoir vendu fi promptement toutes fes marchandifes, qu'il fembloit alors, pour me fervir de fes expreffions, que l'Europe entiere n'auroit pû fournir de quoi raffafier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curiofité lui amenoit-elle des fpectateurs, au lieu de Marchands. La raifon qu'il en donne eft que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité réguliere de marchandifes de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; fans compter que les Mores faifoient eux-mêmes une partie de ce Commerce à Tanafferim, à Siam, & à Tarangh, Port

Changement du commerce.

Floris. 1612. nouveau dans le voisinage de Queda. Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ses marchandises, tandis qu'autrefois ses profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaison à Macassar, sur un jonc d'Empan, & sous la conduite de Jean Persons.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apporterent une lettre du Capitaine Essington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit essuyées à Siam, & qui se louoit fort peu de son Commerce. Outre les raisons qu'on vient de lire, il attribuoit sa disgrace aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverses invasions.

Départ des Joncs de Patane.

Le 25, Floris vit sortir du Port de Patane les joncs destinés pour Borneo, Jambi, Java, Macassar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoit pour Bantam, & qui devoit aller delà à Macassar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainsi la liberté du Commerce aux Malayens, aux

Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance; tandis que non-seulement ils refusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs freres, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie. Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

FLORIS. 1612.

Réflexion sur les principes des Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août; &, jettant l'ancre à quatre milles de la Barre, Effington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. Il s'étoit hâté d'entrer dans la Rade, qui est sûre & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieues dans la Riviere. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Scha Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Riviere, accompagnerent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les Lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Effington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut présenté au Roi, qui lui promit la liberté du Commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe

Effington arrive à Siam. Il y fait le commerce.

FLORIS. 1612.

d'or, avec une piece d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, respecterent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises,& ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vû dans l'Inde aucun exemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouverent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des regles plus fermes & mieux exécutées; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de brique, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

Tempête furieuse.

On étoit malheureusement dans la saison des pluies, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le Pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vû qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son pere, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau Anglois ne fut sauvé que par

une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de deſſus deux ancres, & pouſſé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit ſe garantir d'un triſte naufrage; mais Skinner, au riſque de ſa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moment de jetter une troiſiéme ancre, qui le fixa derriere une colline, où l'on ſe trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous ſans pouvoir être ſecourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même inſtant, n'en eût devoré un. Skinner fut le ſeul qui échappa au péril, avec autant d'adreſſe & de réſolution qu'il en avoit eu à ſauver le Vaiſſeau. La tempête dura quatre ou cinq heures; après leſquelles la mer redevint auſſi calme que ſi elle n'eût jamais ſouffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre ſorte d'orage ſur le Vaiſſeau, par la perverſité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à ſa place. Du côte du Commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troiſiéme rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris ſoin d'expliquer les cauſes de ce changement.

Adreſſe & courage de Skinner.

FLORIS.

1612.

Révolution de Siam.

Siam étoit un ancien & puiſſant Royaume ; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pegu. Cette premiere révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laiſſé, en mourant, deux fils, qui furent élevés à la Cour de Pegu. L'aîné, qui ſe nommoit en langue Malayenne Raja Api, c'eſt-à-dire, le Roi Terrible, & que les Portugais ont nommé *le Roi Noir*, trouva le moyen de s'échapper & de remonter ſur le Trône de ſes peres. Le Roi de Pegu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par ſon propre fils, qui périt malheureuſement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pegu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi deſeſpéré de la mort de ſon fils, tourna ſa vengeance ſur ſes principaux Officiers & ſur un grand nombre de Soldats, qu'il accuſoit de l'avoir mal défendu. Cette ſévérité fit tant de mécontens & de rébelles, qu'il ſe vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de ſa Couronne, qui étoient au nombre de vingt. L'affoibliſſement de ſes forces encouragea le Roi Noir à lever une groſſe armée, avec laquelle il s'avança devant Pegu. Ce-

Floris. 1612.

Ruine du Royaume de Pegu.

pendant, après deux mois d'un siége pénible & sanglant, il fut obligé de retourner à Siam sans avoir exécuté ses desseins. Ensuite le Roi de Pegu se voyant épuisé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes ses forces, prit le parti de se soumettre au Roi de Tangu avec tous ses trésors : ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne se rendît maître de sa Capitale & d'une partie de ses Etats, où il porta la desolation & la famine. Ce furieux vainqueur menaçoit ensuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambassadeurs pour lui offrir une partie des trésors de Pegu, l'éléphant bleu, & la Princesse fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608 la Princesse & l'éléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propositions furent reçues du Roi d'Artakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir son pouvoir; car l'Auteur ajoute que le Roi de Tangu tua celui de Pegu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de son crime par les tra-

FLORIS.
1612.

ces du sang & les blessures ; que le Roi d'Artakan donna le Fort de Siriam, situé sur la même Riviere que Pegu, à Philippe Britto de Nicote & aux Portugais, en accordant à Britto le titre de *Changa* ; faveur néanmoins qui fut si mal récompensée dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du fils du Roi, & l'obligerent de payer pour sa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de riz. Britto s'étoit acquis une autorité dont il jouissoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

Présent mal récompensé.

Ainsi, la destruction de Pegu avoit servi à rétablir Siam dans toute sa puissance & son éclat. Le Roi Noir s'étoit assujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanasserim, & plusieurs autres. Etant mort en 1605, sans laisser d'enfans, il eut pour Successeur son frere, qu'on appella *le Roi Blanc.* Ce Prince se rendit odieux par son avarice; ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un regne tranquille. Il mourut en 1610, laissant après lui plusieurs enfans, qui donnerent naissance à de nouveaux desordres; car dans son lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'instigation de Jockromeoua, un

un des principaux Seigneurs de Siam, qui soutenu par un prodigieux nombre d'Esclaves, aspiroit lui-même au Trône. Cependant le second fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ses Sujets, & c'étoit lui qui regnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua ; mais ce perfide avoit entre ses Esclaves deux cens quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger sa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de se saisir ; & , forçant le Roi de leur livrer quatre de ses principaux Mandarins, qu'ils accusoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuerent avec des circonstances cruelles. Ensuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la consternation du Peuple, pour commettre toutes sortes de desordres, ils forcerent le Roi de signer de son propre sang un certain nombre de conditions qu'ils lui imposerent; ils emmenerent les principaux Talapoins pour ôtages, & partirent chargés de trésors, au prix desquels les Siamois se crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce bri-

Hardiesse singuliere d'une troupe de Japonois.

FLORIS.
1612.

gandage fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à se révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam; & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha si brusquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre, avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, sa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam, qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put rassembler. Cette vigoureuse résolution démonta le rébelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la situation des affaires de Siam, lorsqu'Effington y étoit arrivé: des conjonctures si tumultueuses n'avoient pû faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le Commerce.

Siam troublé par des guerres.

On prit la résolution de passer l'Hyver à Patane; & l'on s'y trouvoit forcé par diverses raisons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagnée de six cens Pras, sortit pour se procurer de l'amusement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois se rendirent pour la saluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort

La Reine de Patane favorise les Anglois.

FLORIS. 1612.

belle figure, âgée d'environ soixante ans, grande & pleine de majesté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui eussent l'air aussi noble. Elle avoit près d'elle sa sœur, qui été destinée à lui succéder, & la fille d'une autre sœur, mariée au Raja Siack, frere du Roi de Jahor. Cette sœur, que le droit de succession faisoit déja nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-six ans. Après une courte audience, où la Reine se laissa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout d'un coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient se retirer; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour suivant. Ils ne manquerent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & douze enfans danserent devant eux, avec tant d'art & de grace, qu'ils furent charmés de cette galanterie. Ensuite les Nobles du cortége reçurent ordre de danser à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités aussi à danser, ne purent refuser cette marque de respect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaisir aux danses de leur Pays. Il y avoit sept ans qu'elle n'étoit pas sortie de son Palais.

Elle leur procure des amusemens.

FLORIS. 1612. Elle alloit à la chaſſe des buffles & des taureaux ſauvages, qui ſont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans ſon paſſage entre les Vaiſſeaux & la Maiſon des Anglois, elle fut ſaluée de quelques coups de canon à bord, & de la mouſqueterie ſur le rivage.

1613. Pendant l'Hyver, qui tombe dans ce Pays aux mois de Novembre & de Décembre, la pluie rendit les eaux ſi groſſes, qu'elles emporterent quantité de Maiſons, & firent périr un grand nombre de beſtiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Eſſington y avoit laiſſés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandiſes, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ſes ſoins, pour la ſureté des Facteurs, juſqu'à défendre que ſes propres Officiers emportaſſent, ſans une permiſſion de ſa main, les marchandiſes mêmes dont ils avoient déja payé le prix. On apprit auſſi par la voie de Queda, que les Portugais de Saint Thomé, au nombre de quinze cens, s'étoient ſaiſis de la Maiſon des Hollandois à Paleakate; qu'ils avoient fait main-baſſe ſur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils

Triſtes avis qu'il reçoivent de Queda.

en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Effington, laissant Floris à Patane, se remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandises.

FLORIS. 1613.

Guerre entre Patane & Pahan.

Pendant son voyage, le Roi de Pahan épousa la seconde sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever sans doute avec quelque violence : car la Reine la redemanda par des ambassades solemnelles ; & n'ayant pu l'obtenir, elle prit le parti non-seulement de faire arrêter tous les Joncs de Siam, de Camboya, de Bordelongh, de Lugor, & les autres Navires chargés de riz pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ses forces, qui étoient composées de plus de soixante & dix Voiles & d'environ quarante mille hommes, sous la conduite de Maha Raja, de Daton Bassar, & d'Oran Raja Sirnora. Dans l'excès de son ressentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adresse sa sœur fût ramenée morte ou vive ; de sorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déja fort embarrassé par la perte de ses provisions & par ses guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de se défendre contre une attaque si puissante.

FLORIS.

1613.

Heureuses nouvelles de Siam.

Au mois d'Avril 1613, il arriva plusieurs Joncs de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureusement, & que le Commerce s'y faisoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empressement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandises de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille pieces de huit, à six pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il espéroit de se défaire au Japon. Mais sa joie fut modérée par les tristes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant essuyé deux incendies, la Maison des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pû échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Incréase, grand Vaisseau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup souffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient assiégé Jahor.

Fâcheux avis de Bantam.

Le 12 de Juillet, on vit arriver à

Patane, avec autant de joie que de surprise, le Roi de Pahan & sa femme, sœur de la Reine. Ce Prince cédoit à la nécessité plutôt qu'à son inclination. Il avoit laissé son Pays en proie au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahisons de ses principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverses conspirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de siége; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les Esclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux : que Raja Bunghsum, un des principaux Seigneurs du Pays, avoit été fait prisonnier avec ses femmes & ses enfans : que le Roi n'ayant trouvé de ressource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam : enfin, que plusieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été massacrés par les Vainqueurs.

FLORIS. 1613.

Réconciliation du Roi de Pahan avec la Reine de Patane.

Quelque satisfaction que la Reine eût ressentie à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur ; vengeance pardonnable ; après la dépense & les chagrins qu'il lui avoit causés. Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de sa Cour parussent trop empressés à le visiter. Cependant elle eut la complaisance

FLORIS. 1613.

de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'averſion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu d'elle aucun ordre, ſe crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi par une décharge de leur artillerie. Il parut ſi ſenſible à cette politeſſe, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir ſouvent, & de ſe diſpoſer dans la ſuite à porter une partie de leur commerce dans ſes Etats.

Fête que la Reine donne à ce Prince.

La Reine s'étant enfin réconciliée avec ſon beau-frere, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une comédie repréſentée par des femmes, à la maniere des Javans ; c'eſt-à-dire, ſur un ſujet de l'Antiquité, avec des habits tels qu'on ſuppoſe dans l'Inde que l'uſage étoit anciennement de les porter. Le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir paſſé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, ſe détermina volontairement à retourner avec ſon mari, & juſtifia par cette conſtance la facilité avec laquelle il paroiſſoit qu'elle avoit conſenti à ſon enlevement.

FLORIS. 1613.

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macassar, qui lui peignoit le Commerce de cette Ville avec de tristes couleurs. La guerre avoit causé dans l'Isle de Celebes les mêmes desordres qu'à Patane. Jean Persons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais succès de leurs entreprises, y avoient acheté un Jonc, dans le dessein de quitter l'Isle ; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec sa cargaison de draps, dans le dessein d'y établir un Comptoir.

La guerre nuisible au commerce.

Le 18 de Septembre, Raja Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour se rendre à Macassar & de-là aux Isles de Banda, où il fit un commerce si avantageux, qu'il en apporta deux cens sockes de fleur de muscade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la situation présente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité ses gens avec trop de rigueur, jusqu'à faire pendre sur une Galere voisine du Château quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poste, plusieurs Hollandois avoient pris le parti de deserter chez les Bandanois & d'y embras-

Situation des Hollandois à Banda.

FLORIS. 1613.

ſer le Mahométiſme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeller, parce que n'ayant aucune autorité ſur les Habitans de l'Iſle, tout ſon pouvoir ſe bornoit à forcer les Joncs & les autres Bâtimens de venir jetter l'ancre ſous le Château. Enfin, quoique les Hollandois fuſſent les maîtres de la Mer aux environs de ces Iſles, ils n'oſoient entreprendre d'exercer leur empire ſur les Habitans.

Le 23, le Globe arriva de Siam, avec une Lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaiſon qui étoit partie pour Jangoma; parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les paſſages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & ſon fils. La poudre ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de ſe rendre; & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel ſupplice, avoit voulu mettre ſa femme au rang de ſes concubines; mais ſur le refus qu'elle avoit fait de ſe rendre à ſes deſirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'a-

Brito Nicote eſt empalé à Siriang.

Sort de ſa femme.

voit réduite à la condition des Esclaves. Cette femme avoit à se reprocher sa propre disgrace & celle de son mari. Elle vivoit depuis long-tems dans un commerce scandaleux avec un Officier de sa Nation ; & tous les Portugais de la Garnison de Siriang ayant tenu des discours trop libres sur une intrigue dont l'éclat leur paroissoit choquant, elle avoit persuadé à son mari, qui ignoroit seul sa honte, qu'une si grosse Garnison étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de sorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé presque sans défense. Les ambitieux projets de ce Prince sembloient menacer aussi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontieres de cet Etat si bien gardées, qu'il n'eut point la hardiesse de s'en approcher.

FLORIS. 1613.

Le 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cause de cet accident venoit d'une foule d'Esclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus sûr que l'incendie pour se venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande Porte,

Terrible incendie à Patane.

FLORIS. 1613.

nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices ; de ſorte, qu'à la reſerve de quelques Maiſons, tout fut conſumé par les flammes. Dans leur paſſage ils enleverent les plus belles femmes, qu'ils emmenerent avec eux. Le deſordre dura depuis le milieu de la nuit juſqu'à deux heures après midi, ſans que perſonne osât s'approcher des Rébelles.

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

Pendant ce tems-là, les Anglois n'étoient pas ſans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le deſſein de ces furieux étoit de tomber ſur les Etrangers ; & leur premier ſoin fut de ſe garantir d'abord par une forte garde. Mais lorſqu'ils ſe furent aſſurés contre toutes ſortes de ſurpriſe, ils réſolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au-devant d'un ennemi ſi mépriſable ; & s'étant armés de fuſils & de ſabres, ils s'avancerent en bon ordre. Les Eſclaves, informés par leurs eſpions, de l'attaque qui les menaçoit, penſerent moins à la réſiſtance qu'à la fuite. Ils ſe retirerent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là juſqu'à Bordolongh & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainſi, ſans eſſuyer aucune perte, les

Marchands des deux Nations mériterent le titre de défenseurs du Pays. La Reine fit poursuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou six traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reste; mais cet incendie étoit le troisiéme qui avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'annêes.

FLORIS. 1613.

Départ des Anglois.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit présent à l'Auteur & au Capitaine Essington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laisserent trois Facteurs dans leur magasin, William Ebert, Robert Liltleworld, & Ralph Cooper, avec des Lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaisseau *le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre aussi à la voile. Ils s'étoient déja rendus au rivage, lorsque la Flotte d'Achin, qui venoit assiéger Patane, entra dans la Riviere, & leur coupa le passage avant qu'ils eussent pû se rendre à bord. Dans le desespoir d'un si fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaisseau de faire descendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Riviere, aussi loin qu'il leur seroit possible, pour combatre les Achi-

Patane est assiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits prisonniers.

FLORIS. 1613.

nois. Mais le Vaisseau ne trouvant point assez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un seul homme. Douze des Hollandois du rivage trouverent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle se rendit par composition après vingt-neuf jours de siége, & les vingt-trois Hollandois furent faits prisonniers. Le Capitaine du Vaisseau tenta mille moyens pour les secourir; mais au milieu de ses efforts il s'éleva un orage qui le poussa sur le banc de Bornes, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'espérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraîchissemens dans la Baye de Varellas, Rade assez commode, mais dont il tira peu de secours, parce qu'il y trouva les Habitans mal disposés pour lui. Son Vaisseau étoit chargé de quinze mille pieces de huit, & de vingt-neuf balles d'étoffes des Indes.

Route du Vaisseau Anglois.

Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent si favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Isles de Ridangh, qui sont au nombre de dix-huit ou vingt, au sixiéme degré de latitude. Ils passerent le soir au long

des trois Isles de Kapas, à treize lieues de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à 20 lieues au Sud des Isles Kapas. Le 29, ils arriverent à Pulo Tingi, où ils furent surpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette course, lorsqu'on se tient constamment sur dix-huit brasses de fond.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor. Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Branca; & vers dix heures on se trouva contre la dangereuse chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'espace de quatre lieues dans la Mer. Linschoten, Voyageur Hollandois, a fait une description fort exacte de cet écueil, après l'avoir passé avec beaucoup de danger.

Roc de Pedra Branca.

Pedra Branca est un roc, couvert d'oiseaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le sommet, qu'il en a tiré son nom. Les Anglois employerent jusqu'au 7 à combattre les courans, jusqu'à ce qu'ils eurent passé l'embouchure de la Riviere de Jahor, & qu'ils furent à deux lieues de Sincapur. Le 8, il leur vint plusieurs Paves, conduits par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs en-

FLORIS. 1613.

fans, & qui s'y nourrissent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounysoc, frere de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné sa sœur en mariage, il vouloit le placer sur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au-travers des Détroits.

Rétablissement de Jahor.

Le 19 de Décembre, ils arriverent à Masulipatan, où ils trouverent un Vaisseau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui se nommoit *le James*, avoit été envoyé pour les seconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ses principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ses gens quantité de Lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris descendit au rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépossedé Mirsadardi, & qui lui avoit fait donner pour successeurs Atmakan & Busebulleran. Wentakadra, fils de Busebulleran, vint au-devant de lui, avec le Scha Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers présens, entre lesquels étoit un fort beau cheval, qu'il refusa d'accepter, dans la crain-

Changement à Masulipatan.

te que cette apparence de génerosité ne fût le voile de quelque trahison. Mais il y fut forcé par les instances de Wentakadra, de qui il obtint aussi un Kaul, ou une permission pour le débarquement de quelques marchandises, en payant cinq pour cent. FLORIS. 1613.

Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le dessein de se rendre ensuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narsapur Peka. Le 19, il entra dans la Riviere, où il trouva neuf brasses d'eau, & jusqu'à dix & demie, contre le rapport de quelques personnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fausses descriptions. Le 23, l'Auteur revint à Masulipatan, & dépêcha un *Peon*, c'est-à-dire, un Courier Indien, à Surate, pour y porter de ses nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pegu, sur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la prise de Siriang par le Roi d'Ova, le massacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pegu de ses ruines. Ensuite s'étant avancé vers Tenasserim, il y avoit été joint par Banza Dela, à la tête de cinquante

1614. Narsapur Peka.

FLORIS. 1614.

Rétablissement de Pegu.

mille Péguriens, qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit causé beaucoup de joie aux Mores de Masulipatan, parce qu'ils se flattoient que le Commerce de Pegu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette espérance ils firent équiper deux Vaisseaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaisseaux à Goa, huit de la Chine,& trois de Malaca. Cette abondance de marchandises auroit causé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déja vendu la plus grande partie des siennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ses comptes: & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuse; parce que Maleck Tusa, son ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand Trésorier. Les Anglois y trouverent aussi des avantages considérables, non-seulement par la faveur d'Atmakan qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien sont mal assurées, lorsqu'il perd son emploi.

Avantages pour les Anglois.

FLORIS. 1614.

Mort du Capitaine Effington.

Le 18 de Mai fut un jour funeste aux Anglois, par la mort du Capitaine Effington, dont le caractere étoit généralement estimé. Il fut emporté par une fiévre subite, qui le prit en sortant de table. Floris prit soin aussitôt de mettre le Vaisseau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le pressât d'accepter le commandement, il refusa cet honneur, & consentit seulement à nommer M. Skinner, en laissant espérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promesse si vague, étoit de soutenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'exercice de leur devoir. Etant retourné au rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paleakate, & des Lettres de cette Princesse, pour l'inviter à faire le Commerce dans sa Ville, avec promesse de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder plusieurs faveurs. Floris, qui se ressouvenoit de la maniere dont il avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond sur ces offres. Cependant il convint avec les Députés, qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Masulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paleakate avec Vengali,

Divers Princes invitent les Anglois au commerce.

FLORIS.
1614.

un de ses gens, qu'il chargeroit de sa réponse. Dans sa Lettre il rappelloit à la Reine le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & si elle étoit résolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un sauf-conduit, qui pût faire renaître leur confiance.

Députation du Roi de Narsingue à Floris.

Vengali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés: l'un du Roi de Narsingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'*abestiam* de ce Prince, faveur Indienne, qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en sandal, ou en saffran. Le second Député apportoit aussi le Kaul de la Reine de Paleakate; & les deux autres étoient chargés des Lettres de quelques petits Princes, tels que Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au Commerce. La Lettre du Roi de Narsingue étoit écrite sur une feuille d'or. Il faisoit des excuses à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paleakate; & le pressant de se rendre dans ses Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maison, ou un Fort, avec d'autres priviléges. Enfin, pour gage de sa bonne foi, il faisoit présent à Flo-

ris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cens livres ſterling, en lui promettant à ſon arrivée d'autres marques de ſon affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur ſi éclatante, s'efforcerent d'en écarter les ſuites; mais leur influence étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir paſſer chaque année ſur leur Côte tant de Vaiſſeaux Anglois, ſans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir ſon Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloiſe. Cependant une juſte précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretint aux frais de la Compagnie juſqu'à l'arrivée de ſon Vaiſſeau dans la Rade. Ses défiances acheverent de ſe diſſiper, lorſqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ſes promeſſes, avoit mis ſolemnellement la main ſur ſa tête.

FLORIS. 1614.

Au mois d'Août, Narſapur Peka & tous les lieux voiſins furent deſolés par une ſi furieuſe inondation, que le riz, les ſalines, les beſtiaux, les hommes, & les Villes entieres, furent enveloppés dans la même ruine. Dans les

Inondation à Narſapur-Peka.

FLORIS.

1614.

grands chemins l'eau s'élevoit de six pieds au-dessus de la terre. A Golkonde, qui est joint à ce Canton par une branche de la même Riviere, il y eut plus de cinq mille Maisons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, aussi bien bâtis qu'il y en ait en Europe, se trouverent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-dessus de la surface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narsingue, après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait espérer dans ses promesses. Floris ayant pris occasion de tant de faveurs pour supplier ce Prince de lui faire toucher quelques sommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur, le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud Rasa & au Scha Bandar. Mais le 25, c'est-à-dire, peu de jours après le retour du Vaisseau à Masulipatan, on y reçut la triste nouvelle de la mort de Vancatad Raja, Roi de Narsingue. Il avoit régné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paleakate, étoit une, se brûlerent avec

Mort du Roi de Narsing. Ses trois femmes se font brûler avec son corps.

ſon corps. On appréhenda que cet incident ne produisît de grand troubles; & les Hollandois particulierement craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permiſſion de conſtruire à Paleakate. Floris s'appercevant que la mort du Roi faiſoit chercher au Gouverneur de Maſulipatan des prétextes pour différer le payement de ſes dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la réſolution de l'enlever, lui ou ſon fils, & de le garder à bord auſſi long-tems qu'il refuſeroit de payer. L'entrepriſe étoit dangereuſe, mais tout l'Equipage lui promit de le ſeconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener ſix mouſquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voîles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de deſcendre à terre avec des armes, & qui ſe cacherent d'autant plus facilement dans un endroit obſcur de la Douane, que ce bâtiment touchoit preſqu'au rivage. Il donna ordre en même tems aux gens qu'il avoit près de lui, de ſe tenir prêts à le ſuivre, lorſque le Gouverneur, ou ſon fils, prendroient le chemin de la Douane; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, ſuivant l'habitude

Etrange projet de Floris.

FLORIS.

1614.

qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le soin dont il chargea ses gens, fut de se saisir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque secret que ce dessein eût été formé, il alla jusqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu sérieuse, ils ne furent pas tentés de le découvrir.

Cependant Floris étant allé voir le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander son argent & pour se plaindre qu'on le leur fit attendre depuis sept mois. Il vit aussi Mir Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu si peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douane, lorsque sa colere seroit passée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à se laisser jouer plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas sur le champ une promesse formelle, avec des assurances pour l'exécution, il sçauroit prendre quelque parti qui conviendroit à ses intérêts & à l'honneur du Roi son Maître. On ne fit que sourire de sa menace. Il se rendit sur

FLORIS. 1614.

ſur le champ à la Douanne, où il ſçavoit que le fils du Gouverneur étoit déja, avec une garde peu nombreuſe. Les piques étoient dreſſées contre la porte, & la marée haute, deux circonſtances dont il avoit toujours jugé que le ſuccès de ſon deſſein pourroit dépendre. Auſſi ſe confirma-t-il dans la réſolution d'en profiter. Ses gens, qui le ſuivoient à l'œil, à l'exception de trois qu'il avoit laiſſés pour garder ſa maiſon, ſe ſaiſirent des piques, entrerent dans la Douanne, & fermerent la porte ſur eux. Les Mouſquetaires parurent auſſi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ſes gens, qui le conduiſirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reſte des Anglois faiſant l'arriere-garde, écarterent le peuple qui commençoit à s'aſſembler, & gagnerent ainſi le rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud Raſa arriverent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déja quitté la terre. Cependant comme le vent étoit aſſez fort, & qu'elle fut obligée de ſuivre quelque tems le rivage, à peu de diſtance, pour arriver au grand Canal, les Indiens ſe hâterent d'entrer dans quelques Canots, & ſe mirent à la

Il l'exécute & ſe ſaiſit du fils du Gouverneur.

Vains efforts des Indiens pour le tirer de ſes mains.

FLORIS. 1614.

pourſuivre. Il étoit déja trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ſes plus habiles rameurs, avoit paſſé la Barre avec une légereté incroyable ; & deux ou trois coups de mouſquets, qu'il fit tirer dans l'air, refroidirent ceux qui auroient entrepris de le ſuivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laiſſés dans la Ville pour juſtifier ſa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de ſortir de la maiſon par un mouvement de curioſité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraiterent beaucoup. Mais le Gouverneur craignant des repreſailles ſur ſon fils, ſe le fit amener auſſi-tôt & le prit ſous ſa protection.

Fermeté de Floris.

Dans le cours de l'aprèſmidi, Werner Van Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interprete du Gouverneur, pour demander la cauſe d'une entrepriſe ſi violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit ſurprenant qu'ils paruſſent l'ignorer, après avoir été ſi ſouvent témoins de ſes plaintes ; & que d'ailleurs il avoit laiſſé trois de ſes gens dans la Ville pour expliquer ſes intentions. Enſuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ſes

ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger fur le fils du Gouverneur; & quoiqu'à la priere de Berchem il promît de fuspendre les effets de fon reffentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, fi le moindre de fes gens recevoit quelque injure. Non-feulement il écrivit la même chofe au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaiffeau Anglois quelque Barque de la Ville, fans une lettre de Chancey, elle feroit coulée à fond fans pitié.

FLORIS. 1614.

Van Berchem revint le jour fuivant avec l'Interprete. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour fatisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fît payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât fur le Vaiffeau, les autres Marchands qui refufoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protefta contre le procédé de Floris, en ajoutant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit caufé & qu'elle pouvoit caufer encore aux Hollandois. Mais Floris, fans paroître embarraffé de cette proteftation, y répondit par un acte public qu'il fit fi-

Floris infifte fur fes prétentions.

FLORIS, 1614.

gner à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Pendant ce tems-là le fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son pere, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

Accommodement avec le Gouverneur.

Après cet accommodement, plusieurs Mores, qui visiterent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidele au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prierent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur con-

ſeilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plutôt de ne leur donner aucun ſujet d'en faire. Il écrivit dans le même ſens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Maſulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de ſon prédéceſſeur; mais il ſe crut obligé d'en faire des excuſes au nouveau Gouvernement, & de promettre dans une autre occaſion plus d'empreſſement pour de ſi grandes faveurs. Il laiſſa auſſi des Lettres à quelques Marchands fideles & affectionnés pour l'inſtruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Excuſes de Floris au Roi de Narſingue.

Le 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, & Floris ordonna auſſitôt que l'ancre fût levée la nuit ſuivante. Il offrit de deſcendre encore une fois au rivage pour faire civilement ſes adieux; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne penſât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modeſtie affectée, qu'après les ſujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de ſoutenir ſes regards.

FLORIS.

1615.

Le Globe se rend à Bantam.

On mit à la voile avant la fin de la nuit ; &, le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hosiander & la Concorde. Floris descendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit plusieurs Lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macassar, de Paleakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroissoit encore allarmé par les desordres de la guerre; mais comme le Darling devoit y passer successivement, Floris se flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque consolation. Il convint avec Jordayne que les marchandises de l'Hosiander seroient transportées sur le Globe, & que les deux Capitaines Edouard Christian & Skinner prendroient aussi la place l'un de l'autre; que le Globe auroit 50 hommes d'équipage; le James 55; le Hosiander qui devoit rester aux Indes, 28; & la Concorde 24. Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Espérance ou à Sainte-Helène, pour y attendre les autres. Comme l'Hosiander ne pouvoit être prêt assez tôt pour les entreprises ausquelles il devoit être employé, on prit le parti

Séparation de plusieurs Vaisseaux Anglois.

FLORIS. 1615.

d'envoyer la Concorde à Amboyne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macaſſar. Avant leur départ, le Vaiſſeau Hollandois la *Zelande*, arrivant du Japon, apporta des Lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Peacok, Anglois, & tous les Hollandois qui etoient à la Cochinchine, avoient été maſſacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Effroi de David Middleton en apprenant la mort de ſon frere.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaiſſeaux, *le Samaritain, le Thomas & le Thomaſſin*, qui par un bonheur preſque ſans exemple, n'avoient point un ſeul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri ſon frere & la perte de ſon Vaiſſeau, fut ſi troublé par cette nouvelle, qu'il prit la réſolution de retourner en Angleterre. Le Conſeil s'aſſembla pour regler la route des quatre Bâtimens qui ſe trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton; le Thomas pour Sumatra; le Thomaſſin pour joindre la Concorde

FLORIS.

1615.

Il retourne en Europe avec Floris.

à Amboyne ; & l'Hosiander pour Patane & le Japon.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arriverent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouverent avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaisseaux Anglois qui faisoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quitterent Saldanna, accompagnés du James ; & le premier de Juin ils relâcherent à Sainte Helene.

CHAPITRE IV.

Voyage de Samuel Castleton à Priaman en 1612.

CASTLETON.

1612.

Remarques préliminaires.

ENtre les Voyages qui se faisoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'étoient que les entreprises de divers particuliers, sans qu'on soit informé de qui ils recevoient leur commission, & s'ils étoient autorisés par le Gouvernement ou par la Compagnie. Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaisseau, nous a laissé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Castleton & de

GeorgesBathurst son Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaison, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit composé. Aussi Purchass, qui nous a conservé le Journal de Tatton, déclare-t-il qu'il n'a pris ce soin que pour l'utilité de la navigation. Il semble même qu'il en ait retranché quelques endroits qui lui ont paru sans doute moins convenables à cette vûe. CASTLETON. 1612.

Castleton, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent si contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landsend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, sans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Isle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit aussi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chassés tous deux par la force du vent; & pendant le reste du mois ils se virent contraints d'errer aux environs de cette Isle & de celle de Terserife, d'où ils trouverent pourtant le moyen de tirer seize pipes de vin. Le 31, Castleton, qui avoit Départ.

CASTLETON. 1612.

L'yvresse des Matelots Hollandois leur fait perdre un Bâtiment qu'ils avoient pris.

perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'apperçut à l'ancre près d'un Vaisseau de guerre Hollandois qui s'en étoit saisi ; mais les Matelots de Hollande s'étant enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de se dérober dans les ténebres, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de trois. Castleton leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur qu'il les pria de mettre à terre dans la grande Canarie. Le vent n'ayant pas cessé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le suivroient jusqu'à l'Isle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures provisions ; & tous deux se trouverent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

1613.

Rosisko au Cap Verd.

Le 15 de Janvier, Castleton mouilla dans la Rade du Cap Verd, où il se procura quelques bœufs avec une nouvelle provision d'eau. Le 21, ayant remis à la voile, il s'avança jusqu'à Rosisko, dans l'espérance d'y trouver des bestiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du soir sur onze brasses, profondeur qui est à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, sur-tout à l'Est par Nord, qui est la position de Rosisko à l'égard de l'Isle qui forme la Rade du Cap


VUE DU CAP VERD A TROIS LIEUES EN MER
au Sud Sud Ouest


VUE DU CAP VERD A TROIS LIEUES EN MER
au Sud Sud est

Verd. Les Anglois s'y procurerent 7 boeufs. Le 23 au matin, ils quitterent Rosisko; & faisant voile avec un bon vent, ils se trouverent le 28 à 6 degrés 32 minutes de latitude. Le 20 de Février ils passerent la Ligne, & prirent leur course au Sud-Sud-Est. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils porterent à l'Est-Sud-Est avec un vent Sud-Ouest. A mesure qu'ils continuerent d'avancer, ils remarquerent du changement dans l'eau jusqu'à cinq heures du soir qu'ils découvrirent la terre entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est. Ils suivirent l'Est pendant toute la nuit jusqu'à sept heures du matin, qu'ils se trouverent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieues en mer. Cette pointe est un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jetterent la sonde qui leur fit trouver 43 brasses sur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après midi, ils furent jettés si loin dans la Baye, qu'ils se trouverent contre une chaîne de rocs qui est au Sud-Sud-Ouest. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour suivant à sept heures du matin ils n'étoient avancés que de trois lieues au Sud. A deux milles de la terre qu'ils

CASTLETON. 1613.

Dangereuse chaîne de rocs.

CASTLETON. 1613.

côtoyerent pendant le reste du jour ; ils ne trouverent nulle part moins de neuf brasses.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Esquif au rivage, l'Esquif revint aussi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractere traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient présentés avec diverses sortes de bestiaux. Castleton renvoya l'Esquif à terre avec plusieurs morceaux d'un croc de fer coupé en pieces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois acheterent un veau ; & pour une petite hache ils obtinrent un excellent mouton. Il est étrange que l'Auteur ne fasse pas connoître cette Baye par son nom ; mais ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna, c'est qu'on n'y trouva point d'eau, à la reserve de celle que les Habitans montrerent dans quelques marais bourbeux, en faisant comprendre par leurs signes qu'ils en faisoient usage, & que le Pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta l'espace de plus d'un mille une fort belle riviere qui est au fond de la Baye ; mais l'eau en étoit aussi salée que celle de mer. Tous les environs parurent fort stériles.

Baye avantageuse que l'Auteur néglige de nommer.

Le 24 d'Août, la Relation nous transporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaisseau pour Tekou ; mais ce n'est pas sans observer que la premiere de ces deux Villes est à 38 minutes du Sud, & que la variation y est de 4 degrés 50 minutes Nord-Ouest. La latitude de Tekou est de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux places trois ou quatre basses qui sont sans danger pour ceux qui se tiennent au large à quatre lieues du rivage. Le 31, Castleton entra dans une Baye qui se nomme *Ayre-Bangye*, du nom d'une petite Ville qui en est fort proche au Sud. La latitude de cette Baye est de 8 minutes au Nord. A deux milles du rivage, vis-à-vis la pointe Ouest, c'est-à-dire au Nord d'Ayre Bangye, il se trouve une chaîne de rocs sur lesquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf brasses ; mais plus loin entre la terre & une longue Isle qui en est à 7 lieues, on n'a guéres moins de vingt-huit ou trente brasses. CASTLETON. 1613. Baye d'Ayre-Bangye.

Le 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Ouest de cette Isle, où l'on mouilla sur 14 brasses ; & vers deux heures *Isle de Pattahan & sa situation.*

CASTLETON. 1613.

après midi, s'étant approché de la riviere, on y mouilla sur cinq brasses. Le fond sur toute cette côte est fort bourbeux au long du rivage, excepté sur quelques basses qui paroissent d'un sable fort pur. L'eau de la riviere est excellente; & l'on y trouve six ou sept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle est à 28 minutes du Nord. Le 14, on partit de Pattahan avec deux Pilotes du Pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On se trouva le 16 fort près d'une grande Isle qui est à vingt-cinq ou vingt-six lieues de Pattahan vers le Nord, & qui n'est qu'à deux milles du Continent. Sa latitude est un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Ouest un torrent qui tombe d'un mont escarpé, & qui est si blanc de son écume, qu'il se fait appercevoir de sept ou huit lieues. Du côté du Nord on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond est bourbeux sur trente brasses. Au Sud-Ouest à quatre lieues de l'Isle, on rencontre une basse qui demande des précautions.

Grande Isle que l'Auteur ne nomme pas.

Le dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaisseau de Nicobar, sans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'est la méthode insupportable de Purchass, quand il entreprend d'abreger. Il supprime une partie de son tex-

te, au lieu de le resserrer par des extraits. Le dessein des Anglois étant de se rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voisins, ils se trouverent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & suivant cette observation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaisseau étoit avancé de quarante lieues au Sud plus qu'il n'avoit pû juger par sa navigation. On avoit eu le même jour à 8 heures du matin la vûe de la haute terre du Cap de Galle à plus de douze lieues du rivage. Dans cet endroit la sonde ne trouva point de fond. Le treize à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le soir la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit avec des vents fort variables & beaucoup de pluie, la terre se présentoit le matin à l'Est-Nord-Est. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Est la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera*.

CASTLETON. 1613.

Les Anglois arrivent dans l'Isle de Ceylan.

Le 16 après midi, on entra dans la Baye de Billigam, avec le dessein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre sur un fond de sept brasses d'excellent sable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une

Baye de Billigam ou Velagam.

CASTLETON. 1613.

est à l'Oueſt-Nord-Oueſt ; & l'autre ; au long de laquelle on entra, eſt au Sud-Sud-Oueſt. Caſtleton envoya le ſoir ſon Eſquif au rivage, avec un pavillon de paix ; mais aucun de ſes gens ne hazarda d'y deſcendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des ſignes qu'ils n'entendoient pas la Langue Portugaiſe. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient pluſieurs maiſons, un Inſulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugerent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs queſtions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune aſſurance poſitive juſqu'à ce que le Roi fût inſtruit de leur arrivée ; & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur réſolution n'en étoit pas moins de deſcendre ; mais appercevant les Portugais qui ommençoient à ſe raſſembler, ils prirent le parti de retourner au Vaiſſeau. Le 22, Caſtleton ne pouvant ſe perſuader qu'on lui refuſât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage ſa grande Chaloupe & ſon Eſquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher

Ils conferent avec un Inſulaire.

trop de la terre, mais de ſe tenir à portée de ſecourir, s'il en étoit beſoin, l'Eſquif qui étoit conduit par ſix hommes. Il ne parut ſur le rivage qu'un ſeul Inſulaire, à qui les Anglois demanderent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquerent-ils, conſentoit à donner le prix qui feroit demandé. Ils ajouterent qu'ils alloient à Matikalo (que d'autres appellent *Balikala*) une des principales Villes de l'Iſle. Pendant cet entretien, l'eſpion des Portugais s'avançant vers l'Eſquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient ſans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne ſe ſerviſſent contre lui. Ils l'aſſurerent qu'ils étoient ſans armes; & Caſtleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Eſpion continua de leur parler avec de grandes apparences de bonne foi. Mais s'étant retiré bruſquement, une décharge ſurprenante de mouſquets, qui ne pouvoit être moins de deux cens, bleſſa les ſix Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des bleſſures. Au même inſtant il ſortit d'entre quelques bruyeres un grand nombre de

Trahiſon des Portugais.

CASTLETON. 1613.

Les Anglois s'en sauvent heureusement.

Portugais mêlés d'Indiens, dont plusieurs s'avancerent dans l'eau jusqu'au cou pour se saisir de l'Esquif. Mais deux Matelots Anglois suppléant aux quatre autres qui ne pouvoient se servir de leurs bras, s'éloignerent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe avec quelques petites pieces de canon & sa mousqueterie força leurs ennemis de regagner leur embuscade.

Le 24, Castleton alla jetter l'ancre sept lieues à l'Est de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Isle. La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut réveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux si l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaisseau ne distinguant rien autour d'eux à la seule lueur de la lanterne, Castleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jetter une grande lumiere dans une nuit fort obscure. C'étoit plutôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque secours à des malheureux, que pour éloigner ses propres dangers; car le bruit devenant plus distinct à mesure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit en-

Secours qu'ils accordent à des malheureux.

tendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrémité pressante. Enfin la lumiere du Vaisseau les attira bientôt à si peu de distance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être assistés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Isle. Quoiqu'ils ne sçussent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une maniere sensible, & la vûe même de leur situation, apprirent aux Anglois, que passant le soir d'un endroit de l'Isle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux, & poussés contre un roc qui avoit fait plusieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit sans cesse étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au secours de leurs mains, dont le service ne pouvoit être si prompt que l'augmentation du péril. Aussi fut-il impossible de sauver la Barque. Mais la plupart s'étant jettés à la nage pour monter sur le Vaisseau Anglois, éviterent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Castleton envoya au-devant d'eux.

Le lendemain, les Anglois s'approcherent du rivage, & jetterent l'ancre

CASTLETON. 1613.

à midi devant la Riviere de Vallouay, sur huit brasses de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en est défendue par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, & qui avoit causé vraisemblablement le malheur des quinze Insulaires. Castleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier service, que le vent devenant orageux, força non-seulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaisseau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter plusieurs rocs qui se présentoient au long de la Côte. On s'en éloigna jusqu'à six milles; & l'on fut obligé de jetter trois ancres, & de passer le reste du jour & la nuit suivante à cordes & à mâts.

Riviere de Vallouay.

Orage & périls de mer.

Le 28, après s'être avancés cinq ou six lieues à l'Est, en se tenant toujours à six ou sept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui consiste en plusieurs petits monts de sable; mais à la distance de deux ou trois mille, où le Vaisseau les laissa, le fond ne cessa point de donner cinq ou six brasses. En se rapprochant du rivage, on apperçut quelques rocs, qui faisoient la pointe d'une belle Riviere, & l'on mouilla sur neuf brasses à l'Est

Belle riviere où les Anglois font de l'eau.

de cette pointe, qui se présente au Sud-Ouest par Sud. Là, Castleton fit descendre sur les rocs trente hommes armés de mousquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint plusieurs Habitans, qui donnerent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoiserent ensuite jusqu'à devenir fort caressans. Ils ressembloient peu à ceux qui avoient été secourus par le Vaisseau; c'est-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou, ils avoient les oreilles entieres, & les cheveux noués sur le haut de la tête, à la maniere des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, composé d'une piece d'étoffe qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaise, ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promesses qu'ils n'exécuterent pas. Les Anglois se voyant trompés dans l'espérance d'obtenir quelques rafraîchissemens, en retinrent un, & renvoyerent l'autre à terre, avec un mélange de promesses & de menaces. Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux.

CASTLETON.

1613.

Le Vaisseau de Castleton n'étoit qu'un pirate.

Pendant plus de deux mois que les Anglois passerent sur les Côtes de Ceylan, on est embarrassé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans une région si éloignée. On ne les voit occupés qu'à changer de station, à mesurer les profondeurs, à tenir compte des basses & des rocs, à s'écarter & à se rapprocher de la Riviere de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entreprise de Pyrates, & qu'ils pensoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'exerçoient. Tatton confesse du moins que le 13 de Février ayant découvert un Vaisseau qui passoit sans défiance, ils lui donnerent la chasse, & le prirent dans l'espace de trois heures. La Nation n'est pas nommée. Ensuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils se crurent bien à couvert, ils déchargerent leur prise. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richesse extraordinaire, puisqu'après s'être comblés de ses dépouilles, les Anglois lui

1614.

Il fait une prise fort riche.

laisserent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne sçais quelle quantité de bois de Sandal. A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proie, qui étoit peut-être quelque Vaisseau annuel des Indes ou des Portugais; & soit que leurs desirs fussent remplis d'un seul coup, soit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne penserent ensuite qu'à retourner en Europe.

Son retour en Europe.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait passer leur butin à bord; ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occasion de s'enrichir. A six heures du soir, ils étoient déja vis-à-vis d'une Isle qui est à sept ou huit lieues, au Sud, du Fort Portugais de Ceylan, qui se nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le cede point ici à celle de la course; car se transportant tout d'un coup au mois de Mars, il dit qu'on se trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoute que cette variation est la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Ouest, sans s'appercevoir d'aucun courant: sur quoi Tatton fait

CASTLETON. 1614.

Courans & tournans.

observer, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude jusqu'à 13 degrés sans minutes, on avoit trouvé quantité de courans & de tournans, sur-tout dans les paralleles de Pedras Brancas, du côté de l'Ouest. Les tournans y produisoient quelquefois un bruit semblable à celui de l'eau qui s'abîme tout d'un coup en terre.

Le 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Ouest. Le 27, étant au 21e degré, on découvrit à quatre lieues de distance, Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest par Ouest, une Isle dont la terre parut fort haute. A six heures du soir, on jetta l'ancre à un mille du rivage, sur dix brasses d'un fond d'excellent sable, & l'on s'apperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante jusqu'à quatre brasses. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuse quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'est une nourriture fort agréable & fort saine. La pointe Nord-Est de l'Isle est très-haute; mais, un peu au Sud-Est, la terre est basse & arrosée d'une belle eau qui a l'apparence d'une Riviere.

Quoi-

CASTLETON. 1614.

Quoiqu'une Chaloupe n'y puisse point entrer, on peut y faire aisément sa provision.

Isle Mascarenhas, aujourd'hui l'Isle de Bourbon.

Cette Isle, que les Portugais ont appellée Mascarenhas, & que les *François nomment aujourd'hui l'Isle de Bourbon*, étoit alors inhabitée; mais elle étoit remplie d'oiseaux de terre de toutes les especes, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre sorte d'oiseaux de la grosseur d'une oie, fort gras, avec des aîles courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le *géant*; & l'Isle Maurice, (aujourd'hui l'Isle Françoise,) en produit aussi beaucoup. Il est blanc, & naturellement si privé qu'il se laissoit prendre à la main; ou du moins, s'effrayant peu de la vûe des Matelots, il leur étoit aisé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierre. En général les oiseaux sont en si grande abondance dans cette Isle, que dix hommes en peuvent ramasser dans un jour pour la nourriture de quarante. Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres, y trouverent une autre Riviere, couverte d'oies & de canards, & remplie de grosses anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur grosseur, eut la cu-

Agrémens & propriétés de cette Isle.

CASTLETON. 1614. riosité d'en peser une, qui se trouva du poids de 25 livres. Lorsqu'elles sont frappées d'un coup de picque, elles fuient l'espace de deux ou trois brasses; après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles se laissent prendre aisément. L'Auteur répette avec complaisance, que c'est le plus agréable poisson qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Isle, il conclud que c'est un lieu admirable pour le rafraîchissement des Voyageurs.

Le premier d'Avril, on remit à la voile; & doublant la pointe Nord-Est dont on a parlé, les yeux des Anglois se promenerent avec une satisfaction extrême sur la Côte du Nord, qui est une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perspective est beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieues de l'Isle qu'on laissoit au Sud-Est par Est, la latitude se trouva de 20 degrés 58 minutes. Le soir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils eussent jamais eue au Sud, ils commencerent à porter Ouest-Nord-Ouest. Le 11 à midi, la latitude étoit de 33

CASTLETON. 1614.

degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette observation, découvrit un courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Ouest du Cap de Bonne-Espérance.

Combat à Sainte-Helene.

Le premier de Juin, sans avoir parlé de l'Isle de Sainte-Helene, il nous apprend qu'il en partit un Vaisseau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorsqu'ils étoient encore à la vûe de l'Isle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaises. Castleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de son Equipage, qui étoit arrivée fort malade, se rafraîchissoit dans l'Isle, où elle s'étoit dispersée. Cependant il envoya aussi-tôt la Chaloupe au rivage, d'où elle ramena seize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On se hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occasion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaisseau de l'Escadre Hollandoise & le plus capable de défense & d'attaque, s'étoit déja éloigné avec le Salomon; ce qui n'empêcha point l'Amiral de revenir avec les trois qui lui restoient, & de se joindre à Castleton dans la Rade.

Vers midi, l'Amiral fut le premier

CASTLETON. 1614.

Un Vaisseau Hollandois saute, & les autres prennent la fuite avec Castleton.

qui allant jetter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une cannonade si vigoureuse qu'il l'auroit coulée à fond, si l'avarice ne l'eût fait penser à conserver sa proie. Mais les Portugais, qui avoient été surpris d'une attaque si brusque, se remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaisseaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu si terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas longtems à se refroidir; & le Ciel, qui les favorisoit, permit qu'une piece du Lion blanc, un des Vaisseaux Hollandois, crevant sur la chambre des poudres, y mit le feu, fit sauter le Bâtiment en pieces, & l'abîma sur le champ. Les deux autres, assez maltraités par l'artillerie Portugaise, n'eurent point d'autre ressource que de sortir successivement de la Rade; & Castleton, contraint d'abandonner dans l'Isle quinze de ses gens qui étoient dispersés sur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reste pendant le combat, se hâta aussi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ses voiles.

Le 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis se trouverent dans

une Mer couverte d'herbe à longues feuilles, qui porte un petit fruit blanc de la grosseur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénetré plus loin du côté de l'Ouest, assura que dans plusieurs endroits, l'eau en est assez chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaisseaux. Cette Mer, qui est entre les Açores & le Cap Verd, ou pour la marquer avec plus de précision, entre le 22ᵉ & le 32ᵉ degré de latitude, est nommée par les Espagnols *Mare de Sargosso*, & par d'autres la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Vayageurs passerent le Tropique du Cancer.

CASTLETON. 1614.

Mare de Saragosso ou Mer des herbes.

LATITUDES.

Priaman.	0	38 S.
Variation Nord-Ouest. . .	4	50
Tekou.	0	25
Baye d'Ayre Bangye. . . .	0	8 N.
Riviere de Pattahon. . . .	0	28
Grande Isle sans nom. . .	1	40
Isle Mascarenhas ou de Bourbon.	21	0 S.



CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine Jonh Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en 1611.

SARIS.
1611.
Introduction.

CE Voyage qui tient le huitiéme rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curiosité, qu'il est le premier que les Anglois ayent fait au Japon : on doit entendre, sur un Vaisseau de leur Nation ; car William Adams étoit arrivé quelques années plutôt dans cette Isle, sur un Navire Espagnol. L'Auteur de la Relation, qui est Saris même, n'ayant jamais publié son ouvrage, Purchass, entre les mains duquel il étoit tombé, nous en a conservé le fond dans un extrait. Les observations en sont généralement curieuses, sensées, & d'une variété fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laissé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit son Journal. Dans ce voyage, il avoit trois Vaisseaux sous ses ordres ; le *Clove* qu'il commandoit lui-même, *l'Hector* & le *Thomas*.

SARIS. 1611.

Départ.

Etant parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il passa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9; & vers quatre heures après midi, il doubla le Cap de Bonne-Espérance. Le 2 de Novembre, il se vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il observe que depuis le Cap, il ne trouva point de Moussons de vents d'Ouest, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Est, Sud-Est, & Est, avec de violents orages, des pluies, du tonnerre & des éclairs surprenans. Cependant le tems étoit si beau, ce jour-là, & la chaleur si excessive, qu'on se crut menacé d'un long calme.

Route de la Flotte Angloise.

Le 3, la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. Vers le soir, on découvrit l'Isle de Madagascar, & la Baye de Saint-Augustin à six lieues Est par Nord. On porta au Nord-Nord-Est. La variation se trouva le soir de 15 degrés 11 minutes Ouest. La sonde n'y donna pas de fond à cent brasses. On passa ensuite le Tropique du Capricorne; & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Est,

SARIS. 1611.

la variation se trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Ouest. Un courant impétueux emporta les trois Vaisseaux au Sud-Sud-Ouest; & dans l'espace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieues; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils se trouverent le soir à quatre lieues Ouest par Nord de l'Isle Primeiras. Ils s'approcherent le soir du Nord de l'Isle, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car son étendue est du Nord-Ouest au Nord. La sonde donna vingt & trente brasses. Comme l'impétuosité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les besoins de la Flotte n'étoient pas pressans, on continua de voguer jusqu'au 15, que se trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raison, qu'entre le courant & la Flotte, il avoit l'Isle de Juan de Nueva, à dix-huit lieues Est par Nord, suivant son calcul. La variation étoit, le soir, de 12 degrés 8 minutes Ouest. Le 17 au matin, on découvrit à la distance de 7 lieues les Isles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Isles parut fort blanc.

Isle Primeiras.

Embarras causé par les courans aux Isles d'Angadoxa.

SARIS. 1611.

On porta Nord-Eſt par Eſt, & l'on apperçut, le ſoir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle ſembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le courant prenoit ſa direction au Nord-Nord-Oueſt, car à la vûe de la terre on remarqua que ſans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La ſonde ne donna point de fond à cent braſſes. Après avoir combattu deux jours contre le courant, on ſe trouva le 21 fort près de la plus Septentrionale des Iſles d'Angadoxa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Iſles, ſuivant l'obſervation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les Cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Oueſt.

Fauſſe poſition de ces Iſles dans les Cartes.

Dans la difficulté de ſe dégager des courans, Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Iſle de Madagaſcar, en obſervant avec ſoin l'Iſle de Juan de Nueva, dont Van Linſchoten avertit les Matelots de ſe défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour ſe délivrer des courans. Le 25 au matin, après s'être crus

SARIS. 1611.

fort avancés à l'Eſt-Nord-Eſt, les Anglois des trois Vaiſſeaux furent extrémement ſurpris de revoir la terre à cinq lieues vers l'Oueſt. A meſure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Iſle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui cauſa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils deſeſpérerent de trouver un paſſage par cette voie. Ils jugerent que la cauſe de leur erreur venoit d'un contre-courant, qui part Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt de la pointe du rivage, & qui rencontrant le courant Nord-Nord-Eſt, les avoit jettés à l'Oueſt avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien ſervis, & qui fut ſuivi ce jour-là d'un profond calme.

Erreur ſurprenante.

Obſervations curieuſes & utiles de Saris.

Si l'Iſle de Juan de Nueva exiſte, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Oueſt qu'on ne l'a placée dans les Cartes, & beaucoup plus proche de l'Iſle de Madagaſcar; ſans quoi il lui paroît impoſſible qu'il ne l'eût point apperçue dans cette courſe. Les Anglois qui avoient fait le quatriéme voyage de la Compagnie dans le Vaiſſeau de l'Aſcenſion, comptoient d'avoir paſſé vers l'Eſt, entre cette Iſle & celle de Madagaſcar; ce que les Portugais de ce

tems-là soutenoient impossible; parce qu'ils prétendoient que l'Isle de Juan de Nueva est si proche de Madagascar, qu'elle n'en est séparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée ensuite, fort à l'Ouest, dans leurs Cartes, Saris en conclud qu'ils ont eu dessein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces courans impétueux, qui suivant ses observations, tournent beaucoup plus à l'Ouest qu'au Nord-Est & au Sud-Est. Il exhorte par conséquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à se rendre sur la Côte de Madagascar, pour le premier de Juin; &, du Cap de Saint-Augustin jusqu'au 12e degré, à porter vers l'Est, en se gardant bien de prendre leur route à l'Ouest du Nord ou au Nord par Ouest; dans la crainte des courans du Sud-Ouest, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Ouest, les jetteroient infailliblement sur la Côte de Sofala, fond brisé, Mer profonde, où l'on n'est gueres le maître de garder ses latitudes. D'un autre côté, si l'on veut prendre au dessus de Madagascar, on ne le peut gueres, sans courir le danger de tomber sur les basses de l'Inde, sur-

SARIS. 1611.

Avis important pour les Navigateurs.

SARIS 1612.

tout si l'on passe au Nord de ces basses; parce que le courant prend les Vaisseaux en flanc, sur-tout au mois d'Août & de Septembre, où l'on trouve des vents de Nord-Ouest fort violens.

La Flotte mouille entre Sofala & Mozambique.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloise alla jetter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, sur treize & quatorze brasses. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes, & la variation d'onze degrés 50 minutes Ouest. On mouilla sous une Isle qui est proche de la Côte, mais si deserte & si stérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fit de profondes ouvertures dans le sable. L'inquiétude des Anglois ne faisant qu'augmenter, Saris prit la résolution de gagner Madagascar, au-dessus de l'Est par Nord, dans l'espérance de se dégager des courans par cette voie. Il remit à la voile; mais après avoir été fort embarrassé jusqu'au 26 par un courant qui venoit du Nord-Est, il se trouva heureusement à Moyella, une des Isles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraîchissemens y étant en abondance, il y passa huit jours, pendant les-

Moyella, une des Isles de Comore.

quels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il se procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de sucre, des tamarins, du riz, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poisson. Le soin qu'il eut sans cesse de tenir ses gens sur leurs gardes, soutint les Habitans dans la disposition de le servir avec beaucoup de civilité & d'affection.

SARIS. 1611.

Le Roi de Moyella visite Saris à bord.

Il invita le Roi de l'Isle, qui étoit Mahométan, à le visiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de plusieurs instrumens. Ce Prince refusa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de sa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine sa mere, en promettant d'en manger lui-même après le coucher du Soleil. Il se nommoit *Cherif-Abubeker;* & la Reine Sultane, *Manangalla.* A son retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laisser une Lettre qui rendît témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, datée de l'année 1604, qu'il fit

SARIS
1611.

voir avec complaisance, & que Saris accompagna de la sienne; mais avec un avis aux gens de sa Nation de ne pas se fier trop à ces Insulaires, s'ils n'étoient les plus forts.

Caractere du Roi & des habitans.

Les Habitans de l'Isle Moyella sont Négres. Leurs cheveux sont naturellement frisés; & leur unique habillement est une piece d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de cotton. Sa taille étoit fort basse, son visage maigre, & presqu'aussi noir que celui de ses plus vils sujets. Il parloit peu; mais il sçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pélerinage de la Mecque, d'où il avoit aussi rapporté le nom de Chérif. Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, signé de sa main, dont Purchass nous a conservé les caracteres. Les Habitans aimerent mieux recevoir le payement de leurs denrées en argent qu'en marchandises. Cependant pour du drap écarlate, des calotes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on est sûr de tirer de l'Isle toutes les provisions dont on a besoin.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre ; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Melinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formosa*. la Côte s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. A quatre lieues du rivage, la sonde donna trente brasses d'eau. La direction des courans étoit au long du rivage vers le Nord-Est. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes ; & le soir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Ouest. Cette terre est plus à l'Est qu'elle n'est placée dans les Cartes, sans quoi on n'auroit pu l'appercevoir sitôt ; car suivant les calculs fondés sur les Cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieues. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Ouest. A la distance d'environ douze lieues des Basses, nommées par les Portugais *Baxos de Malhina*, Est par Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la sonde ne trouva point de fond à cent brasses.

Baye Formosa sur la Côte de Melinde.

Baxos de Malhina.

En portant au Nord-Est, on se vit le premier de Décembre à trois degrés 40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence surprenantes. La varia-

SARIS. 1611.

tion étoit de 16 degrés 15 minutes Oueſt. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre juſqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Eſt par Sud, ſuivant les calculs, ſoixante-douze lieues, malgré la force d'un courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit ſe défendre à la vûe des tournans. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un ſujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cauſe de ce Phénomene. On eut auſſi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec un déluge de vapeurs ſoudaines qui coupoient la reſpiration. Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de deſeſpérer les Matelots.

Tournans terribles.

Obſervations nautiques.

Le 25, étant à une minute de latitude du Nord, & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur obſerve que ceux qui vont à Sokotra dans cette ſaiſon, doivent tenir courſe l'eſpace d'environ deux cens lieues vers l'Eſt de Pemba, où la variation augmente ſans ceſſe à l'Oueſt; ce qui ne manquera point de les avan-

cer plus au Nord. Ainſi, tenant toujours l'Iſle de Sokotra ouverte entre le Nord par Eſt & le Nord-Nord-Eſt, ils tireront le meilleur parti qu'on puiſſe eſperer de tous ces vents, qui près du Continent ſe ſoutiennent ſans interruption entre Eſt par Nord & Nord par Sud, mais qui ne ceſſent point en Mer de ſouffler au Nord-Eſt, au Nord, & quelquefois au Nord-Oueſt, à l'Oueſt, & à l'Oueſt par Sud, avec des mélanges, néanmoins, de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Eſt & Nord ne ſoient pas d'un grand ſecours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Eſt, on s'approche plus du Nord de la ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande ſur-tout qu'on ſe tienne hors de vûe autant qu'il eſt poſſible, pendant ce tems de la Mouſſon d'Eſt, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, ſuivez hardiment le rivage, car il eſt par-tout fort ſûr; mais il eſt beaucoup plus à l'Eſt qu'il n'eſt repréſenté dans les Cartes.

SARIS. 1611.

Le premier de Janvier, à 3 degrés

1612.

SARIS.
1612.
Incertitude de la navigation dans certaines saisons.

58 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das Baxas, à la distance de huit lieues. Le 18, après avoir été fort tourmenté par un courant, on eut, à six degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut sabloneuse & fort stérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'expérience, qu'en avançant vers l'Est, elle augmente à l'Ouest, & qu'en suivant le rivage au Nord-Ouest, elle diminue au contraire fort sensiblement à l'Ouest : de sorte qu'en consultant les Cartes, on se croyoit toujours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement; au lieu que la variation en faisoit juger sans aucune erreur. Ainsi c'est une régle sur laquelle on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les observations seront faites par un homme d'expérience, avec un instrument exact. Saris acquit cette connoissance à force d'être repoussé sur cette Côte. La variation étoit, le 18 au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Ouest, & le soir de 17 degrés 20 minutes.

Cap Dorful.

Le premier de Février, on eut la vûe du Cap Dorful, à sept lieues de distance; terre haute & fort stérile en

apparence au long de la Mer. Le 9, à 10 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde; mais il portoit Nord-Oueſt, au lieu que la premiere fois c'étoit Nord-Eſt par Nord. La cauſe de l'erreur fut un courant Oueſt-Nord-Oueſt, dont on ſe défioit ſi peu, qu'on ſe croyoit à 45 ou 50 lieues de la terre. La ſonde, à cinq lieues du rivage, donna cinquante braſſes, ſur un fond de beau ſable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoir fait ſeize lieues Nord-Eſt par Eſt, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit gueres qu'à la diſtance de huit lieues. Saris fit faire l'eſſai du courant, avec la Pinace, & l'on trouva que ſon cours étoit Nord par Eſt. Vers le ſoir du même jour, on eut la vûe de l'Iſle d'Abda del Kuria, d'environ dix lieues. C'eſt une terre haute, qui préſente l'apparence de deux Iſles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de ſix lieues la plus orientale des Iſles Hermannas, dont la terre parut baſſe. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que ſix lieues à l'Eſt-

Erreurs de lieux.

Saris. 1612.

Sud-Eſt, on ſe perſuada qu'une Iſle qu'on découvroit de huit lieues, étoit encore la plus orientale des deux Hermannas; mais on reconnut que c'étoit Abda del Kuria, & que les deux Hermannas étoient à douze lieues au Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de 17 degrés 23 minutes Oueſt. Le lendemain, à la pointe du jour, on vit de ſix lieues l'Hermanna occidentale, qui ſe préſentoit Eſt-Sud-Eſt; & l'on découvrit Sokotra à dix lieues de diſtance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes; la variation de 17 degrés 22 minutes Oueſt. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Iſle de Sokotra. Vers le ſoir, on eut la vûe du rocher blanc qui eſt à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieues, un courant impétueux, qui ſuivoit la terre, ne permit que le lendemain au ſoir de jetter l'ancre à une lieue & demie de Tamerin, Ville où le Roi fait ſa réſidence. Le 18, on entra dans la Rade; & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, ſur un fond de ſable d'environ neuf braſſes.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Sokotra.

Il envoya immédiatement dans l'Eſquif, Richard Cockes ſon principal Facteur, pour informer le Roi de quel-

SARIS. 1612.

le Nation étoient ses trois Vaisseaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchissemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter aussi-tôt des provisions fraîches à la Flotte, avec une Lettre de Sir Henri Middleton, datée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Increase, dans la Rade de Delischa. Saris garda l'original de cette Lettre; & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris passe la nuit avec le Roi.

Le 19, il descendit au rivage avec beaucoup de pompe; & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne se séparerent que le matin. Ce Prince étoit vêtu d'une robbe de velours cramoisi, brodée en or. Le Palais est bâti de pierres de taille, & présente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui composoient le Cortége Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fussent vêtus honnêtement, à la façon des Mores. Tout le reste paroissoit une troupe de misérables Insulaires, dont la plupart étoient presque nuds. Le Roi qui se nommoit Sultan Amir Ebensaid, étoit fils du Roi de

SARIS. 1612.

Caſchem ſur la Côte d'Arabie.

Cherté des proviſions.

Les Habitans de l'Iſle, accoutumés depuis long-tems au paſſage des Vaiſſeaux de l'Europe, avoient pris auſſi l'habitude de leur faire payer les rafraîchiſſemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze pieces de huit, un mouton trois ſchellings, & chaque chevreau une piece de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la ſaleté de ces viandes, qui ſe vendant toutes préparées par les Inſulaires, étoient capables de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le riz ſe vendoit trois ſols la livre, les dattes le même prix, les poules juſqu'à deux & trois ſchellings. (a) Le tabac une piece de huit pour ſoixante-dix feuilles, les œufs un ſol piece. Le Roi pour ſes marchandiſes particulieres ne voulut pas recevoir d'autre monnoie que des pieces de huit.

Saris aſſemble le Conſeil pour délibérer ſur ſa route.

Le 27, Saris aſſembla le Conſeil pour lire en commun les inſtructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi repréſentant que d'un côté il n'y avoit pas d'eſpérance d'obtenir de l'aloës à Sokotra, parce

(a) Monnoie d'Angleterre, qui vaut douze ſols du Pays.

que le Roi qui en étoit absolument dépourvû, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août ; & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conseilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur dessein avoit été de s'arrêter, s'ils ne trouvoient pas la Mousson favorable pour Surate ; il sembloit qu'on fût réduit à la nécessité de passer six mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Delischa, pour attendre la saison. Cependant quelle apparence de perdre un tems si considérable sans aucun espoir de former la moindre entreprise ? car il ne falloit pas se promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertissemens de Sir Henri, à proposer le voyage de Mocka, parce qu'on avoit du moins un passeport du Grand-Seigneur ; ce que les autres Vaisseaux n'avoient jamais eu. Il ajouta pour fortifier son opinion, que c'étoit le seul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire sur ces passeports : qu'on en seroit quitte pour se tenir continuellement sur ses gardes, & pour ne risquer la sûreté de personne sans une bonne caution ; de sorte qu'on pourroit se tenir tranquil-

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

SARIS. 1612.

lement à l'ancre, & sans descendre au rivage, exercer le commerçe avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire sortir assez de forces pour allarmer la Flotte : que si les voies du commerce leur étoient fermées, il étoit résolu, en vertu de la Commission du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit essuyés de la part des Turcs, soit en les forçant d'acheter les marchandises Angloises, soit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin il conclut que cette résolution devoit plaire à tout le Conseil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaisseaux se séparassent, & que pouvant faire voile ensemble de la Mer Rouge à Surate, ils en seroient plus capables de résister à toutes les entreprises de leurs ennemis. L'assemblée goûta de si fortes raisons ; & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotra qu'ils consulterent sur leur route, leur conseilla de prendre au Sud d'Abda del Kuria; parce qu'en prenant au Nord, ils s'exposoient à se voir jettés sur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine

Avis utile du Roi de Sokotra.

peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet, ils trouverent par l'expérience qu'il vaut mieux suivre le rivage des Abyssins.

Sar:s. 1612.

Départ pour la Mer Rouge.

Ils quitterent Tamerin le jour qu'ils s'étoient proposé. Cette Baye est à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y est de 18 degrés 42 minutes Ouest. Le 4 au matin, on apperçut à huit ou neuf lieues à l'Ouest le Cap de Guardafu, sans trouver de fond dans cet endroit (12 degrés une minute de latitude) à plus de cent brasses. Le soir on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du mont Felix ; & l'on y trouva un fort bon fond sur vingt-six, dix-huit & dix-sept brasses. Ce fut-là qu'après avoir considéré qu'Aden étoit une Ville de guerre, où le commerce étoit peu considérable, sans compter les droits & les exactions qui n'ont pas de bornes, on prit la résolution de se rendre à Mocka. La Baye du mont Felix fournit aux Anglois d'excellent poisson qu'ils se firent un amusement de prendre à la ligne. Ils y trouverent aussi plusieurs sortes de gommes odoriférantes qui leur étoient apportées à bord par les habitans, & quantité de ces belles nattes qui sont recherchées à Aden, à Moc-

SARIS. 1612.

ka, & dans toutes les Indes. Les moutons, le beurre, & les autres vivres sont à si bon marché dans la Baye du mont Felix, que les Vaisseaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs provisions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que du linge en échange. La Ville de Felix (c'est le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui est son véritable nom) est située si avantageusement pour l'approche des Vaisseaux, qu'il en peut passer trois de front sans danger dans le canal qui est entre une basse pointe de sable & une colline assez élevée. L'eau & le bois sont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye.

Abondance de vivres au mont Felix.

Le 9, on fit 25 lieues à l'Ouest en suivant le rivage à la distance de 7 ou 8 lieues. Le dix au matin, en portant Ouest par Nord, on eut la vûe de deux petites Isles à une lieue de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Le lendemain on vit à huit lieues la haute terre de Darsina en Arabie. Un courant d'Est causa quelque embarras à la

Courant.

Flotte, & la porta contre ſon attente, au Nord par Oueſt, au lieu du Nord-Nord-Oueſt qui étoit ſa direction; mais lorſqu'elle eut été pouſſée à douze lieues du rivage, elle fut délivrée de cet obſtacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le courant. SARIS. 1612.

Instruction de Saris à ses Officiers.

En s'approchant des Détroits, il donna des inſtructions par écrit au Capitaine Towtſon & à Davis pour regler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de ſe concilier les Turcs par de bons procédés; l'autre de ſe garantir de leurs trahiſons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation ſi perfide. Le treize au ſoir, ils ſe trouverent à quatorze lieues à l'Eſt de l'entrée des Détroits, & ſeize à l'Oueſt d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître aſſez la Côte; & par la même raiſon on l'avoit ſuivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieues de diſtance, la ſonde ſans ceſſe à la main, pour ne rien donner au hazard. Le fond s'étoit trouvé de ſable depuis quarante juſqu'à quinze braſſes. Le ſoir du jour ſuivant, après une pluie abondante qui étoit la premiere depuis 4 mois, Pluie rare.

SARIS. 1612.

on se crut si près des Détroits, que l'obscurité faisant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie. Le quinze, on fit six lieues Ouest par Sud; & l'on apperçut à l'Est trois petites Isles, dont la plus grande & la plus Orientale est défendue par un Château. Il fallut des soins & des efforts pour se dégager d'un courant qui venoit du Sud-Est. Enfin, vers midi on entra dans les Détroits en trouvant depuis trente jusqu'à neuf & sept brasses; & vis-à-vis une maison blanche qu'on découvre dans une petite Baye sablonneuse au Nord-Est, on eut six brasses sur un fond de sable fort blanc. La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas cessé d'être excellent, on jetta l'ancre le soir sur quinze brasses & demie à trois lieues du rivage d'Arabie & dix de celui des Abyssins; car le tems se trouvant fort clair, on distinguoit parfaitement les deux Côtes. Le seize au matin, on porta Nord par Ouest sur 18, seize & quinze brasses, jusqu'à quatre lieues de Mocka. Ensuite on prit Nord & Nord par Est sur neuf, dix, huit & sept brasses. Mais découvrant une basse ou plutôt un banc qui est au Sud-Est de la Ville, ils avance-

La Flotte passe les Détroits.

rent Nord-Nord-Ouest tirant vers le Sud, jusqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Est par Sud à l'égard de la Flotte. Là ils jetterent l'ancre à la vûe du Mimaret & de la grande Mosquée, qu'il faut avoir Est-Nord-Est pour être tout-à-fait délivré du banc. C'est le seul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il est si redoutable, qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention cet écueil puisse être apperçu à la couleur de l'eau.

Danger de la Rade de Mocka.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Esclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amené. On le reçut civilement. Il déclara de son propre mouvement, qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port, y avoit été fort mal-traité par Regib Aga; mais que le nouveau Gouverneur, qui se nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du Commerce. Saris fit donner deux pieces de huit à l'Esclave, & répondre au Gouverneur par sa bouche, que lui & ses gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur; & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils pussent

La Flotte y jette l'ancre. On vient la reconnoître.

SARIS. 1612.

conférer, ils expliqueroient mieux les causes de leur arrivée. Presqu'aussi-tôt il leur vint un Renégat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvella les mêmes questions, & qui leur demanda s'ils avoient un passeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non seulement ils avoient ce passeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien souhaitant de les voir, Saris refusa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné sa Religion; mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur passeport, les Anglois alloient saluer la Ville d'une décharge de cinquante pieces de canon. En le congédiant il lui fit donner cinq pieces de huit. Aussi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux Galeres, qui étoient dans le Port, en tirerent six. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant se nommoit *Maami*.

Préfens mutuels des Turcs & des Anglois.

Le 17, Saris reçut d'Ider Aga un présent de trois veaux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par

Saris. 1612.

lesquels il le prioit de descendre au rivage. Il lui envoya de son côté un bon fusil de chasse, en lui faisant dire par le Messager Turc, qu'il descendroit volontiers, pourvû qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution, ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Messager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponse ils avoient faite au Renégat Italien qui se nommoit *Mustafa Tarziman*; parce qu'ayant reçu d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enyvré avant que de retourner à la Ville, qu'il se trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Messager Turc étoit un Secretaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & sa suite marquant un homme de quelque distinction, Saris lui proposa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit descendre deux de ses gens, Cocks & Bolton, qui sçavoient la langue du Pays. Cette proposition fut acceptée. Le Secretaire ne se fit pas presser pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent; mais ils voulut qu'ils fussent préparés par les gens de sa suite.

SARIS.

1612.

Députation des Anglois à l'Aga Turc.

Cocks & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joie & conduits dans la Ville au son des instrumens, pour faire connoître au peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur, que le Général Anglois étoit amené par des vûes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville, lorsqu'il auroit reçu des ôtages pour la sûreté de son retour. Ils devoient ajouter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux disposés, ils promettoient d'ensevelir le passé dans l'oubli, & de faire avec eux, suivant le passeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponse, & leur donna pour le Général Saris une Lettre où ses intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robbes dont ils avoient été révêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Secretaire que cet usage s'observoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en user plus généreusement en lui faisant présent

d'une demi piece de camelot violet; ensuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après son départ, il le congédia avec beaucoup de politesses. Purchass nous a conservé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction (*a*).

SARIS.

1612.

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de sa propre bouche.

Lettre de l'Aga à Saris.

» TRès-digne & très-honorable
» ami, j'ai parlé à ceux que vous
» m'avez envoyés, & je les ai reçus
» avec tous les honneurs possibles,
» suivant les usages de ce Pays, les
» ayant fait revêtir de robes & con-
» duire avec la musique de la Ville,
» afin que les Habitans pussent recon-
» noître que vous arrivez, & que nous
» vous recevons avec des sentimens
» d'amitié. Si votre plaisir est de me
» venir voir demain, je vous offri-
» rai tous les divertissemens qui pour-
» ront se trouver ici, avec un cœur
» exemt d'artifice & de dissimulation,
» & je vous envoyerai pour ôtage
» mon Secretaire ou toute autre per-

(*a*) Purchass a conservé aussi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais de papier, gravé de quelques caractères.

SARIS.

1612.

» sonne qu'il vous plaira de me faire
» nommer par mon Interprete, que je
» charge dans cette vûe de se rendre
» sur votre bord avec les vôtres. Fai-
» tes-moi dire aussi à quelle heure
» vous souhaitez de descendre à ter-
» re. J'écrivis hier à Jaffar Bacha, mais
» il se passera quatorze ou quinze jours
» avant que je puisse recevoir sa ré-
» ponse. Cependant s'il vous plaît
» dans cet intervalle d'envoyer vos
» gens au rivage pour acheter des pro-
» visions fraîches, ou toute autre cho-
» se que vous desirerez dans cette
» Ville, ils y seront bien reçus & n'y
» recevront aucun sujet de plainte.
» Ainsi je finis en attendant votre ré-
» ponse. De Mocka le 25 de Moha-
» ram, 1021 de Mohamed. Ous co-
» mobono amico, (a) HAYDAR AGA,
» *Aga de Mocka.*

Les Turcs envoient des Otages sur la Flotte.

Malgré le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le champ une réponse convenable à cette Lettre ; car le lendemain on vit arriver à bord Mohamed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particulier de la

(a) Il est étonnant qu'ayant cette signature pour regle, on ait mis dans le texte Ider au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar est connu pour un mot Arabe qui signifie *Lyon.*

Rade, avec Nasuf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient accompagnés de quelques Esclaves pour servir d'Otages. Saris se prépara aussi-tôt à descendre avec tous ses Marchands dans les trois Esquifs qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On fit à son départ une décharge générale de l'artillerie. Il trouva sur le rivage le Capitaine des Galeres & plusieurs autres Officiers qui le conduisirent dans la Ville au-travers d'une prodigieuse foule de peuple, précédés des trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château se firent entendre à plusieurs reprises. Après avoir passé deux gardes à l'entrée du Château, il fut introduit dans la maison du Gouverneur qui est bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans une chambre dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres étoient à l'Angloise, depuis le séjour apparemment que Sir Henri Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pû communiquer aux Turcs quelques-uns de nos usages. On étendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap de soie beaucoup plus précieux,

SARIS. 1612.

Maison de l'Aga & cérémonies de l'Audience.

SARIS. 1612.

sur lequel on mit deux grands coussins ; & les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur sortit bientôt d'une chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes richement vêtues, & paré lui-même d'une robe de brocard d'or bordée de martre. Il prit le Général par la main, & baisant la sienne qu'il mit sur sa tête, il le conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques complimens, Saris lui présenta les Lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lûes par Cocks, & expliquées par Bolton au Commandant des Galeres, qui les rendoit ensuite à l'Aga. Le passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Secretaire ; après quoi le Gouverneur le prit respectueusement, le baisa & le mit sur sa tête. Purchass a cru nous devoir conserver la traduction de ce passeport.

Passeport du Grand-Seigneur.

« A Vous, mes très-dignes, mes » heureux, mes riches & grands » Vicerois & Beglierbeys, qui êtes » établis par mer & par terre depuis » mon trône impérial & glorieux jus- » qu'aux confins des Indes Orienta- » les, qui êtes en possession de quel- » que portion de notre dignité, & à

» qui il appartient de donner aide &
» secours au premier signe de notre
» volonté dans la cause de Dieu & de
» la Religion Musulmane, dont la
» puissance & la grandeur puissent
» durer à jamais. A vous, mes très-
» dignes & vaillans Sangiacs, Beys,
» subordonnés ausdits Beglierbeys,
» qui êtes dans la possession & l'at-
» tente de grandes dignités & char-
» ges, &c. A vous, mes très-dignes,
» très-sages & très-prudens Juges &
» Ministres de Justice, qui êtes sous
» l'autorité desdits Sangiacs, Beys,
» & de qui la sagesse, la prudence &
» la justice coulent comme d'une
» source; que la grandeur & le mé-
» rite de votre fonction puissent à ja-
» mais continuer. A vous, mes re-
» nommés, mes grands, mes très-di-
» gnes Capitaines & Beys de mes Na-
» vires & Bâtimens qui nagent sur la
» surface de l'eau. A vous, mes très-
» dignes Commandans des Châteaux,
» Villes & Cités. A vous, dignes Of-
» ficiers de nos douannes, demeurans
» sur les Côtes de Mer, sur les Rivie-
» res, Ponts, & autres parts de nos
» domaines & des Pays appartenans.
» A vous tous enfin, qui sur la vûe
» de mon impérial commandement

SARIS.

1612.

» êtes obligés par le plus étroit de-
» voir de vous lever pour lui rendre
» l'obéissance & le respect qui lui ap-
» partiennent.

» Cette Lettre est pour vous faire
» entendre que l'Ambassadeur de la
» Grande-Bretagne, résidant actuel-
» lement à notre très-heureuse &
» très-sublime Porte, nous a fait les
» représentations suivantes : Que
» quelques Sujets du Roi de la Gran-
» de-Bretagne ayant avec beaucoup
» de dépense & de travail découvert
» un commerce aux Indes Orientales;
» & d'ailleurs étant informés qu'il y
» a dans quelques parties de nos do-
» maines de grandes richesses & des
» espérances de commerce, souhai-
» tent dans leur passage de pouvoir
» visiter ces places pour l'utilité &
» l'aggrandissement dudit commerce;
» & dans cette vûe, afin que lesdits
» Sujets du Roi de la Grande-Breta-
» gne puissent obtenir toutes sortes de
» faveurs & d'assistance dans une si
» bonne & si louable entreprise, ledit
» Ambassadeur nous a prié au nom
» de son Maître, le Roi de la Grande-
» Bretagne, de daigner leur accor-
» der notre sauf-conduit & notre re-
» commandation. En conformité de

SARIS. 1612.

» cette demande, & en considération
» de ce que nous & nos prédécesseurs
» depuis l'espace d'un grand nombre
» d'années sommes & avons été dans
» une alliance & une amitié très-
» étroite avec ledit Roi de la Grande-
» Bretagne & les Sujets de ce Royau-
» me, qui ont actuellement, comme
» ils ont eu depuis long-tems, la per-
» mission & la liberté du trafic dans
» tous nos domaines & nos Provin-
» ces des Mers Méditerranées ; nous
» vous enjoignons & ordonnons très-
» expressément à vous tous nos Sujets
» & Officiers ci-dessus mentionnés,
» non seulement de recevoir & trai-
» ter avec amitié & civilité les Mar-
» chands & Sujets de la Grande-Bre-
» tagne, venans & passans dans nos
» domaines, sur-tout avec l'intention
» de commercer dans les Cantons
» d'Yaman, d'Aden, & de Mocka ou
» Pays appartenans, en les aidant &
» les secourant de tout ce qui leur est
» nécessaire pour leurs personnes &
» pour leurs Vaisseaux, mais encore
» de leur laisser la liberté de passer
» par mer & par terre, d'aller, de
» revenir, suivant que leurs affaires
» & leurs besoins peuvent le deman-
» der, & de s'arrêter dans nos domai-

SARIS. 1612.

» nes, nos Villes & nos Cités, en leur
» accordant toutes fortes de privilé-
» ges & de liberté raifonnables pour
» le commerce, fans leur caufer, ou
» fouffrir qu'on leur caufe aucun em-
» pêchement, aucune injure & aucun
» trouble. Au contraire, vous leur
» rendrez tous les bons offices & tous
» les témoignages de bienveillance &
» d'humanité qu'il eft jufte & con-
» venable d'accorder à d'honnêtes
» Etrangers qui auront entrepris un
» fi long & fi pénible voyage. Et fi
» nous apprenons que, contre nos or-
» dres & contre l'alliance & l'amitié
» qui eft entre nous & le Roi de la
» Grande-Bretagne, vous faffiez le
» moindre tort, ou vous caufiez la
» moindre peine & le moindre fujet
» de plainte aufdits Marchands dans
» leur commerce ou autrement, ap-
» prenez certainement que non feule-
» ment vous encourrez notre indigna-
» tion, mais que vous ferez punis
» pour l'exemple des autres. Obéif-
» fez donc à notre impérial com-
» mandement, & reconnoiffez ici no-
» tre feing impérial. Donné à Con-
» ftantinople le 15e jour de la Lune
» nommée *Qulbajjah*, l'an 1019 ».

Difcours

Le Gouverneur remit l'original de

SARIS. 1612.

ce passe-port à Saris, après en avoir fait tirer une copie, & l'assura que son arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux personnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les suites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du Commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup avant la réponse qu'il attendoit du Bacha de Zenan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au rivage, d'acheter tout ce qui leur seroit nécessaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçussent qu'on étoit dans une paix parfaite, & que tous les anciens ressentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politesses du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du Commerce, soit avec les Anglois, soit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloise pouvoit fermer l'entrée du Port. Aussi Saris avoit eu dessein de causer cette inquiétude aux Turcs en approchant si près du riva-

Discours obligeans du Gouverneur.

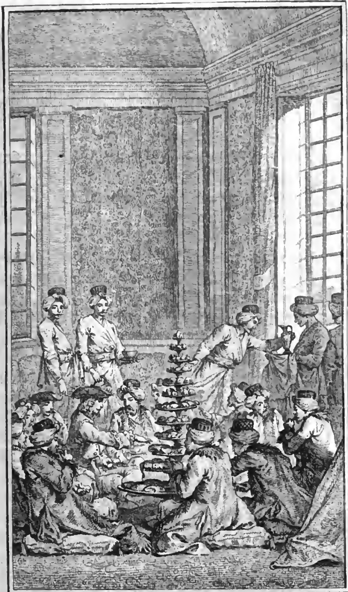
Sa politique.

SARIS. 1612.

ge; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laisser descendre quelques-uns de ses gens dans les Esquifs, pour acheter leurs besoins.

Festin que l'Aga donne aux Anglois.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes sortes de gibier, de volaille, de grosse viande, de confitures & de pâtisserie. On fut servi en vaisselle d'étain, & tous les mêts furent présentés dans un seul service, avant qu'on se fût mis à table. Il est assez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorsque l'Auteur ajoute que tous les plats furent placés l'un sur l'autre, sans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoute à la vérité qu'ils avoient tous un pied, comme nos soucoupes; ce qui peut faire juger qu'il restoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mêts qu'il représente, & servis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit surpasser la mesure qu'il lui donne. On ne présenta, pour liqueur, que de l'eau simple ou bouillie avec du caffé, que les Anglois ne connoissoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives



Festin du Gouverneur de Mocka

SARIS.

1612.

étoient assis à terre, avec les jambes croisées, sans table & sans siéges.

Cérémonie des parfums.

Après le festin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le second quelques serviettes, & les deux autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës, & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait asseoir Saris sur un riche tapis, le pria de recevoir le service des quatre enfans. Ils lui mirent une serviette sur la tête, & tinrent dessous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent ensuite le même office au Gouverneur & à deux de ses principaux Officiers. Cette cérémonie est en usage parmi toutes les personnes riches du Pays.

Présens du Grand Seigneur à Saris.

La conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robbe, ou d'un caffetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le saffran, pour conserver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; & le troisiéme d'un sabre de Damas monté en argent.

Saris.

1612.

Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robbe & lui mit le sabre au côté, en lui déclarant que ce présent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur. Ensuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui est le chef de la Justice parmi les Turcs, & le Commandant des Galeres, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une sincere amitié. On amena sur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour se procurer plus aisément la vûe de la Ville. Il se promena ainsi pendant plus d'une heure, & il choisit même une Maison pour en faire un Comptoir. A son retour, le Commandant des Galeres lui fit accepter des rafraîchissemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir sur son escalier. On s'y renouvella mutuellement la promesse d'oublier tout ce qui s'étoit passé dans le voyage de Sir Henri; & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer souvent les Anglois au rivage. Enfin, l'on ne se sépara que le soir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné

Il se promene dans la Ville.

à bord, renvoya auſſi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers préſens.

SARIS. 1612.

Hypocriſie du Gouverneur Turc.

Le 21, Cocks fut envoyé au rivage, avec quelques flacons de *Roſa-ſolis* ou de *Roſſoli*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne puſſent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robbes de drap violet pour ſes Eunuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de ſortie, des poids, des meſures, de la valeur des monnoies, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de cotton, & des autres marchandiſes dont la Flotte pouvoit ſe charger. Il devoit auſſi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé ſur l'Aſcenſion, lorſque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaiſon avec les Anglois, & leur apprendre les circonſtances du ſéjour de Sir Henri à Zenan & à Mocka.

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Enfin, le 31, Saris apprit du Commandant des Galeres, que le Gouverneur avoit reçu la réponſe du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non-ſeulement de permettre le commerce aux An-

SARIS.
1612.

glois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galeres, à qui ils ne manquerent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire; parce qu'une Jebbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé *Ashraf*, qui avoit toujours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir exigé des ôtages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran; que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le passe-port du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zenan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six

Ils sont exhortés à la défiance.

jours, après lesquels tout seroit éclairci.

SARIS. 1612.

Le 2 d'Avril, la Caravanne du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocka. Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrerent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de cotton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoient d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, ausquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre deux ils n'avoient que trois pieces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le Commerce. Vers le soir, le Commandant des Galeres, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du Commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le len-

Arrivée d'une Caravanne & de deux Vaisseaux Indiens.

SARIS. 1612

demain au rivage, en lui promettant qu'il y recevroit des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages ; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son départ. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Tourson se rendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages ; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloise. Le Gouverneur parut charmé de le voir, & lui fit présent d'une robbe ; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conseilla d'engager Saris à faire partir pour Zenan deux de ses principaux Facteurs avec la Lettre & les présens du Roi d'Angleterre, en faisant entendre que c'étoit le seul moyen d'abreger les difficultés. Saris approuva ce conseil,

SARIS. 1612.

Lettres de Sir Henri à Saris, & conseil qu'il lui donne.

seil, & se disposa à l'exécuter le jour suivant. Mais lorsque ses Députés furent prêts à partir, il reçut, par les soins du Commandant des Galeres, trois Lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croisoient alors aux Détroits de Babalmandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le Commerce à Surate, avec peu d'avantage & de satisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte: que le Capitaine Hawkins, sa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient essuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer sur la Flotte, à l'exception d'un seul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe : qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occasion de se venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous ses gens & ses marchandises. Un avis de cette importance fit changer toutes ses vûes à Saris. Il dépêcha sur le champ un de ses Facteurs aux Anglois de Babalmandel pour leur rendre compte de son voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut suspendue. Enfin la résolution

SARIS. 1612.

à laquelle on s'arrêta fut d'attendre les explications des Turcs, & de se régler sur leur conduite.

Cargaison de deux Vaisseaux Indiens.

Les deux Vaisseaux Indiens déchargerent sur le Port soixante quintaux de bois d'aloës & six cens churles d'indigo, cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque bahar revenant à trois churles & demie; de l'osfar qui est une teinture rouge, du girofle, des toiles & des étoffes des Indes. Le prix de l'indigo étoit de 30 à 35 réaux le churle.

Le bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes qui venoient de la Côte des Abyssins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui osassent quitter le rivage; ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandises Indiennes à des prix raisonnables, il en chargeroit un de ses Bâtimens. Il ajouta que cette marque d'intelligence serviroit à convaincre Sir Henri de la bonne foi des Turcs, & pourroit lui faire cesser les hostilités. Mais pour réponse à sa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient si fa-

vorables en apparence, que pour faire sentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus : « Haydar Aga, vous m'a- » vez écrit qu'il est arrivé à Mocka » trois Vaisseaux Anglois avec le pas- » seport du Grand-Seigneur. Mon » plaisir est que vous leur engagiez » ma parole pour leur sûreté, & que » vous leur accordiez la liberté de » prendre une maison dans la Ville, » pour y exercer le commerce pen- » dant cette Mousson. Vous m'écri- » vez aussi qu'ils veulent m'envoyer » ici deux de leurs gens ; donnez-leur » tout ce qui est convenable pour le » voyage ».

SARIS.

1612.

Ordre du Bacha de Zenan

Proportions des poids de Mocka à ceux des Anglois.

A l'égard de la proposition de Saris, on lui répondoit qu'il obtiendroit tout par amitié, rien par force ; & qu'on étoit aussi disposé à charger ses trois Vaisseaux qu'un seul. Saris eut en même tems l'information qu'il avoit desirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le rottale est une livre de Mocka. Dix inens qui font vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloises, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante

SARIS. 1612.

livres de leur poids ; & de celui d'Angleterre, entre cent soixante-six & cent septante. Le coton se vend par bahar, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il est bon & bien nettoyé ; & le bahar fait trois rottales, c'est-à-dire entre trois cens quarante-quatre & quatre cens trente-deux livres du poids Anglois. La mesure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-sept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloise ; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Objections & difficultés du Gouverneur de Mocka.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour proposer à Saris de faire descendre quelques-uns de ses gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre, en vertu duquel tous les Joncs Indiens qui échapperoient à Sir Henri, seroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoutoit que si Saris pensoit sérieusement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ses Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hostilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardiesse de se rendre sur la Flotte. Cocks descendit le len-

demain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarerent encore qu'aucun Marchand ne vouloit risquer d'aller sur la Flotte, & que le Cadi même s'y opposoit, depuis que les Turcs étoient offensés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandises des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de sçavoir combien il en viendroit cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaisseaux Indiens, ne se presseroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoient infailliblement une cherté; enfin que si les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandises, il ne falloit pas moins nécessairement les apporter au rivage.

SARIS. 1612.

Outre le motif de la crainte qui faisoit souhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, suivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la douanne de Mocka valoit alors chaque année 1500 mille sequins qui, évalués à cinq schellings piece, faisoient la somme de trente-sept mille cinq cens livres sterling.

A quoi monte le revenu de la douanne à Mocka.

SARIS.

1612.

Saris assembla son Conseil pour délibérer sur les conjonctures. Après avoir considéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à se promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaisseaux Indiens, on résolut de demeurer dans l'inaction jusqu'au retour de la Mousson, pour se rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures espérances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait jusqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages si vifs de son affection & du desir qu'il avoit de lui communiquer ses desseins, que ne pouvant se défendre de tant d'instances, il résolut de profiter du premier vent pour gagner Babal-mandel. Cependant il communiqua sa résolution au Gouverneur; & pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Saris se détermine à joindre Sir Henri.

Il arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Increase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conféré avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens, ne lui laissant pas plus d'espérance pour le commerce à

Il le trouve aux Détroits.

Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux, étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bab-al-mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le canal des Abyssins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit ; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer, & de leurs dents d'éléphans, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajouta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entierement l'Hector. Cette proposition ayant été approuvée de tout le monde, on ne pensa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Cependant il restoit un Traité à faire entre les deux Généraux Anglois, pour le partage des marchandises échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le passage aux Bâtimens de l'Inde ; que les deux tiers des marchandises appartiendroient à Sir Henri, & la troisiéme part à Saris ; & que

Etrange Traité qu'ils font ensemble.

SARIS. 1612.

les droits du Grand-Seigneur seroient payés fidelement. Cette convention fut écrite & signée respectivement. On y ajouta une défense rigoureuse à tous les Anglois des deux Flottes, de s'attribuer particulierement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injustice ou la moindre violence.

Saris retourne à Mocka. Espérances qu'on lui donne.

Le 18 au soir, il arriva un Vaisseau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris qui ne vouloit pas quitter Mocka sans sçavoir sur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs, retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur surpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer son Interprete, pour l'informer de ce qui se passoit aux Détroits. On ne lui dissimula rien. Cette ouverture qui sembloit devoir l'irriter, servit au contraire à le rendre plus traitable. Il envoya aux Anglois quantité de rafraîchissemens, & leur fit demander des essais de leurs marchandises que Saris lui fit porter sur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverses couleurs. Il promit d'en prendre avec de l'étain & du plomb jusqu'à la somme de mille pieces de huit: mais il ajouta que plusieurs Négocians

de la Ville souhaitoient du plomb & du fer ; sur quoi il pria instamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité ; parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme, & se continueroit à la satisfaction de tout le monde. Il envoya de son côté sur la Flotte trois essais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor qui passe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent pieces de huit ; ce qui étoit fort audessus de l'estimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois especes valût plus de trente, quarante & quarante-cinq pieces le churle.

SARIS. 1612.

Il tente le commerce avec les Turcs.

Cependant Saris s'imagina qu'un excès de défiance étoit fort souvent nuisible au commerce ; & dans cette idée il consentit à faire transporter au rivage huit balles de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caisses d'étain du poids de six cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-pieces de huit le pik ; pour le bahar d'étain cent vingt pieces de huit ; douze pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas satisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de re-

SARIS.

1612.

tourner le soir à bord avec leurs marchandises.

Il se rend à la Baye d'Assab.

Les espérances de Saris s'évanouirent entierement après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Assab, où il trouva l'Increase & l'Hector avec onze Bâtimens Indiens de divers cantons. En arrivant dans la Rade, il envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter sans sa permission. De leur côté, ils le supplierent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendroit dans leurs marchandises, & de ne pas les exposer par de trop longs délais à manquer la Mousson pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les balles qu'il voudroit avoir. Cette satisfaction leur fut accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi dans toute sa longueur avoit cent cinquante-trois pieds, quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât dans le Rhemi étoit de cent trente-deux pieds. Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une

Mesure des Vaisseaux Indiens.

espece de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris qui ne lui devoit que de la reconnoissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Increase, Maami présenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan, l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, ausquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion ; car s'ils avoient offensé les Anglois, disoient-ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

SARIS. 1612.

Plainte des Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pû les obtenir, qui l'avoit ramené dans ces Mers, & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les espérances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfit aussi-tôt.

Réponse des Anglois.

SARIS.

1612.

Visite comique d'un Prince Abyssin.

Les Anglois eurent le 15 un spectacle qui ne fut pas sans agrément au milieu de tant de chagrins & de tant de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince sur la Côte d'Abyssinie, vint les visiter avec son cortége Afriquain. Il étoit monté sur une vache, nud à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit sur le front. Sa garde étoit composée de quinze hommes armés de dards, d'arcs & de fleches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allerent au-devant de lui avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers, car ils n'étoient pas sans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour soulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient si cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahison. D'un autre côté, ils ne pouvoient se dispenser de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient besoin des rafraîchissemens de la Rade d'Assab qui étoit sous sa domination. Aussi le traiterent-ils suivant son goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de-

Saris. 1612.

vie, dont il but jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir sans secours. Ce Prince dépendoit de l'Empereur des Abyssins, quoique trop éloigné de sa résidence pour en recevoir des loix fort gênantes. Il fit présent aux Généraux de cinq veaux gras.

Le même jour, Sir Henri eut la satisfaction de voir arriver le Pepper-Corn, un des Vaisseaux de sa Flotte, pour lequel il n'étoit pas sans inquiétude. Dounton, qui le commandoit, s'étoit saisi près d'Aden d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Malek-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque tems la chasse, & qu'il lui eût envoyé quelques volées de canon. C'étoit précisément le Vaisseau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu si long-tems aux Détroits. Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes jusqu'au 31 que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine Maami arriverent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile

Accommodement des Anglois avec les Turcs.

SARIS. 1612.

ici de répeter les conditions de cet accommodement qu'on peut lire dans les Relations précédentes.

Enfin les deux Flottes Angloises repasserent les Détroits, aussi satisfaites de leur butin que de leur vengeance; & chaque Vaisseau prit une course différente, suivant les vûes & les ordres de leurs Généraux, pour se rassembler à Bantam. Saris après avoir passé à Sokotra, où il acheta du Roi une médiocre quantité d'aloës, arriva au Port de Bantam le 24 d'Octobre. Il y revit les autres Bâtimens qui n'avoient pas fait moins heureusement leur course. Une Lettre de William Adams, où les richesses du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Isle, étoient représentées avec beaucoup d'avantage, lui fit prendre la résolution d'entreprendre une si long voyage. Il mit sur le Thomas & sur l'Hector toutes les marchandises qu'il avoit pour l'Europe; ces deux Vaisseaux retournerent directement en Angleterre. Pour lui, s'étant parfaitement radoubé jusqu'au commencement de l'année suivante, il partit le 13 de Janvier dans le Clove, pour aller faire l'essai d'un commerce qui n'étoit point encore connu des Anglois.

Saris se rend à Bantam.

1613.

SARIS. 1613.

Il avoit pris, avec ce qui lui restoit de marchandises d'Angleterre, sept cens sacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit composé que de 24 Anglois, un Espagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour suivant, il porta Est par Sud & Est-Sud-Est, en laissant à droite Pulo-Lack & dix ou onze petites Isles à gauche. Mais en s'avançant entre deux autres Isles qui sont à l'Est de Pulo-Lack, il donna malheureusement sur une basse, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras ; & lorsqu'il s'en fut dégagé avec le secours d'un vent fort impétueux, il s'apperçut d'une voie d'eau si terrible, que toutes les mains du Bâtiment suffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le desordre. Une triste expérience apprit à Saris que pour éviter cet écueil, il faut suivre l'Isle aussi près qu'il est possible.

Il entreprend le voyage du Japon.

Le 16, il mouilla contre le rivage sur cinq brasses près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau est excellente, à quatorze lieues de Bantam, & trois & demie à l'Ouest de Jackatra. Il envoya de-là quelques présens au Roi de Jackatra & à son Scha Bandar, en

Civilités qu'il fait & qu'il reçoit à Jackatra.

SARIS. 1613.

leur faisant demander la permission d'acheter ce qui lui étoit nécessaire. Cette politesse fut si bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remercimens & des présens de la part du Prince. Il usa, pour ses besoins, de la liberté de descendre, qui lui fut accordée; & le 21, il remit à la voile en portant Est-Nord-Est près de la plus orientale des deux Isles qui sont vis-à-vis Tingo-Java. Bientôt il trouva un courant si impétueux, qu'il fût obligé de mouiller vers le soir, trois petites lieues à l'Est de Jackatra.

Isles de Cherribon.

Après s'être mis au large le lendemain sur quatorze brasses, on reprit à l'Est-Nord-Est; & le 23 au matin, on eut la vûe des Isles de Cherribon, à six degrès dix minutes de latitude du Sud. Le 26, on eut celle de Pulo-Labuk, éloignée d'environ 8 lieues. On porta Est par Sud sur 35 brasses; & vers cinq heures après midi on découvrit le Continent qui se présentoit Sud-Est & Sud-Est par Sud. Le 27 à six degrés 4 minutes du Sud, on apperçut une Isle au Nord-Nord-Est.

Le 30, la latitude se trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on se crut par



les calculs à deux cens vingt-quatre lieues de Bantam. Vers trois heures après midi, on vit à cinq ou six lieues une Isle basse & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Est par Sud; & le 31 au matin, on reconnut l'Isle Celebes, dont la pointe Occidentale s'éleve comme une Isle séparée. Le soir on serra les voiles pour s'approcher des Détroits de Desolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar*; pendant toute la nuit on eut la sonde à la main, dans la crainte d'une basse qui n'est qu'à deux tiers de lieues de Celebes, & sur laquelle on voit battre l'eau dans la basse marée. Tout le côté de Celebes est fort dangereux, par la multitude de basses ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus sûr soit de se jetter du côté de Desolam, on peut sans crainte suivre le Nord entre les deux Isles, elles sont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieues, qui font la largeur du Détroit.

SARIS. 1613.

Isle Celebes & son Détroit.

Le 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorsqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Desolam éloignée d'environ dix lieues, on porta librement à l'Est par Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Isle

SARIS. 1612.

Cambine, à neuf lieues; & le lendemain après midi, une terre qu'on prit pour l'Isle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieues de Cambine, on trouva que le courant portoit au Nord: mais à la faveur de l'Isle même, on s'en dégagea facilement. Le 8 au matin, on apperçut une autre Isle, nommée *Tingabasse*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrakures* ou *Caricoles*. L'Esquif, qui leur fut envoyé, amena aussi-tôt deux hommes, qui se firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaisseau Anglois *l'Expedition*, & l'autre pour un Flamand. Welden s'étant arrêté dans l'Isle de Button, faisoit le commerce du Roi aux Isles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. Il se loua beaucoup de sa situation & de ses espérances de fortune. Son dessein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe sur le premier Vaisseau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne se soutenoit à c t-te Cour que par sa protection. Il y étoit venu de Makassar, où s'étant attiré la haine d'un puissant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé se

Isle de Tingabasse.

Deux Européens au service du Roi de Button.

retirer dans une Isle peu fréquentée des Européens, que de demeurer exposé aux perſécutions de ſon Ennemi.

On étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaiſſe tout d'un coup & s'ouvre au Nord-Oueſt par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Isles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieue de largeur.

Détroits de Button.

Le 31 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Isle de Burro, qui eſt une haute terre, mais peu habitée, parce que le fond en eſt extrémement ſablonneux & que l'eau y eſt fort rare. Elle a au Sud-Oueſt une autre Isle nommée *Sula*, qui en eſt à 14 lieues.

Iſles de Burro & de Sula.

Le 25 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieües de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Halebo-ling*, Isle fort haute, & ronde dans ſa forme. Sa latitude eſt d'un degré 16 minutes du Nord. Sept lieues plus loin au Nord par Eſt, on apperçut, de la 55e minute de latitude, l'Isle de Machian. La variation, au ſoir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

Le lendemain, étant à trois lieues

Situation de

SARIS. 1613. l'Isle de Bachian.

de la pointe Oueſt de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Isles à l'Eſt, qu'on ne peut diſtinguer aiſément ſi l'on n'en eſt fort près. Elles ſont face à l'Eſt-Sud-Eſt; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui eſt éloignée d'environ quatre lieues de la pointe de l'Oueſt. Enſuite il ſe préſente au Nord-Eſt une grande Baye, qui eſt environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Isle de Bachian eſt abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Eſpagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'eſclavage. A deux milles de la pointe, Saris envoya ſa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point; & le beſoin preſſant qu'il en avoit lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout d'un coup la Ville & le Fort des Hollandois. Le Fort eſt bâti régulierement. Il commande la Ville, qui paroît fort petite. Les Anglois jetterent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade ſe nomme *Amaſan*.

Fort & Ville des Hollandois.

Saris eſt bien reçu d'eux.

Il étoit venu à bord, en entrant

dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois de la part de son Maître toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté saluerent le Vaisseau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge se faisoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & plusieurs autres Nobles de l'Isle vinrent aussi visiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouerent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un assujettissement si continuel, qu'à peine osoient-ils faire sortir de l'Isle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'espérance de lier commerce avec eux & de laisser même un Comptoir dans leur Isle, ils répondirent qu'ils ne desiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le satisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

SARIS. 1613.

Etat de leurs forces. Femmes guerrieres.

Le Commandant du Fort Hollandois ne s'empressa pas moins de rendre visite à Saris sur son bord. Il lui parla, sans défiance, de l'état présent de ses forces, qui n'étoit pas capable d'inspirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les

SARIS.
1613.

Flottes Hollandoiſes, qui étoient venues ſucceſſivement dans l'Isle, y avoient laiſſé cette impreſſion. Il n'y avoit dans le Fort que treize pieces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plûpart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoiſes. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faiſoient le ſervice militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occaſion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une phyſionomie d'ailleurs auſſi baſſe que leurs manieres. Elles ne tarderent point à ſuivre leur Commandant ſur le Vaiſſeau; & ſe plaignant beaucoup de leur miſere, elles commencerent bientôt à vivre dans la derniere familîarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Saris fait ſonder la Baye.

Le 3 de Mars, Saris envoya l'Eſquif pour ſonder tout le côté oriental de la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Isle, on trouva un lieu commode pour y jetter l'ancre ſur douze, ſeize & vingt braſſes d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On obſerva auſſi une Baſſe, au Sud, de deux ou trois cables de

longueur. La latitude de la Baye est de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un présent du Roi, par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des essais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité considérable, s'ils vouloient se rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commission par un Négociant fort riche de cette Isle, qui se trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres étoit frere du Roi de Ternate. Il se nommoit *Ray Malladaja*.

Proposition qu'on lui fait pour l'Isle de Machian.

Cet honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non-seulement de lui donner deux de ses gens pour lui servir de Pilotes jusqu'à Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Isle qui se trouvoit sur la route. Il ajouta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante pieces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient soixante. Saris ne fut pas rebuté du prix; & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette dé-

SARIS.

1613.

claration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit.

Saris part de la Baye d'Amaſan.

Il ſortit le 7 de la Rade d'Amaſan, en portant Oueſt & Oueſt par Nord, ſous la direction de ſes deux nouveaux Pilotes. Le 10 on découvrit Machian, qui eſt une Isle fort élevée au Nord-Eſt de Tidor. On en trouve pluſieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui ſe préſente le premier, eſt à neuf lieues de la Rade d'Amaſan. Un courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le ſoir cinq lieues au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour ſuivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Eſt, on paſſa heureuſement ſur 29 & 30 braſſes. Enſuite, portant à l'Oueſt, on eut la vûe de Geylolo, qui eſt une longue terre, couverte de pluſieurs Isles à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. L'Isle qui forme le Détroit, de ce côté-là, ſe nomme *Tavalli-Bachian*. On jetta l'ancre trois lieues au-delà, fort près d'une autre Isle nommée ſimplement *Tavalli*, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche.

Détroits.

Diverſes Isles & leur ſituation.

On attendit Malladaja juſqu'au 14,

avec

avec assez d'étonnement de sa lenteur. Mais par le conseil de ses propres Pilotes, qui attribuerent son retardement à quelques soupçons des Hollandois, Saris se détermina le lendemain à continuer sa course vers Machian, dont on étoit encore à dix lieues. Il se trouve dans cet espace un grand nombre d'Isles; mais le fond est fort libre entre Bachian & Geylolo, c'est-à-dire au Sud-Est & au Nord-Ouest. On compte six lieues de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui est entre Bachian, Machian, Tidore & Ternate. Sa situation est Nord par Ouest & Sud par Est.

SARIS.
1613.

Le 15 au matin, on passa entre Batta-China sur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le courant qui alloit au Sud. La latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 58 minutes Nord-Est. L'Isle de Machian n'est pas bien placée dans les Cartes; elle y est coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vérité elle soit cinq lieues plus au Nord.

Batta-China, Geylolo, Kaja.

Le 16 au matin, assez près de l'Isle de Kaja, on vit du côté du Nord un Vaisseau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois

Saris. 1613.

qui alloit de Machian à Tidor, chargé de sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain. On passa le 17 près d'un Fort Hollandois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'aprèsmidi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne, sur cinquante brasses, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'est qu'à cinq lieues de l'Isle de Kaja, mais on conçoit que c'étoit toujours l'espérance de voir arriver Kay Malladaja qui avoit rendu la navigation si lente. Quelques Insulaires apporterent la nuit suivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à soixante pieces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient gueres à moins de cinq livres Angloises. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuser un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il espéroit de voir bientôt la fin; mais il ajoutoit qu'ayant envoyé des ordres à ses gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Racine de Sago.

Commencement de commerce.

Il vint à bord un Sariaka, qui fit de

grandes promeſſes aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curioſité parut fort vive pour ſçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître ils le couperoient en pieces aux yeux des Anglois. Ils ajouterent que Saris offenſoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans, que s'ils avoient beſoin de quelque choſe que les Anglois puſſent ſe retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raiſonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoiſſoit pour ſes voiſins & pour ſes freres dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois ſur un Pays qui étoit ouvert à tous les négocians du Monde. Ils partirent fort mécontens; & leur chagrin ſe tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacerent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les

SARIS.
1613.

Oppoſitions des Hollandois & leurs menaces.

SARIS. 1613.

effraya si peu, qu'ils en apporterent le même jour trois cens katis, qu'ils échangerent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Arrivée du jeune Prince de Ternate.

Le 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencerent à prendre sur leurs tablettes les noms des Insulaires qu'ils y trouverent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia sans ménagement, avec défense de retourner sur le Vaisseau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ses gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allerent hardiment jusqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Kay Chilli Sadang, fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Isle, s'étoit laissé gagner par les artifices des Hollandois, jusqu'à défendre sous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; sans quoi tous les Insulaires se seroient empressés à leur en offrir. Vers le soir, ce jeune Prince passant près du Vaisseau dans sa Caricole, Saris envoya sa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de soie bro-

chés d'or, pour le prier de venir à bord. Il parut sensible à cette politesse ; mais s'excusant pour ce jour-là, il remit sa visite au lendemain.

Un Vaisseau Hollandois vient s'opposer au commerce.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit visité fort rigoureusement 3 ou 4 Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaisseau ; qu'elle avoit enlevé leur cargaison, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce ; que le Commandant du Fort avoit dispersé toute sa Garnison dans l'Isle, pour contenir les Habitans par la frayeur ; & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaisseaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la résolution de chasser les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour suivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaisseaux Hollandois ; & cette vûe inspira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entierement interrompu. Le Navire de Hollande qui se nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente pieces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé ; cependant les Insulaires, à qui les Hollandois du Fort

SARIS. 1613.

avoient promis fierement que l'arrivée de leur Vaiſſeau ſuffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel ſeroit le ſuccès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans ſon Iſle, ne l'empêcha point d'envoyer un préſent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas auſſi moins d'empreſſement à rendre la viſite qu'il avoit promiſe aux Anglois. Il fit avertir Saris de ſes intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Le Prince de Ternate viſite les Anglois à bord.

Il parut le jour ſuivant, accompagné de pluſieurs Caricoles, avec leſquelles il fit trois fois le tour du Vaiſſeau avant que de monter à bord. On le ſalua de cinq coups de canon. Saris le conduiſit dans ſa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le feſtin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de muſique; ſur quoi l'Auteur obſerve que c'eſt une précaution fort utile pour les Vaiſſeaux Marchands d'avoir à bord quelques inſtrumens de l'Europe. Le Prince char-

Saris. 1613.

mé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de son frere, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit plusieurs présens, & son départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Railleries des Hollandois.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaisseau, riant & chantant une chanson qu'ils avoient composée pour railler les Anglois. Ils s'efforcerent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques seaux qui étoient suspendus. Saris ne balança point à faire équiper sa Pinace, dont il avoit déja rassemblé toutes les pieces; & mettant quelques-uns de ses plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs insultes. Ils revinrent en effet: la Pinace fondit sur eux si impétueusement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient armés, comme le reste, de mousquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de se défendre; & les ayant tenus quelque tems en respect, ils leur conseillerent de prendre

SARIS. 1613.

cette avanture pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuse. Vers le soir du même jour, un de leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour signifier à Saris : « Que tous les » Habitans des Moluques avoient fait » avec eux un Contrat perpetuel pour » le girofle, à cinquante pieces de huit » le bahar, par reconnoissance pour » les services que les Hollandois leur » avoient rendus, en les délivrant de » l'esclavage des Espagnols au prix de » leur sang & de leurs trésors. Les An- » glois par conséquent ne devoient pas » entreprendre de corrompre la fideli- » té d'une Nation, que la Hollande » avoit conquise à la pointe de l'épée, » & pour laquelle ses dépenses avoient » été si excessives, qu'elle n'avoit pas » trouvé d'autre moyen de se faire » payer des Habitans qu'en girofle & » en marchandises du Pays ». Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui; qu'étant venu pour le commerce, il ne pensoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandises à lui offrir, sans examiner quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Espagnols.

Protestation qu'ils font aux Anglois.

Cependant les Officiers du Fort en-

SARIS. 1613.

gagerent le jeune Prince de Ternate à ſe tenir ſur la Côte dans ſa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il ſe laſſa bientôt de cette complaiſance; & s'éloignant vers une pointe qui le fit diſparoître, il laiſſa le champ libre aux Inſulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinace à ſa ſuite, pour lui propoſer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduiſoit la Pinace, n'ayant pû rejoindre le Prince, deſcendit au rivage, où pluſieurs Habitans s'empreſſerent de le venir recevoir, & lui apporterent diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. Deux jours après, on revit le Prince dans ſon premier poſte; mais c'étoit pour ſe trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux pieces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuſes à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner ſur le Vaiſſeau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour ſuivant quelques dé-

SARIS. 1613.

mêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, rassemblés de tous les Forts, parurent sur le rivage enseignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils eussent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'espérance du commerce, sur-tout lorsqu'après de si longs délais il se persuada que Malladaja ne se souvenoit plus de ses promesses. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, est de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

Saris prend le parti d'abandonner l'Isle de Machian.

On mit à la voile le 5, & l'on sortit de la Rade en se laissant conduire au courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaisseaux Hollandois suivirent quelque tems; mais le vent les jetta si loin au Sud-Est, que plusieurs Canots de l'Isle se hâterent de joindre les Anglois, & leur apporterent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en offrit beaucoup davantage, s'ils vouloient se rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le soir à la distance d'un demi mille, envoya sa Chaloupe pour re-

Il reçoit encore du girofle des Insulaires.

cevoir l'exécution de cette promesse. Mais une Caricole Hollandoise, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils se retirerent avec leurs marchandises. Enfin les Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui est éloignée de quatre lieues, Nord par Est, de la pointe occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieues l'Isle de Marro, & celle de Tidor qui en est à deux lieues. Le passage entre ces Isles est sans danger. Le 8, on ouvrit la pointe Est de Tidor & la pointe Ouest de Bachian, qui sont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il se trouve une longue Basse, qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Ouest. La surface est blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le sable demeure à découvert.

Basse dangereuse.

Saris est jetté contre l'Isle de Marro.

Le Fort Espagnol de Marro est sur la Côte orientale de l'Isle du même nom. Tandis que les Anglois l'observoient à quelque distance, le vent leur manqua si subitement, que ne pouvant résister à la force du courant, ils furent poussés tout d'un coup jusqu'au rivage. On leur tira aussi-tôt du Fort quelques volées de canon, ausquelles ils

Saris. 1613.

répondirent. Mais Saris fit mettre l'Esquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit sortir immédiatement du Port une Barque avec deux Espagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Général Dom Fernando Byscere, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaisseau, & pourquoi il venoit jetter l'ancre si près du Fort Royal. Saris les pressa de monter à bord; mais ils s'excuserent sur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangerent avidement, sans vouloir sortir de leur Barque, quoiqu'il fît une pluie fort violente. Saris répondit à leurs questions, qu'il étoit sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à son Pavillon, & que le Roi son Maître étant ami de l'Espagne, il demandoit au Capitaine Général la permission de faire de l'eau sur la Côte. Les deux Espagnols repliquerent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands avec qui l'Espagne étoit en guerre, prenoient souvent celui d'Angleterre ou d'Ecosse, pour se procurer les avantages qu'on leur refusoit; que c'é-

toit par cette raiſon que l'artillerie du Fort avoit tiré ſur le Vaiſſeau ; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'aſſuroient que ſon arrivée ſeroit agréable aux Eſpagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port, que Franciſco Gomez, Pilote des Galeres, vint leur offrir de la part du Capitaine Général toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & la liberté de jetter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choiſir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il ſe chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui eſt à une lieue & demie du Fort; & s'étant arrêté familierement à ſouper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, ſous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Général vouloit écrire à Ternate.

SARIS. 1613.

Accueil qu'il reçoit des Eſpagnols.

Saris fut ſurpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit ſous le commandement de huit groſſes pieces d'artillerie. Il ſe hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieue plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir, avec deux Eſpagnols de fort bonne apparence, ſe défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en proteſtant qu'il n'avoit penſé qu'à leur propre ſûreté. Il leur

Saris ſe croit trompé par les Eſpagnols.

SARIS. 1613.

apportoit des rafraîchiſſemens au nom du Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoiſſance, & fit offrir à ſon tour aux Eſpagnols du Fort, tout ce que ſon Vaiſſeau pouvoit avoir d'utile à leurs beſoins, en conſentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaiſſeaux Hollandois, qui paroiſſoient ſe diſpoſer à venir jetter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une eſpece d'incertitude, ils allerent mouiller ſous leur nouveau Fort de Marickô.

Sa confiance renaît.

Le jour ſuivant, Saris reçut du Capitaine Général une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Iſle, avec promeſſe de lui rendre le lendemain une viſite â bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Meſtre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrémement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort ſatisfait de cette liberté, prit la réſolution de s'arrêter. Le lendemain, lorſqu'il attendoit le Capitaine Général, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette

SARIS. 1613.

décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il sçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laissé persuader par les Hollandois de défendre aux Insulaires de Machian tout commerce avec le Vaisseau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce succès que la valeur. Ayant attendu Kay Chilly Sadang à son retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, ausquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chasse. Mais ils étoient tombés dans l'embuscade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-basse sur soixante hommes dont le cortége de Sadang étoit composé. Il lui avoit ôté la vie de sa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vû les causes dans plus d'une Relation précedente. Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe. A la vérité, la fortune avoit commencé à se ranger de son côté, en faisant tomber quelques étincelles de feu sur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit ache-

Défaite du Prince de Ternate par le Prince de Tidor.

SARIS. 1613. té des Anglois à Machian, & qui avoit sauté au milieu de ses gens. Un autre Prince de ses freres & le Roi de Geylolo avoient péri dans la même occasion.

Le 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faisoit faire des excuses de ne l'avoir point encore visité, & l'offre d'une grosse provision de poivre qu'il avoit réservé, disoit-il, pour les Anglois. Il ajoutoit qu'il les iroit voir à bord le jour suivant. Saris répondit par des remercimens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahison, il doubla la garde sur le Vaisseau. Le Prince de Tidor passoit pour un Guerrier déterminé, qui s'etoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit surpris un de leurs Vaisseaux pendant la nuit, & les Moluques retentissoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmenterent le soir à l'arrivée d'une Galere Espagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils eussent pû s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive? Espagnols, vos amis*; & la Galere n'ayant de chaque côté que quatorze Rameurs, cessa bientôt de leur paroître redoutable.

Caractere du Prince de Tidor.

Saris observe ici, que dans toutes les Isles Molucques un bahar de girofle pese deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloises; de sorte que le bahar monte à six cens soixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpetuel, ne le payent que cinquante pieces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer soixante, étoit convenu de ce prix pour hâter sa cargaison; ce qui rendoit les Insulaires si ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les observations continuelles des Hollandois, le Vaisseau Anglois n'auroit pas eu besoin d'un mois pour se charger entierement.

SARIS.

1613.

Poids, état & production des Moluques.

La plûpart de ces Isles produisent le girofle en abondance. Mais les principales, qui sont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois mille neuf cens soixante-dix-sept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens; Motir ou Motieres, six cens; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq.

Saris.
1613.

Il est remarquable que chaque troisiéme année est beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moisson. Mais ils avoient souffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richesses qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint persuadé qu'il ne falloit espérer de paix que par la ruine entiere de l'un des deux Partis. C'étoit, dit-il, un spectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Isles. Il en apprit l'origine à la source même. Les Portugais, dans le tems de leur premiere découverte, avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Isles étoient alliées ou sujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour assurer leur établissement, ils avoient profité de la division des Insulaires, en construisant des Forts dans les deux Isles; & par degrés ils étoient parvenus à se mettre en possession de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains jusqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers

Origine des desordres qui ont regné dans ces Isles.

avec des forces considérables, les chasserent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jetterent pas des fondemens assez solides pour s'y soutenir long-tems. Les Espagnols, à qui la donation du saint Siége en faveur des Portugais, avoit jusqu'alors servi de frein, se crurent dispensés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chasserent les Hollandois, firent prisonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyerent aux Philippines, & se rendirent les maîtres absolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouverent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes possessions, & d'y bâtir les Forts suivans.

Les Hollandois chassés par les Espagnols.

Trois à Ternate. Celui de Melagou, qui est environné d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une grosse tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

Ils rentrent aux Moluques. Forts qu'ils y ont bâtis.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards. Dans l'Isle de Machian, 1°. le Fort de Tafafoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Isle, ville assez peuplée, & nommée aussi Tafafoa.

SARIS.

1613.

On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & seize pieces de canon sur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en est aussi commandée; & de l'autre côté, un troisiéme Fort sur le sommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou six pieces d'artillerie, & une Garnison de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit pieces de canon, qui la commandent. Leur situation naturelle les rend capables d'une si bonne défense que dix Hollandois suffisent pour les garder.

Les Habitans de Nefokia ne passent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de se ranger toujours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Isles Moluques ceux de Tabalola, qui sont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Espagnols, & l'on prétend qu'ils ne souffrent pas plus volontiers la domination Hollandoise. Cette Isle de Machian est la plus riche en girofle. Tous les Habitans assurent que dans la grande moisson elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

Saris. 1613.

Dans l'Isle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Mutieres, qui est considérable par son étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Méthode du commerce aux Moluques.

La méthode du commerce aux Isles Moluques consistoit alors dans des échanges de plusieurs sortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient sur-tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'est utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandises, tels du moins qu'il nous les a transmis. Pour les kandaquins de Barrochie, six katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Sclas, ou petits Bastas, sept & huit katis. Patta chere Mayo, seize katis. Dragam chere Mayo, seize. Kaffas, douze. Betellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Saraffas chere Mayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapsiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kaffas & Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kastellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux brasses, huit & dix. Grands Potas de

SAR'S. 1613.

quatre brasses, seize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux brasses, cinquante & soixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de soie de la Chine, se vendent aussi fort bien aux Moluques. Le riz & le sago se payent ordinairement avec la monnoie courante. Vingt-huit livres de riz valent une piece de huit. Le sago, qui est une racine dont les Insulaires font leur pain, & qui est leur principale nourriture, hausse & baisse suivant l'abondance des années.

La défiance fait lever l'ancre à Saris.

La défiance prévalut enfin sur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Espagnols & le Prince de Tidor lui répéterent en vain que s'il vouloit attendre seulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûe de plusieurs Galeres, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui se rassembloient autour du Fort, ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahison. Il mit à la voile le 13, avec un courant qui le portoit au Sud. A son départ on le salua de cinq coups de canon, ausquels ils répondit par le

même nombre. En s'approchant de la pointe de Tidor, il vit quatre Vaisseaux Hollandois, qui croisoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le suivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha jusqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée aussi-tôt, avec un Espagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança sur la confiance qu'il y devoit prendre : mais les précautions qu'on exigeoit lui parurent si excessives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

Il passe à Ternate.

Il avança peu les quatre jours suivans, parce que la Mousson étoit contre lui. Le 18, il résolut de gagner l'Isle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'auparavant, & d'y relâcher à l'Ouest, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout d'un coup à l'Ouest, il porta au Nord & au Nord par Est. Le 20, après midi, il tourna vers une grande Isle, que les Habitans nomment Doy, dans le dessein d'y chercher des rafraîchissemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui est fort basse; & l'Esquif s'étoit déja mis en

Isle de Sayem.

SARIS.
1613.

mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. Mais le courant devint si impétueux à l'Est, qu'il fut impossible de s'approcher du rivage. On découvrit seulement une grande Baye, avec une Basse fort large, qui est située à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir passé la nuit à lutter contre l'effort du courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla sur vingt-quatre brasses.

Isle de Doy. Ce que les Anglois y trouvent.

Le 23, Saris envoya l'Esquif, pour chercher de l'eau, & pour dresser une Tente, où ceux qui descendroient pussent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce soin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaisseau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécasses, les Faisans, & quantité d'autres oiseaux, s'y présenterent aussi en abondance; mais il ne paroissoit aucun Habitant. Saris descendit avec les Facteurs. Il fit creuser plusieurs fosses, pour prendre des Sangliers au piége. Ses gens s'exercerent à la pêche, entre les rocs; mais quoique le poisson n'y manquât pas, ils trouverent

SARIS. 1613.

trouverent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faisans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la grosseur d'une Poule. Quelques Anglois passerent la nuit sur le rivage, pour observer les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Le 24, on vit plusieurs Sangliers d'une taille surprenante; mais on n'eut pas la satisfaction d'en prendre un seul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclypse de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut fort terrible aux Anglois. Les jours suivans furent employés à faire la provision d'eau & de bois. Le premier de Mai, quelques Matelots furent envoyés dans l'Esquif jusqu'à la pointe Ouest de la Baye, où ils trouverent l'eau fort profonde. Ayant pris terre, ils apperçurent des ruines de maisons, & d'autres vestiges de société humaine, qui leur firent juger que l'Isle n'avoit pas toujours été deserte, & que la guerre en avoit détruit ou chassé les Habitans.

Saris entreprend de se rendre droit au Japon.

Le 12, on quitta l'Isle de Doy, qui est la derniere au Nord-Est de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude est de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Est.

SARIS. 1613. Saris prit de-là sa course pour le Japon, avec soixante-onze personnes à bord, tant Anglois & Espagnols, qu'Indiens ramassés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ses calculs que depuis l'Isle Doy il avoit fait trois cens cinq lieues au Nord-Est. Il crut découvrir, dans l'aprèsmidi du même jour, les Isles dos Reys Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Isle basse & deserte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain il eut la vûe de dix ou onze autres Isles, qui sont rangées du Nord-Est au Sud-Ouest, à si peu de distance l'une de l'autre, qu'il fut embarrassé pour trouver un passage. Il prit le parti, vers le soir, de porter à l'Est; & le 3 il relâcha dans une de ces Isles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis son départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son dessein étoit de s'arrêter à la pointe Nord-Est; mais le vent lui devint si incommode dans cette station, que n'ayant pû s'approcher

Sa route.



de deux Barques, qui firent aussi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua sa navigation au Nord-Ouest. Il eut bientôt à l'Ouest-Nord-Ouest, la vûe d'une autre Isle, d'où il en apperçut encore une, à sept ou huit lieues au Nord-Est. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit plusieurs rocs, qui sont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-dessus de l'eau, d'autres à demi submergés, contre lesquels l'eau se brise avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Ouest, pour éviter le courant qui alloit au Sud. Le 7, il se crut à vingt-huit ou trente lieues de Tonan. Mais il reconnut le lendemain son erreur, à la vûe de plusieurs Isles qu'il découvrit à cinq ou six lieues vers l'Ouest. Ayant repris au Nord par Est, il eut, à quatre ou cinq lieues Est par Sud, la vûe d'une Isle qui présente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de sucre. Vers le soir il vit celle d'Uszideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Est, mais qui est fort platte du côté opposé. Le lendemain, à douze lieues Nord-Est & Sud-Ouest d'Uszideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & six grandes Isles qui sont sur une même ligne. Amaxay en a un

SARIS.
1613.

grand nombre de petites au long de ſes Côtes. Un peu plus loin à l'Eſt, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Iſle, qui eſt nommée *Xima* dans les Cartes, mais que les Habitans appellent *Mashma*.

Barques Japonoiſes.

Le 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieues, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq ou ſix tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interpretes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui ſont formés par l'Iſle d'Uſzideke. L'ancrage eſt excellent à l'extrémité ſeptentrionale des Détroits; & du côté oppoſé on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoiſes, pour lui ſervir de Pilotes juſqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieues. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'Equipage, qui étoit converti depuis peu au Chriſtianiſme, avoit ſuivi le Vaiſſeau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de

Les Anglois arrivent devant Nangazaqui.

Macao. Mais reconnoiſſant ſa mépriſe, il ſe hâta de porter cette nouvelle à ſes Maîtres. SARIS. 1613.

Les deux Pilotes Japonois porterent Nord par Oueſt avec un vent ſi favorable, que le onze de Juin après midi, on jetta l'ancre à une lieue de Firando. Il fut impoſſible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas longtems ſans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Iſle, Foyne Sama, avec Tone Sama ſon neveu qui gouvernoit ſous ſon autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques ou petites Galeres, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorſqu'ils ſe furent approchés du Vaiſſeau, le Roi donna ordre au cortége de demeurer à quelque diſtance; & montant à bord avec ſon ſeul neveu, il ſalua Saris à la mode du Pays. Cette ſalutation conſiſte à quitter d'abord leurs ſandales, enſuite à frapper d'une main dans l'autre, & à les baiſſer toutes les deux juſqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs ſandales, il s'avancent à petits pas en prononçant *augh*, *augh*. Les deux Princes étoient en robbe de ſoie brochée d'or, ſous laquelle ils avoient

Ils ſe rendent à Firando.

Viſite que Saris reçoit du Roi.

Salutation & habillement de ce Prince.

SARIS. 1613. une chemise qui leur touchoit la peau, & des hautes-chausses fort semblables aux nôtres; mais ils étoient sans bas. Chacun portoit au côté deux Katans qui sont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demi-aulne, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit rasé jusqu'au sommet; & le reste de leurs cheveux qui étoient fort longs, formoit un nœud par derriere. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ soixante-douze ans, & celui de son neveu vingt-quatre. Pour unique escorte en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier qui avoit le commandement de leurs Esclaves.

Saris les conduisit dans la chambre de Pouppe, où sur l'avis qu'il avoit reçu de leur visite, il avoit fait préparer un somptueux festin, avec un concert qui parut les amuser beaucoup. Il présenta au Roi les Lettres de Sa Majesté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de satisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit se servir pour Interprete. Ange, qui signifie Pilote en Langue Japonoise, étoit un Anglois nommé *Wil-*

William A-

liam Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occasion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Isles où il étoit depuis douze ans. Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris. Il étoit alors à près de trois cens lieues de Firando, sans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit être dans un si grand éloignement.

SARIS. 1613.

dams, Anglois établi au Japon depuis 12 ans.

Après avoir passé plus d'une heure sur le Vaisseau, le Roi rentra dans sa Galere, & retourna au rivage; mais toute la noblesse qui l'avoit accompagné, voulut visiter aussi les Anglois. La plûpart de ces Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque présent de gibier ou de venaison; & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politesses. Mais les Soldats se présentant à leur tour par un simple mouvement de curiosité, il fut bientôt si fatigué de cette multitude de visites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint aussi-tôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à

Empressement des Japonois à voir le Vaisseau.

SARIS.

1613.

couvert de toutes sortes d'insultes. Il se fit dans la Ville une proclamation dans la même vûe. La nuit suivante, Henrick Brower, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une visite à Saris, ou plûtôt chercha l'occasion d'apprendre ce qui s'étoit passé entre le Roi & les Anglois. Mais déguisant sa jalousie sous de grandes apparences de civilité & de zele, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, sa Lettre fut envoyée par le Roi à Osakkag, premier Port du Pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, si l'on ne veut que ce soit une erreur, & qu'on doive lire Jedo.

Les Japonois ne laisserent manquer aucune sorte de rafraîchissemens au Vaisseau de Saris. Les bêtes fauves & le poisson y étoient portés en si grande abondance, que ne pouvant être qu'à très-bon marché, les gens de l'Equipage se faisoient un amusement continuel de traiter ceux de qui il les achetoient. Comme ils n'avoient pas cessé de demeurer à l'ancre dans leur premiere station, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées,

SARIS. 1613.

Les Anglois entrent dans le Port.

pour les amener dans la Rade. Saris un peu allarmé de cette multitude, alloit les faire prier de ne pas s'approcher trop de son bord ; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit signe de son mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer ; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par son ordre, pour aider le Vaisseau à passer une pointe que la marée rendoit fort dangereuse. En effet, l'eau se trouva si forte, que malgré le vent qui étoit favorable, on auroit été poussé sur les rocs de la pointe, si l'on n'eût accepté le secours des Barques pour tirer le Vaisseau à force de rames. Pendant ce travail, le Roi étoit à déjeûner avec Saris qui voulut récompenser les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un service d'amitié. On mouilla devant Firando sur cinq brasses d'un fond bourbeux si près du rivage, qu'on pouvoit parler aux Habitans dans leurs maisons. Saris salua la Ville de neuf coups de canon, ausquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando est sans canon & sans Fort. Sa seule défense consiste dans quelques barricades qui seroient à peine capables de

SARIS.

1613.

réfifter à la moufqueterie.

Redoublement de vifites.

A fi peu de diftance de la Ville, on fut plus expofé que jamais aux vifites continuelles de la Nobleffe & du peuple. Quoiqu'on ne reçût que les plus diftingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût fans ceffe autour du Vaiffeau un grand nombre de Barques, remplies de toutes fortes de gens qui confidéroient avec admiration la proue & la pouppe. Saris ne fe fit pas preffer pour accorder à plufieurs femmes de condition la liberté de venir le vifiter dans fa chambre. Il avoit un tableau de Venus & de Cupidon dans un état affez libre. Les Dames Japonoifes qui avoient été converties au Chriftianifme par les Jéfuites Portugais, fe jetterent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, fans que les Anglois ofaffent les avertir de leur erreur, dans la crainte de fe faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conféquent des Jéfuites. Le Roi voulut procurer le même fpectacle à fes femmes. Il vint à bord avec fes quatre favorites, qui étoient vêtues de plufieurs robbes de foie fort légeres, tellement paffées l'une fur l'autre, qu'on pouvoit les diftinguer toutes, & liées avec un ruban

Femmes Japonoifes, leur habillement & leur figure.

vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues; mais elles portoient aux pieds une sorte de demi-sandale liée aussi avec un ruban de soie qui montoit par plusieurs tours au-dessus de la cheville. Leurs cheveux qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment sur leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y suppléent par l'art. Communément les femmes sont fort petites au Japon, extrêmement grasses, & d'une politesse qui fait l'admiration des Européens. Elles sçavent faire les distinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut souhaiter que Saris & l'Interprete fussent les seuls qui demeurassent dans la chambre de pouppe avec lui & ses femmes. Cet Interprete que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & sçachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu reservées; mais, à la priere de ce Prince, elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chanterent diverses chansons, elles jouerent de cer-

SARIS, 1613.

Elles chantent & jouent des instrumens.

SARIS. 1613.

tains instrumens qui ressemblent beaucoup au luth de l'Europe, mais qui avec le même ventre ont le col plus long & ne sont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappoient d'un petit bâton d'yvoire. Cet exercice paroissoit leur plaire beaucoup. Elles battoient la mesure. Elles chantoient & jouoient sur un livre où les airs étoient notés en lignes & en espaces à peu près comme notre musique de l'Europe. Saris leur fit une reception fort galante, & leur offrit plusieurs bijoux qui se trouvoient entre ses marchandises. Ensuite il prit cette occasion pour demander au Roi une maison dans la Ville. Elle lui fut accordée sans objection. Le Roi prit à son départ deux Facteurs ausquels il fit voir en rentrant dans la Ville deux ou trois maisons dont il leur laissa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

Musique Japonoise.

Le 13, Saris descendit au rivage, accompagné de ses Officiers & de ses Marchands avec les présens qu'il destinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres sterling.

SARIS. 1613.

Il fut reçu avec des marques extraordinaires d'estime & d'affection, traité avec toutes sortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amusemens.

Festin que le Roi de Firando donne aux Anglois.

Au milieu du festin, le Roi se fit donner une coupe qui avoit été apportée entre les présens. Quoiqu'elle ne tînt pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de son pays, qui est une distillation de riz aussi forte que l'eau-de-vie de France; & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vuider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'exemple que Saris s'empressa d'imiter. Ensuite faisant passer la coupe dans une salle voisine où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vuidée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, assis sur des nattes, & les jambes croisées à la maniere des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de satin & de damas.

Saris prend une maison à Firando.

Le 16, Saris convint du prix d'une maison avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit *Andassi*, pour la somme de quatre-vingt-quinze pieces de huit, pendant la Mousson, c'est-à-dire l'espace de six mois. Andassi

SARIS. 1613.

s'engageoit non seulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déja choisi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du Pays, en leur laissant la liberté d'y faire à leurs propres frais les changemens qui leur seroient convenables. Le jour de ce traité, il vint sur le Vaisseau une si prodigieuse foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des ordres au Roi pour sa tranquillité. On lui avoit dérobé quantité de choses; mais ses soupçons tomberent plus sur ses gens que sur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Isle de Xima ou Mashma, un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du Pays avec quelques balles de draps, du poivre & des dents d'éléphans. Quoiqu'il revînt sans aucun reste de ces marchandises, il affecta de se plaindre beaucoup des disgraces qu'il avoit essuyées, en faisant entendre que sa petite cargaison avoit été moins vendue que pillée; mais l'Interprete des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageusement ses marchandises pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuse espece de commerce.

Artifices des Hollandois.

Le Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amusemens sur leur Vaisseau. Il s'y rendit le 21 avec une troupe de femmes arrivées nouvellement dans la Ville pour y représenter des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertissement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations conformes à leurs pieces, dont les sujets étoient des avantures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un seul homme dont elles sont esclaves, & qui les envoie dans divers Cantons, avec défense, sous peine de mort, d'exiger plus que le prix qui leur est fixé pour les plaisirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aisée, passe pour infâme. Après avoir vêcu dans la meilleure compagnie, & servi même de Maîtresses aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préférent quelquefois à d'honnêtes femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieusement dans les rues, & l'on abandonne ensuite leurs cadavres sur un fumier aux

Comédiennes Japonoises.

Saris.

1613.

chiens & aux oiseaux de proie.

Rigueur à la Chine pour le commerce étranger.

Le 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui deux Joncs Chinois chargés de sucre, malgré les rigoureuses défenses de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier supplice 5000 personnes, & confisqué tous leurs biens, pour avoir exercé le commerce étranger contre ses ordres. Les Marchands des deux Joncs avoient corrompu par leurs présens divers Officiers de la Côte, successeurs de ceux mêmes qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur.

Les Hollandois prennent le nom d'Anglois.

Le 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois du Brésil & des peaux de différentes sortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet usage ; non que les Anglois fussent dans une réputation fort glorieuse au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des pirates & des ennemis de la Religion Romaine ; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, surtout depuis qu'un seul Vaisseau Anglois

s'étoit rendu maître de plusieurs Navires Espagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Isles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanson qui portoit le nom de *Krosonia*, & que Saris prit plaisir à se faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des gesticulations effrayantes qui faisoient assez d'impression sur les enfans & les femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois.

SARIS. 1613.

Saris s'établit enfin dans sa Maison de Firando. Il y mit vingt-six hommes, assez armés pour se défendre dans les occasions de surprise, mais trop peu pour inspirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A son arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucop diminué le prix de leurs draps, dans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en eussent fait décharger. Il se procura une conférence avec Brower, Chef de leur Comptoir, pour lui représenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui proposer de convenir d'un prix fixe & constant. Brower parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas re-

SARIS.

1613.

çu de ses Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une grosse quantité de draps pour différentes Isles, avec ordre à ses Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

Le Roi de Goto vient visiter les Anglois.

Le 7, le Roi de l'Isle de Goto, qui n'est pas éloignée de Firando, vint rendre une visite au Roi Toyna, son parent, & son allié. Il étoit moins amené par l'empressement de l'amitié, que par la curiosité de voir le Vaisseau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyna fit prier le Général de recevoir civilement un Prince dont la satisfaction lui étoit chere. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traiterent le Roi de Goto avec autant de pompe & de respect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée plusieurs fois, le Vaisseau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le festin digne d'une fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ses civilités, causa tant de plaisir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de sa reconnoissance, le pref-

T. II. N.° XVI.

COCHIN INV.

Supplices du Japon.



ſa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans ſon Iſle.

Saris. 1613.

Exécution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

L'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un ſpectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les ſpectateurs s'approchant enſuite pour eſſayer la bonté de leurs katans ou de leurs ſabres, taillerent les cadavres en pieces; après quoi, plaçant les morceaux l'un ſur l'autre, ils recommencerent encore cette ſanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. Saris ne trouva pas moins d'injuſtice dans la Sentence que de barbarie dans l'exécution. La femme, dans l'abſence de ſon mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit préſenté aſſez tôt pour la ſurprendre avec l'autre; & dans la rage de ſe voir trompé, il s'étoit vangé à coups de ſabre. Le bruit avoit attiré les voiſins, qui s'étoient ſaiſis des trois criminels; & ſans mettre aucune diſtinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés ſur le champ à la

SARIS. 1613.

mort. Les restes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens & aux oiseaux de proie. Mais autant que la fin de ces spectacles est tumultueuse, autant l'on observe d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par un homme seul, qui porte une hache sur l'épaule. Il est suivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la fosse du coupable, lorsque la Sentence permet qu'il soit enterré. Un troisiéme porte une petite planche, sur laquelle le crime & la Sentence sont gravés. Le quatriéme est le patient, les mains liées derriere le dos avec une corde de soie, & portant sur la tête une petite banniere de papier, où son crime est encore écrit en fort gros caractere. Le Bourreau suit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel est lié. Deux Soldats marchent la pique à la main de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée sur son épaule pour lui ôter toute espérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire plusieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur résolution, & confesse qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit exécuter un,

pour avoir volé un sac de riz qui ne valoit pas plus de 30 sols. Le vol est commun au Japon, mais il n'est puni nulle part si sévérement.

SARIS. 1613.

Arrivée de Williams Adams.

Le 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureusement à Firando, après avoir employé dix-sept jours à venir de Sorongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris sur les intérêts du commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toujours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de constance les Anglois ne pussent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précedés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du pays, pour lequel il sembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Crime & supplice d'un Gouverneur.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en pieces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec sa propre mere. Un Esclave du coupable eut le même sort que son Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Espagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le passage

Espagnols qui abandonnent leur Amiral.

SARIS. jusqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Espagne, qui avoit
1613. été envoyé l'année précedente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le séjour que leur Vaisseau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mousson qui commence à la fin de Mai, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; & l'ayant abandonné avec la derniere perfidie, ils cherchoient à se rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'estime pour des gens de leur caractere, il n'étoit pas disposé à les recevoir.

Le dessein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de se rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des présens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ses principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Meaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les présens furent bornés aux sommes suivantes, sans que l'Auteur nous apprenne si c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandises.

SARIS.

1613.

Préfens deftinés à l'Empereur du Japon.

	liv. fterl.	fols	den.
Pour l'Empereur Ogoxofama,	87	7	6
Pour Xongofama, fils de l'Empereur,	43	15	0
Pour Kodskedona, Secretaire d'Etat,	15	17	6
Pour Saddadona, fils du Secretaire,	14	3	4
Pour Jhokora, Juge de Meaco,	4	10	6
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo,	3	10	0
Pour Goto - Shoravero, Maître de laMonnoie,	11	0	0

Ce détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de fes principaux Miniftres ; car il n'eft pas fait pour donner une haute idée de l'Ambaffade Angloife. Cependant le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galere, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & foixante autres Japonois pour cortége. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choifis pour accompagner Saris, s'équiperent particulierement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laiffé une Relation fort exacte de ce voyage.

SARIS.

1613.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

Ils passerent entre plusieurs Isles ; dont la plûpart leur parurent extrémement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui se nomme Fukkate, est défendue par un Château de pierre de taille, mais sans artillerie & sans garnison ; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris, que l'ayant observé de près, il le trouva bien entretenu, avec un fossé profond de cinq brasses, & trois fois plus large, un pont-levis & plusieurs guérites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient sur les efforts des Rameurs.

Fukkate, grande Ville.

La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, considérée dans l'enceinte de ses murs. Elle est plus peuplée qu'on ne peut se l'imaginer, & les Habitans en sont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'assemblerent autour des Anglois & des Japonois de la Galere, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kohoré, waeé*, c'est-à-dire, *Coréens, cœurs perfides*. On fut exposé au même traitement dans toutes les Villes où la Galere relâcha ; & dans quelques-unes on essuya quelques volées de pierres, sans y trouver d'autre remede que de passer en silence.

Au

Au long de toute cette Côte, jufqu'à la Ville d'Ozäka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent fur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent fur le rivage à diverfes fortes de travail. L'occupation des femmes eft de pêcher du poiffon en plongeant jufqu'à fept ou huit braffes de profondeur. Mais cet exercice leur rend les yeux auffi rouges que du fang, & leur profeffion fe reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando jufqu'à Fukkate. A dix ou douze lieues, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois obferverent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes fortes d'accidens. Il étoit fort bien conftruit, à peu-près comme on nous repréfente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit deftiné à tranfporter des Soldats dans les Ifles, lorfqu'on étoit furpris par la guerre ou par quelque révolte.

SARIS. 1613.

Jonc de mille tonneaux.

Après qu'on eut paffé les Détroits, il ne fe préfenta rien d'extraordinaire jufqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galere ne pou-

SARIS. 1613.

vant s'approcher de la Ville, il vint à ſa rencontre une Barque légere, qui apportoit le Maître de la maiſon où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur préſenta des rafraîchiſſemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au ſommet d'un mât. Ozaka eſt une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a pluſieurs ponts de bois, ſur une riviere qui n'eſt pas moins large que la Tamiſe. Ses maiſons ne ſont pas également belles, mais il s'en trouve pluſieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka eſt un des principaux Ports du Japon. Son Château eſt d'une grandeur conſidérable, fortifié par de larges & profonds foſſés, avec pluſieurs pont-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaiſſeur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des fleches, des dards & des pierres. Elles ſont de belles pierres de taille, & ſoutenues par un large rempart. Chaque pierre eſt taillée ſi exactement pour remplir ſa place, que ſans aucun beſoin de ciment, un peu de terre ſuffit pour remplir les jointures.

Ozaka, grande Ville du Japon.

Ce Château étoit la demeure de Ti-

SARIS.

1613.

Usurpation de l'Empire par Ogoxosama.

cosama, fils du dernier Empereur, qui se trouvant dans l'enfance à la mort de son pere, avoit été laissé sous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxosama étoit le Chef. L'ambition de régner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxosama, feignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ses trois rivaux dans plusieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troisiéme de chercher son salut par la fuite. Enfin lorsqu'il s'étoit vû sans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas soupçonné de cette vûe; & s'étant saisi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à sa fille, comme le seul moyen dont on pût espérer une parfaite réconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau dans un dévouement absolu à toutes ses volontés. Ainsi n'ignorant pas les démarches & les plus secrettes pensées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite sécurité.

Vis-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté

SARIS. 1613.

Ville de Sakay.

de la riviere, on découvre une autre Ville, nommé *Sakai*, qui eſt fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Iſles voiſines.

Ville de Fuchimi & ſa garniſon.

Le 28, après avoir laiſſé, à quelques Négocians d'Ozaka, des eſſais de marchandiſes & leur prix, Saris partit ſur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui eſt fortifiée ſuivant la méthode du Pays, a pour ſa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la ſeule vûe de tenir en reſpect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garniſon à l'arrivée des Anglois. Ils virent ſortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchoient ſur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque diviſion, elles avoient un Officier, qui les entretenoit dans un ordre exact. La premiere étoit armée de *calivers*, car les Japonois n'ont pas de mouſquets & n'en veulent pas prendre l'uſage. La ſeconde l'étoit de piques; la troiſiéme de katans, ou de ſabres, & de targettes; la quatriéme d'arcs & de fleches; la derniere, d'une ſorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui ſe nomment dans le Pays *waggadashes*. Ces cinq diviſions, avec leurs

Ordre de la milice Japonoiſe.



Marche Militaire du Japon.

N°XVII



différentes armes, formoient une Compagnie ; après laquelle une autre suivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enseignes ni tambours, ni trompettes, ni d'autres instrumens de guerre. La premiere file des katans avoit des fourreaux d'argent ; & la derniere, des fourreaux d'or ou dorés. Toutes les Compagnies n'étoient pas composées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en selle, richement caparaçonnés, avec les housses de velours brodé ou de pelleterie précieuse, étoient conduits chacun par trois Esclaves, qui les tenoient avec des longes de soie. Les Capitaines marchoient à cheval, à la queue de chaque Troupe, mais les jambes croisées sur deux paniers, où leur lit & le reste de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derriere eux une sorte de dossier, contre lequel ils étoient appuyés dans une posture assez commode. Saris & les Anglois rencontrerent le Commandant de la Garnison deux jours après avoir vû la premiere Troupe ; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieues

SARIS. 1613.

Marche du Commandant.

de distance, pour la commodité des logemens & des vivres. Le Commandant étoit distingué par la richesse de son équipage. Il prenoit en chemin le divertissement de la chasse & du vol. Outre ses chevaux de bagage, il en avoit six de main, qui surpassoient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Espagne. Son palanquin, de velours cramoisi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit six, qui le relevoient tour à tour pour cet emploi.

Abondance de vivres dans les routes publiques.

Il regnoit un si bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres sujets de plainte. Comme chacun payoit pour ses besoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les lieux de leur passage. Il n'y a point de Villes, ni de Villages sur les routes publiques, qui ne soient bien pourvûs de Cuisiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut se faire servir sur le champ ce que l'on désire, au prix qu'on y veut employer. Les alimens communs dans tout le Pays sont le riz, de diverses sortes, entre lesquels néanmoins le blanc est le plus estimé; le poisson frais ou salé; toutes sortes d'herbes, de pois & de racines; de la vo-

laille, des oiſeaux & du gibier de toute eſpece, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne ſoient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Ils ont différentes eſpeces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'uſage du lait, parce qu'ils le conſiderent comme du ſang. Leur froment ne le cede point à celui d'Angleterre; mais la couleur en eſt rougeâtre. Ils emploient les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payerent que 3 ſols pour une poule graſſe, & le même prix pour un faiſan. Un excellent cochon de lait ne leur coûta que douze ſols; un cochon gras, cinq ſchellings; un bœuf, ſeize; un chevreau, trois; & la livre de riz, un demi ſol. La boiſſon commune du peuple eſt l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un ſouverain préſervatif contre les vers. Leur unique liqueur eſt une diſtilation de riz, qui eſt preſque auſſi forte que l'eau-de-vie de France, & qui reſſemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'eſt pas chere; cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore ſur le marc

SARIS. 1613.

une liqueur plus foible, qui eſt à l'uſage des Pauvres.

Saris fait une partie du voyage par terre.

Le 30, on fournit à l'Ambaſſade Angloiſe dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour tranſporter les préſens à Suronga, avec Saris & ſa ſuite. Outre le cheval qui devoit lui ſervir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & ſix hommes nommés pour le porter. L'Officier que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide, prenoit ſoin, en vertu d'un ordre Imperial, de louer ces porteurs & ces chevaux de ville en ville. Il étoit chargé auſſi de la dépenſe & du logement; & ſuivant l'uſage du Pays, le convoi étoit précédé d'un Eſclave à pied, qui couroit la picque à la main.

Beauté admirable de la route.

Le voyage dura juſqu'au 6 de Septembre, à quinze ou ſeize lieues par jour. Cette route eſt la principale du Japon. Les ſoins qu'on a pris pour l'applanir en coupant juſqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle eſt diviſée en lieues, à chacune deſquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour regler le prix des chevaux & des porteurs de louage, qui n'eſt que d'en-

viron trois fols pour chaque lieue. On trouve ſur toute la route une quantité ſurprenante de Voyageurs. Les métairies & les maiſons de campagne ſont en ſi grand nombre, qu'on n'avance point ſans en decouvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de villages, pluſieurs grandes villes, & des pontons commodes ſur chaque riviere. Il ſe préſente auſſi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâtis la plûpart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui ſont le ſervice de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce ſupplice. Le préjugé de cet uſage n'a pas été le moindre obſtacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Iſles du Japon.

Obſtacle au Chriſtianiſme.

La ville de Suronga, où l'Empereur du Japon tenoit ſa Cour, eſt auſſi grande que Londres avec tous ſes Fauxbourgs. On n'y ſouffre point d'artiſans dans l'intérieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la ville.

Suronga, ſéjour de l'Empereur.

SARIS. 1613.

Auſſi ne trouve-t-on à l'entrée que des boutiques, des magaſins & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris eſt conduit à l'Audience.

Auſſi-tôt que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer ſon arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien venu, & qu'après s'être repoſé un jour ou deux il ſeroit admis à l'Audience de l'Empereur. Le jour ſuivant fut employé à préparer les préſens & à ſe procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner ſuivant l'uſage. Le 8, Saris fut conduit dans ſon palanquin au Château de Suronga, précédé de ſes Facteurs, qui portoient les préſens. Il paſſa pluſieurs ponts, dont chacun avoit ſon corps-de-garde. Enſuite ayant monté un grand eſcalier de pierres choiſies, il vit venir à ſa rencontre deux perſonnages d'une figure fort grave & fort impoſante, Kodskedona, Secretaire de l'Empereur, & Fungondona, Amiral, qui l'introduiſirent dans une chambre nattée, où ils s'aſſirent les jambes croiſées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre cham-

Saris. 1613.

bre, qui se nomme en langage du pays, *la salle de présence.* On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au-dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer ; après quoi ils furent reconduits dans la premiere chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Secretaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la salle de présence; mais ils le quitterent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jetter les yeux dans la salle. L'Auteur observe que les présens, c'est-à-dire, ceux du Roi d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre nom, suivant l'usage du pays, avoient été placés sur des nattes, dans la salle d'Audience, avant l'arrivée de l'Empereur.

Il est traité favorablement.

Saris accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'Interprete, s'avança respectueusement vers le Trône, où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur étoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortége. Après un compliment fort court, Saris présenta

SARIS. 1613.

au Monarque du Japon la Lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main ; & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprete qui étoit assis derriere lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Général Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. L'Audience finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit tems de se retirer. Saris retrouva le Secretaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

Le 9, il porta au Secretaire les présens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier réfusa constamment de les recevoir, en protestant qu'il étoit lié par une défense expresse de l'Empereur son maître, & qu'il y alloit de sa tête.

SARIS. 1613.

Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'aloës, comme un grand remede pour sa santé. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodskedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fussent abregés, par la seule raison que les Japonois n'aiment pas les longueurs.

Reglement des articles du commerce.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abregé des articles au Secretaire, qui les communiqua aussi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un seul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pû obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les prises qu'ils feroient sur cette Nation, & d'en vendre les marchandises aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette proposition; mais après en avoir conferé avec un Ministre de la Chine, qu'il avoit à sa Cour, il déclara que cet article ne feroit jamais accordé. Tous les autres passerent sous le grand sceau, qui n'est pas de cire, comme en Europe; mais qui consiste seulement dans quelques caracteres gravés en couleur rouge. Le

Refus d'un article.

SARIS. 1613.

Maître de la monnoie ne fit pas les mêmes difficultés que le Secretaire pour recevoir les présens des Anglois; mais il en marqua sa reconnoissance à Saris, en lui envoyant deux robbes de taffetas du Japon. Avec l'intendance de la monoie, il avoit la qualité de Marchand Impérial, ce qui le mit dans une correspondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquerent divers essais de leurs marchandises. Il étoit fort estimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup son crédit, il s'étoit engagé par un vœu solemnel à se tuer à la mort de son Maitre, pour se delivrer de la douleur de lui survivre.

Saris fait le voyage de Jedo.

L'Equipage qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé suivant l'ordre Impérial, il partit le 12 avec son cortége. Le pays qu'il traversa lui parut fort peuplé. Il admira sur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre lesquels il en vit un fort célebre par la statue d'une Divinité nommée *Dabis*. Elle étoit de cuivre, & creuse intérieurement; mais si grande, qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la posture d'un homme à genoux & les fesses appuyées

Idoles & superstition du Pays.

ſur ſes talons. Tous les membres étoient d'une groſſeur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robbe, pour augmenter la vénération du peuple par la richeſſe de l'habillement. On ne refuſa point aux Anglois la permiſſion d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonſtance comme une partie de leur dévotion. Le retentiſſement de la voix y cauſoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caracteres ſur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur paſſage. Ce Temple eſt ſitué ſur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pélerinage, où les Grands & le peuple ſe rendent avec le même empreſſement de ſuperſtition. William Adams, qui avoit eu la curioſité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amene au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays, qu'on place avec beaucoup de bienſéance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday ſe préſente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'eſt le nom des Prêtres), la prient de lui

SARIS.

1613.

proposer. Mais lorsqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui succéder, elle se trouve couverte d'écailles, qui ressemblent à celle du poisson. On ignore ensuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît persuadé que c'est le Diable qui se joue ainsi de la crédulité des Japonois, sans faire reflexion que l'intervention des esprits est inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo.

Beauté de la Ville.

L'Ambassade Angloise arriva le 14 à Jedo, ville non-seulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ses bâtimens. La plûpart sont bâtis de belles pierres, & dorées dans plusieurs endroits de la façade & du toit. Les fenêtres ne sont pas de verre, mais elles n'en sont pas moins grandes ; & les planches legeres dont les volets sont composés sont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la ville est formée par une chaussée qui regne continuellement au-dessus d'une riviere, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les villes de l'Europe ont peu des rues qui soient aussi larges que cette chaussée.

Rue singuliere.

Aprés avoir fait avertir le Secretaire d'Etat de son arrivée, Saris fut con-

duit le 15 à l'Audience du Roi. Ce Prince tient sa Cour dans le Château de Jedo, qui est beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde est aussi plus nombreuse. Saddudona, son Secretaire, étoit pere de Kodskedona Secretaire de l'Empereur. Son mérite & son expérience l'avoient fait choisir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroissoit âgé néanmoins d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut sensible à la Lettre & aux présens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchissemens pour les Anglois, & leur promit que sa réponse & ses présens pour leur Maître seroient prêts dans peu de jours.

Age & situation du Roi de Jedo.

Le 19, il leur envoya deux armures complettes pour le Roi d'Angleterre; & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne sont à l'usage que des guerriers du premier ordre.

Les Anglois quitterent Jedo le 21; mais au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, ils se laisserent volontiers conduire dans une barque du Roi jusqu'à Oringa, ville maritime,

Retour de Saris à Suronga.

SARIS.

1613.

d'où ils n'arriverent que le 29 à la ville Impériale. Avec quelque empressement qu'ils eussent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre jusqu'au 9 d'Octobre les Lettres & les présens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues jusqu'alors, & le Secretaire d'État fit plusieurs fois l'honneur à Saris de le visiter dans son logement. Enfin il lui remit la Lettre de l'Empereur, que Purchass a conservée dans les caracteres du Japon. Il suffira d'en joindre ici la traduction.

Au Roi de la Grande Bretagne.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi d'Angleterre.

« JE reçois avec plaisir la Lettre » obligeante de Votre Majesté, » qui m'est apportée par votre sujet le » Capitaine Jean Saris, le premier » Anglois de ma connoissance qui soit » arrivé dans une partie de mes Do- » maines; & je n'ai pas peu de joie » d'apprendre quelle doit être la gran- » deur de votre sagesse & de votre » pouvoir, pour réunir trois puissans » Royaumes sous votre redoutable » commandement. Je remercie Votre » Majesté de la bonté extrême qui l'a » portée sans aucune raison de ma part

» à m'envoyer un préſent de pluſieurs SARIS.
» choſes rares, telles que mon pays 1613.
» n'en produit point & qu'on n'en a jamais
» vû. Je les reçois, non comme
» d'un étranger, mais comme d'un
» Prince que j'eſtime autant que moi-même,
» & dont je deſire que l'amitié
» me ſoit continuée. Je ſouhaite auſſi
» que votre Hauteſſe perſiſte dans la
» bonne intention d'envoyer ſes ſujets
» dans les parties ou les Ports qu'il
» lui plaira de ma domination, où j'ordonnerai
» qu'ils ſoient très-bien reçus;
» louant beaucoup leur habileté
» dans la connoiſſance admirable de
» la navigation, qui leur a fait découvrir
» facilement un pays ſi éloigné,
» ſans que l'étendue d'un ſi grand gouffre,
» & la crainte d'une infinité de
» tempêtes & d'orages, leur ait fait
» abandonner l'entrepriſe des découvertes
» & du commerce, dans laquelle
» ils me trouveront toujours
» prêt à les favoriſer ſuivant leurs
» deſirs. J'envoie de mon côté à Votre
» Hauteſſe, par votre même ſujet, un
» petit témoignage de mon affection,
» en vous priant de le recevoir comme
» de celui qui ſe réjouit beaucoup de
» votre amitié. Comme les Sujets de
» Votre Majeſté ont deſiré certains

SARIS. 1613.

» privileges pour le commerce, & la
» permission d'établir un Comptoir
» dans mes Etats, non-seulement je
» leur ai accordé cette faveur, mais
» pour la rendre plus solide je l'ai con-
» firmée par mon grand sceau. Donné
» dans mon Château de Suronga le
» 4 du neuviéme mois, dans la VIIIe
» année de notre Dary, suivant notre
» maniere de compter: demeurant l'a-
» mi de Votre Majesté, le plus haut
» Commandant dans ce Royaume du
» Japon. *Signé plus has.* MINNA
» MONTTONO. YEI. YE. YEAS.

Avec cette Lettre, on remit à Saris la Patente des Privileges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caracteres de cette piéce, comme ceux de la lettre, different beaucoup des caracteres Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la derniere, au bas de laquelle est le sceau.

Caracteres & écriture du Japon.

SARIS. 1613.

Priviléges accordés par Ogoxosama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associès de la Compagnie des Indes Orientales.

Patentes & Priviléges du commerce.

« PRemierement, nous accordons » & donnons liberté perpétuelle » aux Sujets du Roi de la Grande Bre- » tagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas » *Smith* Gouverneur, & à la Com- » pagnie de Marchands des Indes » Orientales, de venir dans tous les » Ports de notre Empire du Japon, » avec leurs Vaisseaux & leurs mar- » chandises, sans aucun empêche- » ment pour leurs personnes & pour » leurs biens, d'y résider, de vendre, » d'acheter, de faire des échanges » avec toutes sortes de Nations, d'y » demeurer aussi long-tems qu'ils le » jugeront à propos & d'en partir sui- » vant leur inclination & leurs besoins.

» *Item.* Nous les délivrons des droits » de la Douanne pour toutes les mar- » chandises qu'ils ont apportées & » qu'ils pourront apporter dans nos » Royaumes, ou qu'ils voudront en » transporter dans d'autres pays ; & » nous autorisons les Navires qui ar-

SARIS. 1613.

» riveront d'Angleterre à procéder à
» la vente de leurs marchandises, sans
» avoir besoin de venir ou d'envoyer
» davantage à notre Cour.

» *Item.* Nous déclarons que si quelque Vaisseau d'Angleterre étoit en danger de faire naufrage dans notre pays ou sur nos côtes, notre volonté est non-seulement que nos Sujets leur prêtent de l'assistance, mais que les Marchandises qui auront été sauvées soient rendues au Capitaine, ou au premier Marchand, ou à ceux qui auront leur Commission. Nous voulons aussi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce une ou plusieurs maisons, dans quelque Port de notre Empire qu'ils en ayent besoin; & qu'à leur départ ils puissent la vendre.

» *Item.* Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois sortent de cette vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la disposition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offense, le droit de la justice & de la punition appartiendra au principal Facteur, & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs personnes.

» *Item*. Nous vous commandons, SARIS. 1613.
» à vous, nos Sujets, qui trafiquerez
» avec les Anglois pour quelque par-
» tie de leurs marchandises, de les
» payer fidellement, suivant les con-
» ventions, sans délai, sans remise,
» & sans qu'il vous arrive de leur ren-
» voyer les marchandises achetées.

» *Item*. A l'égard des marchandises
» propres à notre usage, qu'ils ont ap-
» portées, ou qu'ils apporteront à l'a-
» venir, notre volonté est qu'elles ne
» soient jamais arrêtées ou confis-
» quées, mais que suivant les con-
» ventions de prix qui seront faites
» avec les Marchands, elles soient
» payées au moment qu'elles seront
» delivrées.

» *Item*. Si dans leurs entreprises
» pour découvrlr d'autres pays, ou
» pour le retour de leurs Vaisseaux,
» ils ont besoin d'hommes ou de vi-
» vres, notre volonté est que vous,
» nos Sujets, vous leur fournissiez,
» pour leur argent, les commodités
» dont ils auront besoin.

» *Conclusion*. Nous voulons que
» sans autre Passeport, ils puissent
» travailler à la découverte de *Yead-*
» *zo*, ou de tout autre pays dans l'é-
» tendue & aux environs de notre
» Empire.

SARIS.

1613.

» De notre Château de Suronga,
» ce premier jour du neuviéme mois,
» dans la VIIIe. année de notre Dary,
» suivant notre maniere de compter.
» Scellé de notre grand Sceau.

Signé plus bas. MINNA MONTTONA. YEI. YE. YEAS.

Excellence du Port d'Oringa.

En passant par Oringa, Saris observa que ce Port est excellent, & que les Vaisseaux n'y sont pas moins en sûreté que dans la Tamise au milieu de Londres. L'entrée par la mer est aussi très-sûre & très-facile. D'où il conclud que les Bâtimens Anglois doivent le préferer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'est qu'à quatorze ou quinze lieues de Jedo. A la vérité, les bestiaux & les autres provisions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando, mais cette raison même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence.

Les Anglois, en rentrant à Suronga, trouverent dans cette Ville un Ambassadeur Espagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu sa premiere audience de l'Empereur, & qui lui avoit présenté quelques pieces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put

put ensuite se procurer d'autre accès à la Cour Impériale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Espagnols qui étoient au Japon, sans y être autorisés par le Roi d'Espagne, lui fussent remis pour être transportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que personne ne fût forcé de sortir. Cependant il ajoûta que si l'Ambassadeur pouvoit persuader à quelqu'un de le suivre, la même raison l'empêcheroit de s'y opposer. L'occasion de cette Ambassade étoit le besoin que les Espagnols avoient d'hommes, pour défendre les Molucques contre les Hollandois, qui faisoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Isles.

Liberté établie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre pour retourner à Firando. Après son départ l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Réligion chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens se retirassent à Nangazaki, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieues, & que sous peine de mort il n'y en eût point d'assez hardis pour faire célébrer la Messe à moins de dix lieues de sa Cour,

SARIS.

1613.

Persécution contre les Chrétiens.

Quelques jours après, vingt-sept Japonois, tous gens de quelque distinction, s'étant assemblés en secret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardiesse, les fit arrêter, & ne remit leur supplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils passoient la nuit dans une même prison, le hazard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorsque les Officiers de la Justice vinrent appeller les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des instructions pendant la nuit, sortit couragensement avec les autres, & fut crucifié avec eux.

Meaco, Ville très-grande.

En suivant la route de Suronga à Meaco, les Anglois essuyerent une si grosse pluie, que n'ayant pû traverser les rivieres, ils n'arriverent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Meaco est la plus grande Ville du Japon, & n'est presque composée que de Marchands. On y voit le principal Temple du pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il est orné d'arches & de colomnes. Un grand nom-

Temple célebre.

bre de Bonzes y ſont entretenus aux dépens du Peuple. Les offrandes conſiſtent en riz & en petites piéces de monnoie, nommées Kondrijus, dont vingt font le ſchelling d'Angleterre. La principale Idole, eſt une ſtatue coloſſale de cuivre, à peu près ſemblable à celle de Dabis, dont on a vû la deſcription, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve juſqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikoſama, venoit d'être achevé par ſon fils. Saris, curieux de ſçavoir ce que c'étoit qu'une maſſe de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au-deſſus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été maſſacrés à la fois. On nouriſſoit ſoigneuſement près du Temple le dernier cheval que Tikoſama avoit monté; & comme il étoit entretenu ſans aucun exercice, cette inaction l'avoit rendu d'une groſſeur monſtrueuſe. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de pilliers de pierre, à dix pas l'un de l'autre, ſur leſquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jéſuites Portugais avoient dans Meaco un fort beau College, où pluſieurs Religieux

SARIS.
1613.

College de Jéſuites Portugais.

SARIS. 1613.

Japonois du même Ordre prêchent avec autant de zéle que de liberté. Ils ont traduit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. On comptoit sept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville ; mais les Idolâtres mêmes ne faisant pas difficulté d'abandonner leurs enfans aux instructions chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit insensiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du pays en a beaucoup d'autres à Meaco. Les artisans des différentes professions y sont resserrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, sans qu'on leur permette le mélange qui est en usage dans nos Villes d'Europe.

Présent pour le Roi d'Angleterre.

C'étoit à Meaco qu'on devoit remettre aux Anglois les présens destinés pour le Roi leur Maître. Ils passerent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque chose à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent *Beobes*, pour tendre une chambre au lieu de tapisseries.

Les Anglois sont insultés en retournant à Firando.

Le 20, étant parti de Meaco, on arriva le soir à Fuschinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Zaka, où la populace encore plus insolente qu'à

leur premier passage, les suivit en leur jettant des pierres, & criant *Tossin! Tossin!* c'est-à-dire, *Chinois, Chinois;* & d'autres, *Koré, Koré,* ou *Coréens.* La Galere qu'ils y avoient quittée n'ayant pas cessé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrerent le 24; & le 6 de Novembre ils arriverent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

SARIS
1613.

Pendant leur absence, les Facteurs qu'ils avoient laissés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du Commerce. Saris en apporte deux raisons: l'une, que n'ayant point encore la permission de l'Empereur, on n'osoit exposer librement les marchandises en vente; l'autre, que les Hollandois avoient donné de fausses impressions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaisser le prix. Il ajoute que les Japonois se prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faisoient eux-mêmes peu d'usage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de soie, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes grossieres. Vous louez, leur disoient les Japonois, des marchandises pour

Raison de la langueur du commerce.

SARIS.

1613.

lesquelles il paroît au fond que vous avez du mépris. Saris prend occasion de ce préjugé, pour recommander à ses compatriotes d'employer constamment à leur propre usage les principales matieres de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers.

Querelles entre les Anglois.

Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçue pour les Anglois, le zele de l'ordre & de la justice lui fit condamner sans ménagement les querelles qui s'élevoient souvent parmi eux, & qui alloient quelquefois jusqu'aux combats les plus sanglans. Le 8, André Polmer, Controlleur du Vaisseau, & Willam Marnell, Canonnier, ayant passé la nuit à terre, se querellerent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement blessés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amérement, se rendit aussi-tôt à bord & fit assembler tout l'Equipage. Ses reproches & ses menaces y répandirent la honte & la consternation. Il ne dissimula point que le Roi, déterminé à ne pas souffrir dans les Anglois ce qui étoit sévérement défendu aux habitans du pays, lui avoit protesté qu'il feroit tailler en

piéces à coups de sabre ceux qui donneroient cette sorte de scandale aux Japonois. Et pour inspirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interprete du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A son retour, le Roi lui rendit une visite dans sa maison, & ne reprit ses manieres caressantes qu'après s'être fait assurer qu'il avoit inspiré plus de retenue à tous ses gens.

Desertion de sept Anglois.

Cependant il se trouva quelques Anglois si effrayés, ou si choqués de la menace du sabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de sept, ils trouverent le moyen de se rendre à Nangazaqui, où ils s'engagerent sans doute au service des Espagnols. Saris fut quelques jours sans pouvoir se procurer les moindres lumieres sur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes si éclatantes, qu'elles allerent jusqu'à Domingo Francisco, chef des Espagnols à Nangazaqui. On fut surpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des présens de confitures, qui ne surpassoient point en douceur, suivant l'ex-

Saris.
1613.

preſſion de l'Auteur, les termes emmiellés des deux Lettres. Domingo Franciſco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les ſept deſerteurs étoient arrivés dans ſon abſence, & partis du Japon ſans que lui ni les Jéſuites en euſſent la moindre connoiſſance. Il s'excuſoit auſſi d'avoir jamais dit que les Anglois fuſſent des hérétiques & des pirates. A l'égard des ſept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles ſur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés ſur un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuſes, qui faiſoient tomber la faute ſur autrui, étoient autant de fables. Il ſçavoit que les Eſpagnols haiſſent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne ſont pas plus aimés des uns & des autres.

Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

La bonne intelligence régnoit ſi conſtamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faiſoit ſouvent demander à Saris du bœuf & d'autres proviſions du Vaiſſeau, préparées à la maniere Angloiſe. Ses deux Miniſtres rendoient auſſi de fréquentes viſites au Comptoir. Un jour qu'ils ſe procurerent l'amuſement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le ſeul

desir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répeter à l'Equipage toutes les raisons qui devoient faire éviter les querelles, & sur-tout les combats. Non-seulement les loix du Pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour se battre, mais elles ordonnoient sous la même peine à ceux qui les rencontroient, de se réunir pour les tuer sur le champ à coups de sabre. L'Auteur loue beaucoup la bonté d'un Seigneur Japonois, nommé Nobezane, sans expliquer les services qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.

Saris se procure des Matelots du Japon.

Le 14, Saris envoya son Interprete aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de matelots habiles, qu'il se proposoit de mener jusqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interprete ne put parler qu'aux Secretaires, qui lui répondirent qu'une demande de si peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens desœuvrés qu'on trouveroit toujours disposés à partir. Ils ajouterent que les Hollandois en avoient emmenés plusieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur

SARIS
1613.

ſort, & celui même du Vaiſſeau.

Danſe d'ours. Grace accordée à Saris.

Le 18, les Anglois reçurent la viſite du Roi, qui leur avoit fait offrir le ſpectacle d'une danſe d'ours. Il n'y eut perſonne au Comptoir qui ne s'attendît effectivement à voir des ours apprivoiſés. Mais c'eſt un nom que les Japonois donnoient à trois Courtiſannes & à quelques Comédiens, qui danſoient avec des peaux d'ours. Ils amuſerent long-tems l'aſſemblée par une muſique & des figures de danſes, qui cauſerent peu d'admiration aux Anglois. Le 19, Saris fut vivement ſollicité par le Chinois de qui il louoit ſa maiſon, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un voleur à ſe ſauver par la fuite. Il n'étoit queſtion que d'un petit morceau de cuivre qui ne valoit pas trois ſols. Cependant le voleur n'ayant pû éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conſeillé de fuir auroient ſubi le même châtiment, ſi Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'inſtances.

Viſite du Roi de Krats, &

Le 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une viſite d'ami-

tié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curiosités de leur Vaisseau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris se crut obligé de leur faire une reception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de son départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut suivie d'un magnifique festin, d'un concert de musique, & de plusieurs danses à l'Angloise. La fête finit à la priere du Roi Samedon, par un exercice des canonniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut proposé. Les trois Princes furent si satisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyerent chacun deux picques Japonoises & un Katan.

SARIS. 1613. galanterie de Saris.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux Habitans de Firando, il s'en présenta plusieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmerent les Officiers du Vaisseau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres suites. On prit le parti de payer sur le champ tout ce qui étoit dû, en se reservant le

Dettes des Anglois payées.

SARIS. 1613.

droit de déduction sur les gages des débiteurs : & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer qu'à l'exemple des Hollandois il laisseroit dans son absence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etablissement, il considéroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane ; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté ; qu'il lui restoit assez de marchandises pour fournir à l'entretien des Facteurs jusqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaisseau de la Compagnie. Le Conseil, qu'il assembla pour déliberer encore sur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choisit pour composer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois ; trois avec la qualité d'Interpretes, deux avec celle de domestiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non-seulement de joindre aux lumieres qu'on s'étoit déja procurées sur le Commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ses recherches jusques dans la Corée, le Tushmay & les autres Pays voisins, pour observer

Saris établit un Comptoir à Firando.

s'il n'y avoit point des avantages plus considérables à s'y promettre.

Saris. 1613.

Derniers adieux & noms des Facteurs.

Le 5 de Décembre, Cocks & ses compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conservé leurs noms: William Adams, qui ne se lassoit pas de vivre au Japon, après y avoir déja passé douze ans; Tempest Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelson. Leurs appointemens annuels étoient de cent livres sterling. Saris déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revûe de son Equipage, qui se trouvoit réduit à quarante-six Anglois, cinq Swarts, quinze Japonois, & trois passagers. Par les observations, qu'il renouvella fort exactement, il trouva l'Isle de Firando au 33e degré 30 minutes de latitude du Nord; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Est.

Le Vaisseau Anglois quitte le Japon.

Le plan de la navigation étoit de se rendre à Bantam, en suivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent si favorable, qu'ayant porté au Sud par Ouest, on se trouva le lendemain à soixante-neuf lieues de Firando. Ce ne fut pas sans avoir senti le grand courant, qui sort entre la Corée & la Chine, ni sans avoir éprouvé la

SARIS. 1613.

violence de cette Mer. Etant au 29e degré, on porta à l'Oueſt-Sud-Oueſt, pour doubler le Cap de Lambor. La Mer étoit ſi groſſe & le vent ſi impétueux, que les Matelots eurent beſoin d'employer tout leur art.

Le 12, avant le jour, la ſonde donna trente-cinq braſſes ſur un fond bourbeux. Le matin, lorſqu'on ſe jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'apperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroiſſoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux aſſez près du Vaiſſeau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs : mais on fit inutilement toutes ſortes de ſignes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi on découvrit, à quatres lieues, deux Iſles qui ſe nomment *les Pêcheurs*, vers le 25e degré 55 minutes de latitude du Nord. Enſuite on porta au Sud-Sud-Eſt, en ſuivant la terre avec un très-gros vent. A ſept heures du ſoir, la lumiere de la Lune fit reconnoître un roc, qui ſe trouvoit directement dans la courſe du Vaiſſeau, & qui doit être, ſuivant le calcul de Saris, à douze lieues des Iſles

Route depuis Firando juſqu'à Bantam.

des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaisseau, sans trouver moins de trente brasses. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent constamment en poupe.

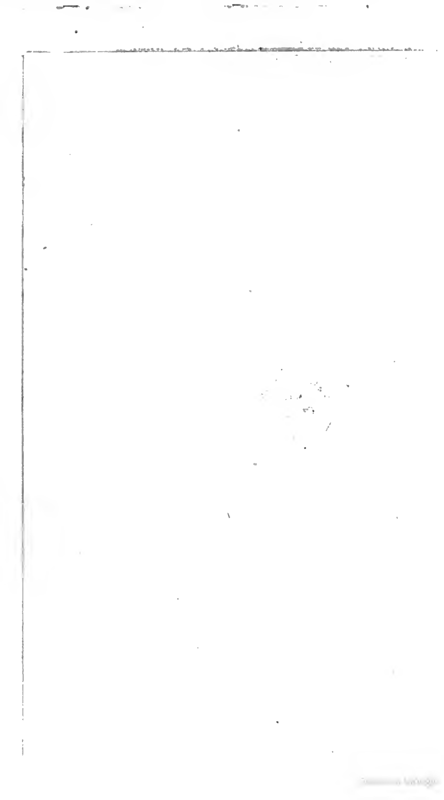
Le 13, on tourna au Sud-Ouest, en suivant à cinq lieues les Isles qui sont au long des Côtes de la Chine. Le 14 on tint la même course; & le jour suivant on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent signe au Vaisseau de porter à l'Ouest. Ce fut du moins le sens qu'on crut devoir donner à leurs signes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieues de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12 on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieues. Les Isles qui bordent les Côtes de la Chine sont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après midi, on eut la vûe de l'Isle San-cha; & s'en étant approché jusqu'à deux lieues, on porta de-là vers le Sud-Ouest au long de la terre.

Erreur des Cartes.

Le 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15 on crut avoir fait cent-quarante

SARIS. 1613. lieues Sud-Oueſt par Sud. A cinq heures après midi, on eut la vûe de Pulo-Kotan, à cinq lieues de diſtance. Cette Iſle, qui paroît fort haute, eſt à vingt lieues, vers l'Oueſt, d'un fameux rocher, nommé *Plaxel*. La ſonde ne trouva point de fond dans cette grande Mer. Mais le matin du jour ſuivant, on eut la ſatisfaction de reconnoître à deux lieues la Côte de Kamboya, qu'on ſuivit Sud par Eſt, ſans perdre la terre de vûe. On ſe trouvoit à midi au 13e degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieues depuis le midi du jour précedent. On continua d'avancer au Sud-Sud-Oueſt, ſans trouver de fond à cinquante braſſes, quoiqu'on ſe tînt conſtamment à deux lieues du rivage.

Autre erreur des Cartes. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Eſt ; car la courſe qu'on eſt obligé de prendre à quelque diſtance pour ſuivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre eſt Sud-Sud Oueſt & Nord-Nord-Eſt. Elle eſt bordée de quantité de rocs, qui ſe préſentent comme autant d'Iſles, l'une à la diſtance d'une lieue, l'autre d'une lieue & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris obſerve encore qu'on



trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10e degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieues Sud par Ouest. Deux heures après, on eut la vûe d'une petite Isle, qu'on prit pour celle qui est à l'extrémité des Basses, & qui se nomme *Pulo-Siti.* On porta au Sud-Ouest, pour doubler cette Isle, en consultant toujours le Journal de Linschoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort exact. Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; &, suivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieues. Pulo-Kondor se fit voir à cinq lieues le matin du jour suivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieues, Sud-Ouest par Ouest, en se trouvant à midi au 8e degré 20 minutes du Nord. On porta de-là au Sud-Sud-Ouest, vers la terre qui se nomme *les Sept-Points.*

SARIS. 1613.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieues. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieues Sud-Sud-Ouest $\frac{1}{4}$ Ouest, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieues Sud-Sud-Est

Saris. 1613.

depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûe, qu'on n'étoit qu'à une lieue & demie de China-Bata, qui est une terre basse, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Ouest. En portant l'aprèsmidi au Sud-Sud-Est, entre plusieurs petites Isles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits sont exactement placés dans la Carte de Janson Mole, Hollandois, qui avoit fait présent de ce fruit de ses observations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

On approche de China Bata.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout d'un coup de couleur, on jetta la sonde, qui ne trouva que sept brasses & demie. Bien-tôt on apperçut un roc assez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'est pas fort éloigné, à l'Ouest, de l'entrée des Détroits. Sa situation est dangereuse, mais il est placé fort exactement dans les Cartes, avec ses profondeurs. La latitude de ce jour étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la course au Sud par Ouest, de trente lieues. La multitude de basses que la sonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jetter l'ancre le soir sur sept brasses d'un fort bon fond de sable.

Ecueil fort dangereux.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaiſſeau Anglois le Darling, qui faiſoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaiſſeau le Trade-Increáſe. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Oueſt, demi Oueſt, & l'on fit quinze lieues. La nuit ſuivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les voiles, quelques Matelots prêterent heureuſement l'oreille au bruit des flots, qui battoient ſur une chaîne de rocs abîmés. On laiſſa auſſi-tôt couler l'ancre, ſur un fond de dix-ſept braſſes & demie. Cette précaution ſauva le Vaiſſeau d'un péril d'autant plus preſſant, que la marée commençant à baiſſer, il auroit pû demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour ſuivant on eut la vûe de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Isle. On paſſa enſuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille ſur la droite, en laiſſant de l'autre côté à deux lieues trois petites Isles, qui préſentent la forme d'un triangle. Cependant le fond ſe trouvant depuis neuf juſqu'à vingt-deux braſſes, on ſe ſeroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à ſept

SARIS. 1613.

Dangers que les Anglois évitent.

SARIS. 1614.

ou huit lieues, si l'on n'eût été fixé tout d'un coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour suivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorsqu'entre huit & neuf heures du matin on rencontra l'Expédition, Vaisseau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occasion pour écrire à ses amis d'Angleterre.

Ils relâchent à Bantam.

Le 3, on entra heureusement dans la Rade de Bantam. Mais la satisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour sa cargaison. L'excuse de ceux qu'il y avoit laissés dans cette vûe, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir si-tôt. Cette négligence causa beaucoup de tort aux Anglois; car lorsqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris.

Etat du Comptoir de Bantam, &

De dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit composé, au départ

SARIS. 1614.

réparations de Saris.

des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit néceſſaire de ſe ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs aſſidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers préſens. Mais il n'apporta pas moins de ſoins à rétablir l'ordre dans les magaſins & dans leur adminiſtration. La dépenſe du Comptoir, qui étoit exceſſive en liqueurs fortes, fut réduite à de juſtes bornes, & le nombre des Eſclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à ſatisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût modéré. Il en acheta mille ſacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize pieces de huit pour dix ſacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à ſon avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politeſſes pour faire remarquer cette injuſtice; & ſes reproches furent accompagnés d'un préſent de cinq pieces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des té-

SARIS. 1614.

moignages efficaces de zele & de reconnoissance. Au milieu de tant de soins, il eut à se défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeste qu'aux Habitans de Bantam. Le 16, étant sur son Vaisseau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes sortes de remédes impossibles. Il se hâta d'envoyer ses gens au rivage, pour donner au Comptoir des secours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouverent la Ville entierement brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes.

Terrible incendie.

Deux Chinois traduisent la Lettre du Roi de Firando.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lanchinq, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caracteres de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conserver ».

« TRE'S puissant Roi, je ne puis » assez vous exprimer combien » votre Lettre affectionnée & votre » noble présent, qui m'ont été ren- » dus par votre Sujet le Capitaine

» Jean Saris, ont répandu de joie dans » mon cœur, ni combien je m'estime » heureux de jouir de l'amitié de vo- » tre Hauteſſe. Je vous en fais mes re- » mercimens, & je vous en demande » la continuation. Ma joie eſt extrê- » me d'avoir vû arriver vos Sujets » dans ma petite Isle, après un ſi long » & ſi dangereux voyage. Ma bonne » volonté & mon ſecours ne leur man- » queront point dans leur digne & » louable entrepriſe de découvrir de » nouvelles terres & d'exercer le Com- » merce. Je ne puis trop exalter leur » diligence & leur zele. Ainſi me rap- » portant à eux-mêmes du récit de ce » que j'ai fait pour eux & des bons » traitemens qu'ils ont reçus de moi, » j'envoie à votre Hauteſſe une peti- » te marque de mon eſtime, & je lui » ſouhaite une longue vie. De mon » Château de Firando, le 6 de no- » tre dixiéme mois. Votre affectionné » ami, le Commandant de l'Isle de » Firando au Japon. FOYNE-SAM- » MASAM. SARIS. 1614.

Les deux Chinois ne s'accorderent point ſur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fût Foyne-Foſchi-Sam ; & Lakmoy le pro- Remarque ſur le nom.

SARIS. 1614.

nonçoit comme il eſt ici. L'Auteur obſerve que cette différence vient d'un défaut des caractéres Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on eſt obligé à la Chine d'emprunter les caractéres des autres mots qui ont le même ſon ou qui en approchent le plus; ce qui cauſe beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joſeph Acoſta.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel incendie, qui conſuma quelques reſtes de maiſons échapées aux dernieres flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préſervés.

Sédition ſur un Vaiſſeau Hollandois.

Le 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Iſle Mayo, juſqu'à prendre les armes pour égorger ſes Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecoſſois qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la ſédition avoient été ſurpris au moment marqué pour l'exécution de leur crime, & jettés ſur le champ dans la Mer. Il ſe trouvoit ſur le même Vaiſſeau pluſieurs Soldats Anglois & Ecoſſois.

Le premier de Février, on fut ſurpris au Comptoir Anglois de voir revenir

venir le Darling qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radouber. Il fut résolu dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il remettroit à la voile incessamment pour Sokadana dans l'Isle de Borneo; & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

Départ de Saris pour l'Europe.

Enfin Saris ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le 16 de Mai, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaisseau de Londres nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pû recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs signes. Ils accusoient l'Equipage de la Concorde de les avoir insultés sans raison, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Négres s'étoient défendus, & reconnoissoient même qu'ils avoient blessé quelques Anglois; mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux prisonniers leur fussent restitués, & que si les Européens n'avoient pas besoin de leurs services, ils ne vinssent

SARIS.
1614.

Il appaise les Négres de Saldanna.

pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à se procurer des rafraîchissemens pendant 23 jours qu'il passa dans la Baye ; & prenant le parti de faire saler une grosse provision de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le sel y prenoit aussi-bien qu'en Europe. Un Vaisseau Hollandois, qui faisoit voile à Bantam sous la conduite du Capitaine Cornelio Van-Harte, vint jetter l'ancre le 19 à la portée de la voix du Vaisseau Anglois.

Le 27 de Septembre, Saris arriva heureusement à Plymouth.

Remarques ajoutées à son Journal.

On trouve à la fin de son Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il en faisant remonter ses Lecteurs à l'année 1613, est une Isle éloignée du Japon d'environ dix lieues au Nord-Ouest. Ses insulaires sont blancs & de fort bon caractere, mais si couverts de poil, qu'à la premiere vûe on les prend pour des singes. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs fleches sont empoisonnées. L'Isle produit de la poudre d'or que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les nécessités de la vie. Ils ne

connoissent l'usage des poids & des mesures que sur le bord de la Mer, où se font ces échanges. Le plomb, le fer & le riz sont les principales marchandises qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville capitale, ou plûtôt celle qui est connue par le commerce, se nomme *Machma*. Les Japonois y ont plus de cinq cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de *Machmadona*. C'est-là que la plus grande partie des Insulaires vient tous les ans, sur-tout au mois de Septembre, pour y faire leurs provisions. Au mois de Mars, ils y apportent du saumon & d'autre poisson sec. Les Japonois n'ont de commerce reglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une si petite stature, qu'ils ne sont connus que sous le nom de *Nains*. Entre l'Isle d'Yedzo & le Japon il y a un courant fort impétueux qui part de la Corée, & qui a sa direction à l'Est-Nord-Est. Les vents sont ici généralement comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & Sud pendans l'autre partie de l'année.

SARIS. 1614.

Ville de Machma dans l'Isle d'Yedzo.



SARIS.
1614.

LATITUDES.

Isles d'Angoxas.	16	20 S.
Variation.	13	00
Isle près de Mozambique.	16	32
Longitude.	76	10
Variation Oueſt.	11	50
Isle de Moyella.	12	13
Baye de Tamerin.	12	35 N.
Variation Oueſt.	18	42
Cap de Comorin.	7	42
Machian.	0	15
Bachian.	0	50 S.
Variation Eſt.	4	48
Pelebere.	0	26
Variation.	3	28
Fort Eſpagnol à Tidor.	0	50
Isle Doy.	2	35
Variation Eſt.	5	20
Firando.	33	30
Variation Eſt.	2	50

Fin du Tome cinquième.



De l'Imprimerie de LE BRETON, petit-fils d'HOURY, Imprimeur ordinaire DU ROI.





